DEC 22 1926

3e Année. N° 23 1er Décembre 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Bouilloux-Lafont .	*Genève et l'Aviation allemande*	481
nçois Mauriac . .	*Thérèse Desqueyroux.* — II.	513
R. Hamelin	*Douze ans de ma Vie (1796-1808).* — III . . .	544
rre Lasserre . . .	« *Faust* » *en France.*	567
bert de Traz. . . .	*L'Écorché.* — IV.	592
Blum	*La Contre-réforme moderniste*	636
ien Corpechot. . .	*La Rentrée des Chambres*	666
stantin Photiadès.	La Musique : *Gloires de jadis et d'aujourd'hui.*	673
ry Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	689
l Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	699

Chronique bibliographique : J. Poirier; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement*

des Poèmes

de la Comtesse de NOAILLES

Le Frère-de-la-Côte

par JOSEPH CONRAD

(Traduction JEAN AUBRY)

La Librairie et le Cabinet de France

jusqu'à la fin du règne de Louis XIV

par P.-R. ROLAND-MARCEL

La Rive d'Asie

par CLAUDE AINET

GENÈVE

ET

L'AVIATION ALLEMANDE

A la suite des accords de Locarno, prologue de l'entrée de l'Allemagne dans le Conseil de la Société des Nations, et sans doute pour manifester cet « état d'esprit européen » dont ils sont une expression peut-être imprudente, une convention particulière a été récemment signée à Paris portant modification au statut jusqu'à présent imposé à l'Aéronautique allemande, en exécution des clauses du Traité de Versailles.

On peut dès maintenant affirmer que la nouvelle convention marque une date capitale dans le développement de cette aviation au sujet de laquelle le Reich n'a cessé de faire un gigantesque effort; ses répercussions vont avoir des conséquences d'une gravité qu'il serait dangereux de se dissimuler.

Lorsque fut signé le Traité de Versailles, l'opinion fut bercée de ce rêve que le danger militaire allemand qui avait pesé si lourdement sur notre pays de 1870 à 1914 allait être enfin écarté : le Traité de Versailles contenait en effet des clauses qui devaient limiter la puissance militaire de la Nation vaincue jusqu'à la rendre incapable d'une nouvelle agression.

Des faits relativement peu anciens laissaient néanmoins subsister un doute sur l'efficacité de telles mesures; il était difficile en effet de ne pas évoquer le souvenir du traité de Tilsit signé en 1807, après que les armées françaises eurent écrasé l'armée prussienne à Iéna-Auerstaedt, balayé toute la Prusse, puis battu, à Eylau et Friedland, les Russes alliés des

Prussiens. Par ce traité, l'empereur Napoléon avait espéré désarmer à jamais cette nation de proie qu'était déjà la Prusse : il avait limité à 42 000 hommes l'effectif de son armée. Précaution illusoire : bien que la présence constante des armées françaises empêchât que fût transgressée cette clause, la Prusse arriva néanmoins à reconstituer tous les éléments d'une force militaire considérable; sept ans après la Paix de Tilsit les Prussiens disposaient d'un magnifique instrument de guerre : leur armée forte de 200 000 hommes joua un rôle décisif dans les événements militaires qui devaient aboutir à Waterloo. Pendant que le ministre prussien Stein travaillait au relèvement moral de la Prusse, surexcitant l'opinion, organisant méthodiquement cette haine des Français qui devint le germe même du sentiment national allemand, le ministre de la Guerre Scharnhorst organisait une armée nouvelle, utilisant le service à court terme, qu'il avait imaginé, pour dresser à la guerre tous les jeunes Prussiens sans que l'effectif présent sous les drapeaux dépassât ce chiffre de 42 000 hommes fixé par le traité de Tilsit.

N'était-il pas à craindre qu'une manœuvre semblable ne fût tentée par le Reich après le Traité de Versailles?

Les résultats parlent d'eux-mêmes : sous la direction de Gessler, qui n'a pas cessé d'être ministre de la Reichswehr avec les divers gouvernements qui se sont succédé en Allemagne, le général prussien von Seeckt a depuis sept ans poursuivi un effort méthodique qui, quoique usant de moyens entièrement différents, est exactement comparable à l'œuvre réalisée un siècle auparavant par le général prussien Scharnhorst.

La manifestation de cet effort fait par l'Allemagne pour sa préparation à la guerre tout en camouflant son activité militaire apparaît d'une façon particulièrement nette lorsqu'on étudie le développement de l'Aéronautique allemande depuis la guerre.

L'expérience de cette guerre avait nettement fait ressortir le rôle capital que l'aviation est appelée à jouer dans toute opération militaire. Les Alliés lors de la rédaction du Traité de Versailles pouvaient donc légitimement croire qu'ils paralyseraient toute nouvelle tentative d'agression de la part de

l'Allemagne s'ils l'empêchaient de disposer d'une aviation militaire : ses forces militaires et maritimes, même si elles arrivaient à se développer en dépit des restrictions numériques imposées par le Traité, étaient condamnées à la cécité : elles n'étaient donc plus dangereuses.

Effectivement le Traité de Versailles comporte (art. 198) l'interdiction à l'Allemagne de posséder aucune aviation militaire ou navale.

Une telle interdiction, si elle était respectée, semblait bien devoir être efficace : préparer une aviation de guerre ne peut se faire sans faire voler des avions; mais faire voler des avions, cela se voit nécessairement, cela se sait donc : il devient impossible de nier qu'on possède des avions et des pilotes qui les uns et les autres sont formellement interdits... du moins en tant que militaires.

Et tout de suite les Allemands ont vu la manœuvre à faire pour arriver à pratiquer une fissure dans ce mur qu'avait édifié le Traité de Versailles en vue de barrer définitivement tout espoir de revanche; cette fissure, peu à peu, avec le temps, ils espèrent bien qu'ils en feront une brèche et alors le mur derrière lequel les Alliés se croient tranquilles aura perdu toute sa valeur.

Les Allemands mettent immédiatement en question l'aviation commerciale, et leur avocat, au cours de la rédaction du Traité de Versailles, ne fut autre que le Président Wilson. L'argumentation était la suivante : l'Allemagne vaincue acceptera un traité dont les clauses lui interdiront toute possibilité de faire la guerre; mais les vainqueurs n'ont pas le droit de ruiner la puissance économique de l'Allemagne devenue pacifique; or l'aviation commerciale est un agent, nouveau, il est vrai, mais très puissant, de développement économique; à brève échéance elle ne manquera pas d'être aussi utile à l'activité commerciale d'un grand pays que le sont les chemins de fer, les routes, les canaux. Pourrait-on admettre qu'on supprime à l'Allemagne ses locomotives, ses automobiles, ses chalands, sous prétexte que de tels engins jouent un rôle capital dans la guerre moderne? Il ne saurait donc en être autrement des avions commerciaux.

La conclusion fut que, bien entendu, l'Allemagne n'aurait

pas d'aviation militaire, mais que par contre il ne lui serait pas interdit d'avoir une aviation commerciale.

Certains esprits réellement clairvoyants ne manquèrent pas de signaler le danger; les rédacteurs du Traité de Versailles passèrent outre; à vrai dire ils avaient bien quelque excuse; l'opinion couramment admise, en particulier en France, était que l'aviation commerciale se différenciait nettement de l'aviation militaire; certains l'affirmaient hautement et l'on pouvait lire dans un ouvrage de vulgarisation paru en France peu après la guerre l'appréciation suivante :

« Nous pensons que les conditions techniques que doivent remplir les avions et les moteurs de guerre diffèrent presque totalement de celles désirables pour une exploitation commerciale de l'Aéronautique, si bien que, dans la recherche d'une combinaison de l'appareil de guerre et du véhicule aérien de transport, le perfectionnement technique de l'un et l'autre risquerait de pâtir. Dès maintenant une seule utilisation militaire de l'aviation présente quelque rapport avec l'utilisation commerciale : le bombardement à longue distance; encore est-ce une apparence plutôt qu'une réalité, quand on examine l'une et l'autre, non dans leur présent mais dans leur avenir [1].

Si une telle opinion avait été exacte, il n'y aurait eu évidemment qu'un danger minime à laisser l'aviation commerciale se développer en Allemagne. Malheureusement la réalité était tout autre, les faits sont venus le prouver.

Ce qui était absolument exact en 1920, c'est que l'Aviation, si elle voulait donner naissance à une véritable industrie de transport, devait rechercher des avions de types nettement différents de ceux qui avaient été utilisés pendant la guerre. Mais il fallait bien voir que ces types d'avions construits pendant la guerre n'étaient que le résultat de véritables improvisations, dont certaines fort heureuses, il faut bien l'affirmer, mais hâtivement réalisées, en vue de répondre au mieux aux exigences sans cesse croissantes et toujours urgentes des combattants : dans cette lutte pour la suprématie aérienne, c'était une question de jours, presque d'heures : le moindre perfectionnement technique capable de donner une supériorité même minime sur le matériel jusque-là en

1. *L'Aréonautique pendant la guerre mondiale*, p. 483.

service prenait une importance capitale pourvu qu'il pût être utilisé immédiatement sans attendre qu'il ait été égalé par l'ennemi.

Rien d'étonnant à ce que ce matériel ainsi improvisé (et le matériel de l'aviation ne fut pas seul dans ce cas) ne répondît pas de la façon optima aux conditions de son emploi à la guerre; aussi après la guerre toute la question du matériel d'aviation militaire était-elle à revoir complètement : il s'agissait de conserver de la guerre non des résultats, des formules, mais uniquement des enseignements d'où devaient être dégagés les principes de l'emploi de l'aviation; c'est en partant de ces conditions d'emploi, propres à la nouvelle arme, ainsi précisées par l'expérience, que devaient être définies les caractéristiques du matériel nécessaire à assurer au mieux les missions de l'aviation, en tenant compte des possibilités de réalisation que pouvaient offrir les derniers progrès de la technique et les moyens industriels intéressés. On avait alors le temps pour soi : la guerre, contre laquelle il fallait s'assurer, était à échéance assez lointaine; le problème du matériel de l'aviation pouvait donc être traité complètement; c'est ainsi qu'a été compris le problème du matériel de l'artillerie.

Une étude même rapide faite dans ce sens eût facilement montré que le matériel d'aviation nécessaire, non plus pour la guerre d'hier, mais pour celle de demain, devait différer singulièrement de ce matériel improvisé hâtivement au cours même des hostilités par une aviation à peine existante qui n'était encore qu'un sport dangereux le jour de la déclaration de guerre et qui découvrait, en les recherchant elle-même en pleine bataille, les missions militaires qu'elle était capable d'assumer.

Et alors en faisant cette étude on eût constaté que ce nouveau matériel d'aviation militaire nécessitait, pour sa réalisation et sa mise au point, une série de recherches, d'études, d'essais qui devraient se dérouler dans un sens exactement parallèle à celui qu'il allait falloir parcourir pour permettre la construction du matériel nécessaire à l'aviation commerciale.

Il faut bien voir qu'il en est des avions comme des navires : certes les navires de guerre et les navires de commerce sont

loin d'être interchangeables, mais il est pourtant bien visible que les perfectionnements des uns et des autres résultent des mêmes études techniques portant aussi bien sur l'emploi de matériaux nouveaux (emploi de l'acier pour remplacer le bois dans les charpentes) que sur l'amélioration des formes de carène, le perfectionnement des machines motrices (turbines à vapeur remplaçant les moteurs à piston), des chaudières, des procédés de chauffe (substitution du mazout au charbon). De même il y aura toujours une différence entre l'avion et l'hydravion de guerre d'une part, l'avion et l'hydravion de commerce d'autre part; ils ne seront jamais interchangeables, mais ils ne différeront en réalité que par l'aménagement de leur carrosserie, et c'est là une différenciation bien minime devant l'ensemble des études communes dont on peut espérer une amélioration dans les qualités absolues de l'aéroplane : vitesse d'avancement, vitesse de montée, légèreté spécifique, solidité, correction de centrage; tous les perfectionnements obtenus sur un de ces points augmenteront aussi bien le rendement de l'engin de guerre que celui du véhicule de transport.

Quoi qu'il en soit les alliés décidèrent d'interdire aux Allemands d'avoir désormais une aviation de guerre, mais ils ne leur retiraient pas la possibilité d'utiliser une aviation commerciale et par suite d'avoir des pilotes civils, des avions commerciaux, tous les instruments et toutes les installations nécessaires à la navigation aérienne.

Le Traité de Versailles comporte ainsi les dispositions ci-après :

Article 198. — **Les forces militaires de l'Allemagne ne devront comporter aucune aviation militaire ni navale.**

Une Commission interalliée de contrôle aéronautique est prévue (art. 203), chargée « de contrôler l'exécution des clauses aéronautiques du Traité de Versailles pour l'exécution desquelles une limite de temps était fixée » : démobilisation du personnel employé à l'aéronautique (art. 199), livraison du matériel d'aéronautique (art. 202).

Pour permettre à cette dernière clause de jouer efficacement, il avait été spécifié :

Article 201. — Pendant les six mois qui suivront la mise en vigueur du présent traité, la fabrication et l'importation des aéronefs, pièces d'aéronefs, ainsi que des moteurs d'aéronefs et pièces de moteurs d'aéronefs sont interdites dans tout le territoire de l'Allemagne.

Par ailleurs au chapitre des « clauses militaires et navales » il était prescrit :

Article 170. — L'importation en Allemagne des armes, munitions et matériel de guerre, de quelque nature que ce soit, sera strictement prohibée.

Il en sera de même de la fabrication et de l'exportation des armes, munitions et matériel de guerre de quelque nature que ce soit à destination des pays étrangers.

Le matériel d'aviation militaire étant un matériel de guerre interdit à l'Allemagne, cet article 170 complétait l'article 198 empêchant matériellement l'Allemagne de se reconstituer une aviation militaire : le matériel qui lui restait de la guerre avait été livré; elle ne pouvait plus ni en construire ni en importer.

Lorsque furent écoulés les six mois prévus à l'article 201 cité ci-dessus, les Allemands posèrent la question : il leur était interdit de construire du matériel d'aviation militaire bien entendu, mais ils se proposaient, désormais, en accord avec l'article 201, de construire du matériel d'aviation commerciale. Comment discriminer ces deux matériels de façon que la Commission interalliée de contrôle aéronautique qui fonctionnait depuis janvier 1920 et se faisait livrer le matériel d'aviation militaire ne fît aucun obstacle à cette construction parfaitement licite?

La question touchait le point délicat; un nouveau délai fut imposé aux Allemands; ce n'était que reculer la difficulté. Les Alliés imposèrent alors par l'Ultimatum de Londres le principe des *règles de discrimination* entre le matériel d'aviation militaire qui restait interdit et le matériel d'aviation civile dont la construction était désormais permise. En outre la commission interalliée de contrôle aéronautique ayant terminé sa tache prévue par le traité de Versailles fut supprimée, mais l'Ultimatum de Londres imposa aux Allemands la surveillance d'un *Comité interallié de garantie aéronautique* chargé de donner aux puissances alliées la garantie que

l'article 198 du traité de Versailles et l'article 170 en tant qu'il vise le matériel aéronautique, ainsi que les règles définissant les différences entre l'aviation civile et l'aviation militaire, sont loyalement observés. Le 11 mai 1921 le gouvernement allemand notifiait son acceptation. Les règles furent élaborées par les experts alliés au cours de 1921; elles furent transmises au gouvernement allemand par la Conférence des Ambassadeurs le 14 avril 1922.

Ces règles, au nombre de neuf, se séparent en réalité en deux groupes. Les règles numérotées de 1 à 7 forment le premier groupe, elles fixent les caractéristiques des appareils qui *doivent être considérés comme militaires, donc matériel de guerre.*

Sont rangés dans cette catégorie :

1° Tout monoplan ayant une puissance supérieure à 60 chevaux (règle 1);

2° Tout appareil pouvant voler sans pilote (règle 2);

3° Tout appareil ayant soit un blindage ou moyen de protection quelconque, soit une installation permettant de recevoir un armement quelconque : canon, torpille ou bombes, avec des aménagements pour les engins ci-dessus (règle 3).

En outre sont également *considérés comme militaires, donc appareils de guerre* :

1° Tout aéroplane dont les performances dépassent certaines limites qui sont :

Pour le plafond maximum à pleine charge : 4 000 mètres (règle 4);

Pour la vitesse maxima : 170 kilomètres à l'heure (règle 5);

Pour le rayon d'action, celui qui résulte d'une formule compliquée où interviennent la puissance maxima du moteur de l'aéroplane et l'approvisionnement d'essence (règle 6);

Pour la charge utile, mécanicien et instruments compris, 600 kilogs (règle 7).

2° Tout dirigeable dont le cube dépasse (règle 7) :

Pour un dirigeable rigide : 30 000 mètres cubes;

Pour un dirigeable semi-rigide : 25 000 mètres cubes;

Pour un dirigeable souple : 20 000 mètres cubes.

Les règles que nous classons dans le second groupe ont un caractère tout à fait différent; ce sont les suivantes :

Règle n° 8. — Les usines fabriquant du matériel aéronautique devront être déclarées.

Tous les appareils, pilotes ou élèves-pilotes devront être immatriculés dans les conditions prévues par la convention du 13 octobre 1919.

Ces listes seront tenues à la disposition du Comité de garantie.

Règle n° 9. — Les stocks de moteurs d'aviation, de pièces détachées, d'accessoires, de moteurs, ne seront pas autorisés au delà de ce qui sera apprécié nécessaire pour satisfaire aux besoins de l'aviation civile.

Ces quantités seront déterminées par le Comité de Garantie.

Nous avons introduit cette séparation des neuf règles en deux groupes pour bien montrer la différence de principe qui existe entre les règles 1 à 7 d'une part et les règles 8 et 9 d'autre part.

Les règles constituant le premier groupe créent une discrimination entre le matériel d'aviation qui sera qualifié matériel de guerre, donc interdit, et celui qui échappera à cette qualification et par suite à cette interdiction. Certes les appareils auxquels s'applique la règle n° 3, qui comportent soit un blindage, soit une installation permettant de recevoir un armement quelconque, peuvent sans discussion possible être qualifiés d'appareils militaires.

Au contraire les distinctions qu'établissent les autres règles sont purement arbitraires; cet arbitraire au lieu de s'affirmer brutalement comme résultant du droit du vainqueur, — et alors tout le monde sait qu'on ne pourra l'imposer que tant qu'on sera le plus fort, — cet arbitraire semble se dissimuler en invoquant un prétexte d'aspect technique, et malheureusement ce prétexte, précisément du point de vue technique, est loin d'être indiscutable. Il n'était peut-être pas très heureux, si l'on voulait interdire aux Allemands d'avoir par exemple des avions portant plus de 600 kilogrammes, d'invoquer que de tels avions devaient de ce fait être considérés comme avions militaires; dès 1921 il était nettement visible qu'un tel tonnage n'avait rien d'exagéré pour un avion purement commercial.

Du moment que les alliés étaient décidés à permettre aux Allemands d'avoir une aviation commerciale malgré le danger certain qui devait en résulter pour eux, était-il adroit de reve-

nir ainsi sur les effets de cette concession en invoquant des prétextes trop faciles à réfuter? C'était inévitablement ouvrir la porte aux chicanes en se plaçant soi-même dans une position où il était impossible de se maintenir. Les Allemands, nous le verrons, surent bien vite tirer de cette situation tout le parti possible.

Les deux autres règles (portant les numéros 8 et 9) donnaient au contraire aux Alliés un moyen beaucoup plus efficace de limiter ou tout au moins de surveiller l'effort allemand qu'ils redoutaient à bon droit, celui de la création d'une puissante aviation militaire. Comme il a été dit, cette création, il devenait impossible de l'empêcher complètement du jour où l'Allemagne était autorisée à se constituer et à utiliser une aviation commerciale. Tout ce que les Alliés pouvaient espérer désormais, c'était rendre aussi lent que possible cet effort de militarisation de l'aviation commerciale, de le gêner et surtout de le constater et de pouvoir le suivre.

L'immatriculation des appareils, celle des pilotes et élèves-pilotes, ainsi que la limitation, prévue pour les moteurs et pièces de rechange réglée d'après les besoins de l'aviation civile, apportaient un moyen efficace d'arriver au résultat cherché : évidemment les Allemands allaient dissimuler, frauder de leur mieux, mais certains recoupements étaient possibles du fait qu'on ne peut former des pilotes sans les montrer; grâce à ces deux dernières règles, et elles pouvaient être encore rendues plus efficaces, les Alliés pouvaient compter être renseignés avec une approximation suffisante, au moins en ce qui concerne le personnel, sur le développement de l'effort allemand dans le sens de l'aviation. Cela ne supprimait pas le danger, mais on pouvait au moins espérer le mettre en évidence.

Ces neuf règles furent communiquées au Gouvernement allemand par la Conférence des Ambassadeurs le 14 avril 1922. Elles contenaient en définitive, avec les articles 198 et 170 précités du traité de Versailles, le statut de l'aviation allemande.

La Commission interalliée de Contrôle aéronautique entra en fonction le 5 mai 1922 : elle était chargée d'en surveiller l'exécution.

Les Allemands virent tout de suite la différence profonde

qui existait entre les sept premières règles d'une part et d'autre part les règles 8 et 9 : aussi, le 5 mai 1922, une ordonnance du Gouvernement allemand assure-t-elle l'exécution des premières, mais il n'est pas question des règles 8 et 9; les réclamations du Comité de garantie entraînèrent une discussion interminable et ce n'est que le 29 septembre 1922, après une intervention de la Conférence des Ambassadeurs, qu'une nouvelle ordonnance vint compléter l'ordonnance du 5 mai 1922 pour donner satisfaction aux Alliés.

Naturellement l'Allemagne essaie de monnayer au plus vite cette acceptation qu'elle présente comme une concession de sa part : elle demande la suppression des sept premières règles. Il avait bien été prévu par les Alliés que « les règles de discrimination auront à être revisées tous les deux ans, afin de prendre en considération les modifications que les progrès de l'Aéronautique auraient à y faire apporter ». Le Gouvernement du Reich va au devant de cette révision; seulement ce n'est pas une révision qu'il demande, c'est « la suppression intégrale de toute la réglementation prescrite ».

La demande est d'ailleurs très adroitement présentée, le Reich la justifie par une critique qui ne porte naturellement que sur les règles du premier groupe sauf la règle 3; il invoque « les entraves mises par les règles de discrimination à la construction d'avions civils sous les rapports techniques du trafic et du sport. »

En même temps la presse allemande monte l'opinion : elle accuse la France de vouloir paralyser l'essor de l'aviation civile allemande, qui sans cela ne tarderait pas à concurrencer victorieusement une aviation civile française techniquement très médiocre.

Les Allemands ne se contentent pas d'attaquer de front, ils manœuvrent en même temps : ils arrivent à tourner ces règles contre les alliés eux-mêmes. Le Traité de Versailles contient en effet certaines clauses relatives au passage en Allemagne des aéronefs ressortissant aux puissances alliées et associées; l'article 313 spécifiait que « ces aéronefs auront pleine liberté de survol et d'atterrissage sur le territoire et les eaux territoriales de l'Allemagne ».

L'article 320 limitait au 1er janvier 1923 la durée pendant

laquelle cette obligation reste imposée à l'Allemagne, à moins qu'auparavant l'Allemagne n'ait été admise dans la Société des Nations.

Ainsi donc, à partir du 1er janvier 1923, l'Allemagne allait redevenir maîtresse de son atmosphère territoriale.

Les Allemands virent très vite le moyen de pression sur les Alliés dont ils allaient pouvoir disposer et l'utilisèrent largement; il faut reconnaître que les Alliés se prêtèrent de la façon la plus naïve à la manœuvre et fournirent inconsidérément à l'Allemagne des otages dont elle sut bientôt se servir.

Dès 1920 en effet une société fut fondée, avec des capitaux roumains, pour créer une liaison aérienne entre la France et les États de la Petite Entente, spécialement la Roumanie : la ligne passant par Prague, Vienne, Budapest, Belgrade, Bucarest, devait même se prolonger ultérieurement jusqu'à Constantinople; le Gouvernement français accueillit favorablement ce projet : des dépenses considérables furent faites par lui pour préparer près de Constantinople à San Stefano le futur port aérien terminus de cette « ligne des capitales »; en même temps le Gouvernement français accordait, à la Société Franco-Roumaine ainsi formée, des subventions qui lui furent versées chaque année de plus en plus largement pour couvrir les frais d'une exploitation indéfiniment déficitaire. La ligne survolait l'Allemagne de Strasbourg à Prague avec une escale à Nuremberg. En vertu de l'article 313 les Allemands n'avaient qu'à s'incliner, ils le firent, attendant patiemment l'échéance du 1er janvier 1923.

Néanmoins la manœuvre est préparée d'avance : dès que le Reich eut, le 5 mai 1922, publié l'ordonnance réglementant les performances des avions civils pour les rendre conformes aux règles de discrimination, il envoya aux puissances anciennement neutres une note verbale les avisant que seuls les avions conformes à ces règles avaient dorénavant le droit de pénétrer en Allemagne; les Alliés n'en avaient jamais tant demandé et cette bonne volonté eût pu paraître à bon droit suspecte; c'était en effet pour les Allemands poser à l'avance les bases des principes qu'ils vont utiliser contre les Alliés à partir de 1923.

A partir de cette date c'est vers les Alliés que se tourne le Reich : il leur signifie que leurs avions commerciaux n'auront plus le droit de pénétrer en Allemagne s'ils ne sont pas conformes aux prescriptions édictées par le Gouvernement allemand pour se conformer aux règles de discrimination imposées par les alliés eux-mêmes : c'est la mise en vigueur de la « politique de fermeture », la *Sperrungs-politik*, dont le Reich va tirer un parti si fructueux : faute en effet d'avoir conclu les accords nécessaires en temps opportun, les Gouvernements alliés assistent impuissants à la fermeture des frontières allemandes pour leurs aviations commerciales. Avec un peu de prévoyance il eût été possible de prévenir cette mesure à une époque où un arrangement aurait pu être obtenu par les alliés sans qu'il leur en coûtât bien cher.

Depuis 1923 l'Allemagne, ayant reconnu toute la valeur de sa *Sperrungs-politik*, ne s'en est plus départie. Ouvertement la presse en a discuté les modalités d'application et les conséquences. Dès 1924 elle annonçait qu'un bon moyen d'obtenir la suppression des règles était de « faire intervenir les Sociétés de Navigation des pays alliés auprès de leurs propres gouvernements ».

Cette politique de fermeture, le gouvernement du Reich en joue habilement, il gradue ses effets en tenant compte de la situation des adversaires, Français et Anglais, qu'il essaie naturellement de séparer.

Du côté des Français, il tient déjà l'otage : il s'en sert brutalement pour sa manœuvre de chantage. Dès 1923 le Reich annonce à la France que le survol de l'Allemagne par des avions de la Franco-Roumaine est interdit tant que ces avions ne seront pas conformes aux sept règles. La Franco-Roumaine prétend passer tout de même : elle supprimera seulement l'escale de Nuremberg, les avions effectuant d'un seul vol le trajet Strasbourg-Prague qui n'atteint pas 500 kilomètres. Pendant cette année 1923 une seule panne se produit au cours du survol de l'Allemagne : le Reich confisque l'avion, le pilote est retenu un certain temps prisonnier. La Franco-Roumaine se vante d'avoir triomphé : riche des subventions de l'État français, qui couvrent 90 p. 100 de ses dépenses, elle recommence en 1924 le même jeu, mais, cette année-là,

au cours de sa saison de vol (mai-octobre), ce sont douze avions qui ayant une panne doivent atterrir en Allemagne et sont confisqués; les réclamations du Gouvernement français n'y changent rien; l'Allemagne tient maintenant le bon bout : elle se gardera bien de le lâcher.

En 1925, la Franco-Roumaine, devenue Compagnie internationale de Navigation aérienne, veut montrer qu'elle peut se passer de l'Allemagne; l'itinéraire est dérouté : il passera par Strasbourg, Zurich, atteindra, par le col de l'Arlberg, Innsbrück pour de là rejoindre, d'une part Prague, d'autre part Vienne. Ce nouvel itinéraire entraîne certaines difficultés du fait de la convention existant avec la Tchécoslovaquie qui maintenant est actionnaire de la Compagnie internationale de Navigation aérienne (C. I. D. N. A.). Mais il entraîne des difficultés encore bien plus grandes dans l'ordre technique, en raison du survol de régions montagneuses de la Suisse très souvent brumeuses et où les terrains d'atterrissage sont rarement bons. De fait, six accidents graves se produisirent au cours de la saison de vol.

Naturellement les Allemands font en Suisse une campagne énergique pour exploiter cette situation fâcheuse; le Gouvernement suisse qui n'a pas signé la convention internationale du 13 octobre 1919 interdit sur son territoire le passage des avions qu'utilise précisément la C. I. D. N. A. dans le survol de la Suisse, exigeant l'emploi d'avions d'un autre type.

Au printemps 1926, au moment où la C. I. D. N. A. doit reprendre son service interrompu l'hiver, elle n'est plus en possession des avantages que la Suisse lui avait octroyés l'année précédente et il lui serait très difficile de reprendre l'itinéraire de l'Arlberg. C'est donc le Reich qui est le maître de la situation.

L'autorisation de passage qu'on lui demande maintenant désespérément, il saura la faire payer un bon prix, le prix qu'il voudra.

Du côté des Anglais le Reich a manœuvré avec plus de souplesse; c'est qu'avant tout il veut les attirer chez lui; il veut faire passer par l'Allemagne cette grande ligne aérienne de communication entre Londres et les Indes que les Anglais projettent d'établir. Le Reich n'a pas abandonné l'idée qui

l'avait amené, bien avant la guerre, à organiser successivement différents tronçons de la fameuse voie ferrée, Berlin-Constantinople-Bagdad-Golfe Persique : grâce à l'utilisation de ce chemin de fer, il comptait détourner par l'Allemagne la Malle des Indes, cette liaison directe entre d'une part l'Europe Occidentale et spécialement l'Angleterre et d'autre part l'Inde et par là tout l'Extrême-Orient. Le transit de la Malle des Indes s'effectuait depuis le percement de l'Isthme de Suez par la Méditerranée en partant surtout de Marseille; l'effort constant des Allemands, depuis 1870, s'appliquait à dérouter ce transit pour le faire passer par l'Europe Centrale et l'Allemagne en conseillant aux Anglais l'utilisation de la voie ferrée qui, plus rapide, devait fatalement arriver à se substituer à la voie maritime, celle de la Méditerranée, la voie française.

Dès 1920, les Anglais se préoccupèrent d'utiliser les lignes aériennes pour relier à la Métropole les différents éléments de leur immense empire colonial réparti sur presque toute la surface du globe. La liaison aérienne avec l'Inde fut leur première préoccupation; deux itinéraires concurrents se présentaient pour aller de Londres en Asie, l'un traverse l'Allemagne et l'Europe Centrale jusqu'à Constantinople, puis, survolant toute l'Anatolie, touche à Bagdad pour ensuite, par la côte du Golfe Persique, aboutir à Bombay; l'autre itinéraire, passant par Paris et Marseille, emprunte ensuite la voie méditerranéenne touchant aux côtes d'Italie, de Grèce pour aboutir à la Syrie et de là rejoindre Bagdad; il utilise alors la même route que le précédent. Le premier itinéraire est l'itinéraire de la voie ferrée, c'est la voie allemande, il est géographiquement un peu plus court que l'autre, mais les difficultés d'ordre climatérique qu'il présente ne permettent pas de l'utiliser pour le service régulier et sûr qu'exige une liaison postale; le second est l'itinéraire méditerranéen, la voie française; à partir de Marseille tout au moins il présente les conditions les plus favorables pour une exploitation sûre, régulière et extrêmement rapide puisque, déjà avec les moyens actuels, il permet l'exécution de trajets ininterrompus de nuit comme de jour.

C'était sur le premier itinéraire que les Allemands allaient

naturellement s'efforcer d'attirer les Anglais; aussi vis-à-vis de ces derniers leur politique de l'*Auschluss* se montra-t-elle moins cassante que vis-à-vis des Français; au début de mai 1923 une entente était établie entre la Société anglaise Daimler Airways (qui bientôt se fondit dans Imperial Airways) et la Société allemande Deutsche Aero Lloyd pour l'exploitation en commun de la ligne Londres-Berlin; néanmoins l'autorisation donnée à la Société anglaise de survoler le territoire allemand n'était que temporaire et la question de son renouvellement fut fréquemment utilisée comme moyen de chantage : la presse allemande ne s'est pas fait faute de proclamer que le renouvellement ne serait accordé qu'à la condition que l'Angleterre s'engageât à décider la France à accorder une modification aux règles de discrimination.

En novembre 1924, les règles n'ayant pas été encore supprimées, l'Allemagne annonce que seuls les avions anglais satisfaisant à la réglementation imposée aux avions allemands pourraient survoler le territoire allemand.

Le Comité de garantie fait observer que les avions russes de la ligne Kœnigsberg-Moscou ne remplissent pas cette condition, le Gouvernement du Reich répond que ces avions sont conformes aux règles puisqu'ils sont munis d'une attestation des Soviets dont on ne pouvait suspecter la bonne foi.

Les Alliés se décidèrent alors à modifier les neuf règles et, le 5 juin 1925, la Conférence des Ambassadeurs en accord avec le Comité de garantie notifia au Gouvernement allemand par l'intermédiaire de M. von Hoesch le nouveau règlement de discrimination aéronautique. Celui-ci adoucissait les sept premières règles : les performances admises pour les avions civils étaient portées :

pour la vitesse de 170 à 180 kilomètres à l'heure;

pour la charge utile de 600 à 900 kilogrammes;

le rayon d'action était également augmenté par une augmentation permise de l'approvisionnement de combustible.

En contre-partie les règles 8 et 9 reçoivent une rédaction nouvelle qui précise leur portée et leurs modalités d'application :

Règle n° 8. — *a*) Les *fabriques* construisant du matériel aéronautique d'une espèce quelconque devront être enregistrées et le Gouvernement

allemand procurera au Comité de garantie des certificats d'importation (y compris les importations en transit) et d'exportation de tous les avions et de tout le matériel aéronautique, en donnant tous les détails que le Comité aura exigé.

b) Tous les *pilotes et élèves-pilotes* et tous les avions (y compris ceux qui sont fabriqués pour l'exportation), terminés ou en cours de construction, devront être enregistrés.

c) Tous les registres seront dans la forme que le Comité de Garantie pourra exiger et ils seront remis par le Gouvernement allemand au Comité tous les trois mois.

d) Pour éviter d'avoir à détruire après la construction un type d'aéronef ou de moteur nouveau, les documents définissant les caractéristiques de ce matériel seront remis au Comité de Garantie avant la mise en construction.

Règle n° 9. — Le nombre d'avions et de moteurs et la quantité de matériel aéronautique, d'une part, le nombre de pilotes et d'élèves-pilotes d'autre part, ne devront pas dépasser les besoins raisonnables de l'aviation civile en Allemagne définis par le Comité de Garantie.

La Conférence des Ambassadeurs avait cru devoir donner satisfaction aux desiderata allemands dans la mesure où ils lui avaient paru légitimes.

Comment le Gouvernement allemand accueillit-il cette mesure d'apaisement? D'une façon qui peut paraître inattendue si l'on n'a pas deviné son désir secret et si l'on oublie ce qu'est une « querelle d'Allemands » : le Reich ne fit aucune réponse officielle; il appliqua les modifications qui lui étaient favorables, mais s'obstina à ne tenir aucun compte de la limitation prévue pour les pilotes et le matériel.

C'est que le Reich se sent maintenant en bonne posture : il va tout oser, visant à se libérer totalement des neuf règles et le vent qui souffle de Locarno va favoriser son effort. De fait, en décembre 1925, la Conférence des Ambassadeurs invitait le Gouvernement de Berlin à envoyer des représentants à Paris pour discuter les questions en litige et spécialement celles qui concernaient l'aviation allemande.

La discussion fut longue et laborieuse : les Allemands se montrèrent intransigeants; finalement un accord intervint revêtant la forme d'échange de lettres avec annexes.

Il était difficile aux Allemands d'arriver à une plus complète réalisation de tous leurs désirs.

Le nouvel accord aérien abroge en effet complètement les

neuf règles de discrimination imposées à l'Allemagne et les remplace par les mesures générales suivantes :

Conformément à l'article 198 du Traité de Versailles, les forces militaires de l'Allemagne ne comporteront aucune aviation militaire ni navale. Sont interdits :

1° La construction, la détention, l'importation ou la mise en circulation d'avions blindés ou protégés d'une façon quelconque ou aménagés pour recevoir un engin de guerre quelconque tel que canon, mitrailleuse, torpille, bombe, ou des instruments de visée ou de lancement pour de tels engins;

2° Les avions sans pilotes.

Au point de vue du matériel, l'Allemagne devient donc entièrement libre de construire, utiliser et vendre autant d'avions et de dirigeables que bon lui semblera; les performances et dimensions de ces avions et dirigeables ne sont plus aucunement limitées.

Toutefois, la construction ou l'importation des avions possédant les caractéristiques d'avions de chasse modernes, seront soumises à une autorisation spéciale. Le Gouvernement allemand ne pourra accorder cette autorisation exclusivement que pour participation à des courses ou compétitions internationales annoncées publiquement ou des records contrôlés officiellement et cela dans les limites du même nombre d'avions civils du même genre utilisés dans le même but par les autres pays.

Au point de vue du personnel le nouvel accord ne limite pas le nombre des pilotes civils. Toutefois le nombre des pilotes autorisés à piloter les avions ayant les caractéristiques d'avions de chasse dont il a été question ci-dessus devra être proportionné au nombre de ces avions.

D'autre part, aucune subvention ne devra être accordée par les autorités du Reich, les administrations publiques, les municipalités, pour l'instruction des pilotes de sport, à l'exception du personnel destiné au fonctionnement des lignes commerciales en service, ou nécessaires aux besoins normaux des usines.

L'accord spécifie que toute instruction et tout entraînement ayant un caractère militaire sont interdits.

En particulier l'instruction et l'activité des membres de la Reichswehr et de la marine dans l'aviation sont interdites. Toutefois 35 membres de la Reichswehr et de la Marine

brevetés avant le 1er avril 1926, pourront continuer à piloter. En outre, à titre exceptionnel, des membres de la Reichswehr et de la Marine qui en feront la demande pourront être autorisés à apprendre à piloter ou à piloter à titre privé. Ces autorisations pourront être accordées jusqu'à concurrence d'un chiffre total maximum de trente-six à raison de six par an. Cinquante fonctionnaires de la police pourront recevoir une instruction aéronautique et être titulaires d'un brevet de pilote, non pour pratiquer l'aviation, mais seulement pour compléter les connaissances techniques qui leur sont nécessaires pour exercer le contrôle de l'aviation commerciale.

D'une manière générale le Gouvernement allemand s'est engagé à veiller à ce que l'aviation civile allemande soit maintenue dans les limites répondant à un développement normal, des subventions ne devant être accordées que dans une mesure correspondant à ce développement.

Outre la suppression des règles, l'Allemagne reçoit les avantages suivants :

Les installations de Friedrichshafen et les installations aéronautiques qui avaient été laissées en Allemagne pour servir à la navigation internationale sont abandonnées au bénéfice du Gouvernement allemand.

L'interdiction de construire des installations fixes en zone neutre est levée. Quatre ports aériens et douze terrains d'atterrissage pourront être organisés dans cette zone.

Enfin les avions allemands seront désormais autorisés à survoler les régions occupées.

L'accord dont nous venons d'indiquer les grandes lignes n'entrera réellement en vigueur qu'après ratification par les différents gouvernements et promulgation par le gouvernement du Reich des nouvelles ordonnances réglementant l'aviation en Allemagne. Le Comité de garantie sera alors dissous. L'aviation allemande sera surveillée provisoirement par la Conférence des Ambassadeurs, ultérieurement par la Société des Nations.

Au contrôle forcément très imparfait mais effectif du Comité de Garantie va donc succéder, dans un très proche avenir, le contrôle de la Société des Nations. Les conditions

dans lesquelles celui-ci s'exercera sont encore très imprécises puisque, lors des négociations de Locarno, le Chancelier Luther et le Docteur Stresemann ont déclaré devoir poser certaines objections aux modalités prévues du contrôle par la Société des Nations et cela aussitôt que l'Allemagne aura reçu son siège au Conseil.

Dès maintenant il est possible de prévoir que l'Allemagne demandera une réciprocité absolue et qu'en particulier elle posera comme principe indiscutable la réduction des forces militaires des Puissances Alliées et Associées dans les mêmes proportions que les forces militaires du Reich.

Il faut espérer que ces prétentions ne seront pas admises, mais il en résultera des atermoiements et des délais qui remettront aux calendes grecques la reprise du contrôle par la Société des Nations. Il serait d'ailleurs puéril de penser que l'Allemagne acceptera le contrôle d'experts de puissances secondaires; elle invoquera, pour s'y soustraire, sa dignité de grande puissance.

En fait, l'accord actuel, prélude d'accords futurs sur l'organisation de l'armée allemande, n'a de valeur qu'autant qu'il est possible de compter sur la bonne foi et la bonne volonté du Gouvernement et des autorités du Reich; or, depuis l'armistice, les Puissances alliées n'ont pas eu à s'en féliciter.

Le traité germano-russe, l'attitude du Gouvernement allemand dans la politique intérieure sur la question du drapeau, sur celle des indemnités aux familles régnantes dépossédées, ne sont pas faites pour dissiper toute méfiance et cette méfiance est parfaitement justifiée déjà par les faits constatés par le Comité de Garantie aéronautique au cours de ses quatre années de mission.

Ce sont ces faits que nous allons essayer maintenant de résumer brièvement.

Depuis le 5 mai 1922, date à laquelle il commença à surveiller l'application des articles 170 et 198 ainsi que celle des neuf règles, le Comité de garantie aéronautique ne s'est pour ainsi dire jamais trouvé en présence d'une infraction formelle; mais il a dû constamment lutter pour déjouer les mesures prises par l'Allemagne pour tourner les articles du Traité et les règles.

En ce qui concerne le matériel, dès 1922, plusieurs constructeurs allemands ont su trouver des capitaux suffisants pour installer de nouvelles usines à l'étranger.

Cette éventualité n'ayant pas été prévue, les usines situées hors du territoire allemand ont pu, depuis des années, fabriquer des avions de commerce ou de guerre sans être soumises à aucun contrôle. Ainsi depuis 1922 Dornier fabrique ce qu'il veut en Suisse et en Italie, Fokker est installé en Hollande, Rohrbach travaille au Danemark, Junkers en Russie.

En 1924, les usines allemandes ont trouvé un moyen de lancer, en Allemagne même, la fabrication d'avions gros porteurs sans qu'il soit possible au Comité de Garantie d'opposer son veto. La cellule de certains types d'appareils présentée à l'approbation du Comité était une cellule normale d'avion gros porteur; mais la puissance des groupes moto-propulseurs était choisie suffisamment faible pour que les performances de l'appareil se maintinssent juste aux limites imposées par les règles. Il était évident qu'en montant sur les mêmes cellules les moteurs plus puissants, pour lesquels elles avaient été calculées, les performances des mêmes appareils pourraient égaler celles des meilleurs avions alliés. Ainsi le Dornier Do 0 autorisé par le Comité en novembre 1924 avec deux moteurs de 260 CV n'est autre que le Dornier Wal qui vient de traverser l'Atlantique avec deux moteurs 360 CV. Le Junkers G 23 trimoteur sorti fin 1924 a dû être autorisé par le Comité avec 500 CV. Il est depuis 1925 en service sur les lignes commerciales allemandes; l'usine Junkers de Suède l'équipe avec 900 CV et trois tourelles électriques à éclipses armées de mitrailleuses qui en font l'appareil de combat le plus puissant du monde en même temps qu'il est l'appareil de bombardement le plus rapide et le plus gros transporteur dans sa catégorie.

Fin 1925, l'industrie aéronautique allemande a tout à coup présenté un grand nombre de types d'appareils dits postaux. Or que sont ces appareils dits postaux ? des biplaces d'environ 300 CV, sans cabine, capables d'emporter au minimum 600 kilogrammes de charge utile totale, c'est-à-dire en somme de bons avions d'observation, surtout lorsqu'on

sait qu'il est possible de monter sur les cellules des moteurs plus puissants.

Regardons de plus près le Heinkel HD 39 et l'Albatros L 72 qui ont été mis en service par la firme Ullstein au début de la saison. Ils possèdent des dispositifs de lancement d'une vingtaine de paquets de journaux de 10 kilogrammes qui ressemblent singulièrement à des dispositifs de lancement de bombes. Les plus hautes autorités du Gouvernement, de la Reichswehr et de la police ont assisté à la cérémonie de baptême de ces avions à Tempelhof.

Enfin rappelons seulement pour mémoire le Junkers A 20, biplace, autorisé dès octobre 1923 par le Comité de Garantie avec un moteur de 160 CV. Cet appareil, également qualifié de postal, est maintenant livré et expédié à l'étranger par l'usine Junkers de Dessau comme avion militaire de 400 CV.

Il faut d'ailleurs se rendre compte qu'avec le système actuel de fabrication en série, appliqué bien entendu comme l'ont fait les Allemands à la construction métallique, il suffit qu'une usine ait pu construire et essayer quelques exemplaires d'un type déterminé pour qu'elle soit en mesure de s'organiser grâce à un outillage convenable de façon à pouvoir produire par jour, au moment où on le lui demandera, deux à trois cents exemplaires du même type. A ce point de vue l'accord permettant à l'Allemagne de fabriquer seulement quelques avions ayant des caractères d'avions de chasse, la place *ipso facto* dans l'obligation de s'organiser d'une manière idéale au point de vue du matériel aéronautique militaire : en effet, tandis que l'entraînement des pilotes se fait sur des appareils à faible puissance moins chers et moins dangereux, les usines constituent leur outillage de façon à pouvoir mettre en fabrication en grande série, au cours de la période de tension qui précédera la guerre et au moment où le Grand État-Major le leur demandera, le matériel d'arme du dernier modèle, à l'allure jugée nécessaire.

Le Traité et les règles ont-elles été mieux respectées dans leur esprit en ce qui concerne le personnel ? Certainement non et les négociateurs de 1919 étaient bien loin de penser qu'au début de 1926 l'Allemagne aurait à sa disposition 950 pilotes et 600 élèves-pilotes et qu'on pourrait compter

parmi les pilotes et élèves-pilotes au moins 500 militaires, marins et policiers. Car telle est actuellement la situation et voici comment l'Allemagne y est parvenue.

Jusqu'à la fin de 1923 il n'y a pas eu d'écoles de pilotage dignes d'intérêt, le nombre des pilotes immatriculés s'est maintenu aux environs de 200.

Au début de 1924 diverses informations révèlent l'existence d'un programme détaillé pour l'instruction d'un grand nombre d'élèves-pilotes. La constitution d'une Société d'allure privée « Sportflug G. m. b. H. » est annoncée. Les écoles de cette société doivent être organisées dans certaines grandes villes allemandes et se trouver en 1925 en mesure de fournir 2 000 pilotes par an, 20 p. 100 provenant de l'association nationaliste Casque d'acier, 10 p. 100 du Jungdeutscher Orden, 10 p. 100 du Bismarkbund, 40 p. 100 de la Reichswehr. Effectivement bientôt la « Sportflug G. m. b. H. » apparaît et des écoles Sportflug ou autres naissent comme par enchantement dans les grandes villes allemandes.

Malgré les prix théoriquement demandés pour l'instruction (1 000 dollars), les élèves, ouvriers et étudiants pour la plupart, affluent. En mars déjà 13 écoles existent, 50 élèves sont officiellement déclarés par le Gouvernement allemand. De 111 en 1922 le nombre des pilotes immatriculés est passé à 250. Ceci n'empêche pas le Directeur des Services aéronautiques au Ministère des Communications du Reich de faire des déclarations solennelles à la presse étrangère sur la déplorable situation de l'aviation allemande et de chiffrer à deux par an le nombre de pilotes formés depuis 1918.

En juin on peut compter 30 écoles. La grande impulsion n'a cependant été donnée qu'en 1925. On voit alors fonctionner une école Sportflug par région militaire. Le Comité de Garantie identifie bientôt parmi les ferblantiers, mécaniciens, étudiants, déclarés par le Gouvernement allemand comme élèves de ces écoles Sportflug, des officiers de la Reichswehr ou de la Marine et des policiers en nombre imposant. Cette identification, tout d'abord discutée, est finalement reconnue exacte par le Gouvernement allemand, qui, d'ailleurs, fort de la faiblesse et des discussions alliées, cache de moins en moins son jeu.

Un « Luftrat » (conseil de l'Air) se crée. Il se présente comme étant la plus haute autorité sportive du Reich pour tout ce qui concerne l'aviation. Il se compose des personnalités les plus compétentes du monde aéronautique allemand et d'officiers en activité de service appartenant au Ministère de la Guerre.

Le nombre des pilotes immatriculés, des anciens pilotes faisant du réentraînement et des élèves-pilotes augmente rapidement. Au début de 1926, l'Allemagne dispose d'environ 950 pilotes immatriculés.

Alors que, pour le remplacement des 200 pilotes de l'aviation civile allemande au taux normal de 15 p. 100, il suffirait de 30 élèves par an, les écoles allemandes ont vu passer, du 1er janvier 1925 au 1er janvier 1926, 600 élèves-pilotes dont 200 anciens pilotes de la guerre.

A quoi correspond ce supplément extravagant de 570 pilotes pour l'année qui vient de s'écouler?

Les prétextes invoqués, sport, relèvement moral de l'Allemagne, ne sont pas défendables. Comment aussi expliquer, parmi les pilotes et élèves-pilotes, la proportion considérable de membres de la Reichswehr, de la Marine et de la Police, qui, de toute évidence et de leur propre aveu, ne se destinent pas à l'aviation civile?

Cette question a failli à plusieurs reprises faire rompre les négociations qui n'ont nullement ralenti l'activité des écoles d'aviation pas plus d'ailleurs que le mauvais temps, au cours de l'hiver 1925-1926, alors que se posait en première ligne la limitation du nombre des pilotes. Le Gouvernement allemand avait cependant une excellente occasion de témoigner, lui aussi, de l'esprit de Locarno.

Bien au contraire, jamais les écoles d'aviation allemandes ne firent un pareil effort; c'est ainsi qu'il fut délivré du 1er octobre 1925 au 31 mars 1926 plus de 250 brevets de pilotes, dont environ 50 à des membres de la Reichswehr, de la Marine et de la Police. Pendant la même période les écoles ont reçu près de 300 nouveaux élèves-pilotes officiellement déclarés. Au cours du seul mois de mars 1926, 60 nouveaux brevets de pilotes ont été délivrés, dont 5 à des militaires, marins et policiers en activité de service.

Le Gouvernement allemand a voulu mettre les puissances alliées en présence du fait accompli.

Il est évidemment trop tard pour limiter à 36 le personnel de la Reichswehr et de la marine autorisé à piloter, avec supplément annuel de 6 à dater du 1er avril 1926, et à 50 le personnel de la police, puisque le chiffre officiel des pilotes et élèves-pilotes immatriculés faisant partie de la Reichswehr, de la Marine et de la Police était à cette date de 145 et que le nombre connu était de 350.

Il est d'ailleurs nécessaire de remarquer qu'aucun chiffre ne peut être donné en ce qui concerne les élèves-pilotes fournis par différentes sociétés sportives.

D'autre part, il est possible de contrôler dans une certaine mesure les officiers, mais on ne sait rien des sous-officiers et hommes de troupe. De plus, les élèves-pilotes, étudiants pour la plupart, seraient aptes après quelques semaines d'instruction militaire à entrer dans le personnel navigant des escadrilles. On peut donc compter qu'actuellement la Reichswehr et la Marine allemande disposent d'environ 500 pilotes en activité de service, chiffre que les informations diverses confirment.

Si l'accord est appliqué loyalement, les élèves-pilotes de la Reichswehr, de la Marine et de la Police, doivent être en totalité immédiatement renvoyés à leur unité, car bien certainement depuis le 1er avril plus de 6 nouveaux brevets leur ont été accordés. Il n'apparaît pas qu'une telle mesure ait été prise. Il sera fort intéressant pour les négociateurs alliés de suivre cette question.

Les déclarations manifestement fausses, en ce qui concerne les officiers et sous-officiers de la Reichswehr, de la Marine et de la Police, ont été trop nombreuses et voulues pour que la confiance soit accordée *a priori* au Gouvernement allemand jusqu'à preuve d'un esprit nouveau.

Dans quelle mesure le Gouvernement allemand a-t-il toléré cet état de choses en contradiction formelle avec la lettre du Traité et l'esprit de Locarno? Dans quelle mesure a-t-il été incapable d'empêcher les agissements des services compétents, des associations sportives et patriotiques? Il est bien difficile de le dire et de délimiter sa complicité ou son impuissance.

Une chose est certaine : étant donné le prix élevé de l'entraînement, 1 000 dollars, et la rareté de l'argent en Allemagne, il est difficile d'admettre que des ferblantiers, des chauffeurs, des maçons, des serruriers, etc., puissent prélever de telles sommes sur leurs maigres salaires. Alors d'où vient l'argent, d'où viennent les millions de marks-or, nécessaires à la formation inutile de tant de pilotes qui ne sont pas destinés à l'aviation civile?

Cette question des sommes dépensées pour la formation des pilotes amène l'attention sur le budget de l'aviation allemande. Il faut bien se rendre compte que les sommes consacrées en Allemagne à l'aviation sont de beaucoup supérieures à celles que le simple examen du budget du Reich peut faire supposer. En effet, voyons successivement le cas des lignes aériennes et des ports aériens, celui des usines et celui des écoles. On sait déjà que les capitaux de la Lufthansa sont fournis par le Reich, l'État de Prusse, Junkers, l'Aéro-Lloyd, et que ce dernier s'appuie sur les plus puissants constructeurs et les plus puissantes banques d'Allemagne.

Contrairement à ce qui se passe en France, les subventions accordées à la navigation aérienne ne sont pas seulement payées par le Reich, mais encore par les États et les villes. Halle, ville de 200 000 habitants, vient de voter pour la navigation aérienne une subvention annuelle de 600 000 marks pendant dix ans; Flensburg, ville de 60 000 habitants, a donné, en 1925, 20 000 marks pour la ligne Flensburg-Kiel; Bad Reichenhall, ville de 7 000 habitants, a donné la même année 50 000 marks pour la ligne Bad Reichenhall-Munich.

Presque tous les ports aériens ont été créés par les villes elles-mêmes ou par une Société spécialement constituée dans laquelle la ville est actionnaire.

Ainsi pour le port de Berlin-Tempelhof, 4 millions de marks-or (1 million de dollars) ont été dépensés. La ville de Berlin est actionnaire pour 2 millions de marks; les autres actionnaires sont le Reich et l'État prussien.

Les sommes versées aux usines par le Reich, l'État et les villes sont également fort importantes. Junkers a reçu du Reich et de la Bavière depuis le début de 1925 au minimum 15 millions de marks-or, près de 4 millions de dollars. Depuis

1924, ce même Junkers a reçu du Reich des subventions dont le total est de 35 millions de marks-or.

En somme les faits que nous venons d'exposer permettent de constater que tout se passe comme si le Reich s'était donné le programme suivant et l'avait rigoureusement suivi : ayant dû abandonner tout son matériel d'aviation de guerre, matériel d'ailleurs nettement périmé, consacrer d'abord un gros effort aux études[1] : cela les Alliés n'y peuvent rien.

Préparer ensuite la renaissance de l'industrie aéronautique d'une part en exportant certaines usines, d'autre part en faisant travailler à la construction du matériel léger celles qui sont restées en Allemagne. Ce matériel présenté comme matériel civil conforme aux règles de discrimination est largement suffisant pour la formation et l'entraînement du personnel navigant; il permet également de mettre en route des lignes d'aviation commerciales.

Enfin conserver les anciens pilotes de guerre et en créer de nouveaux en prétextant les besoins de cette aviation civile : l'Allemagne a le droit d'avoir des pilotes; elle en forme, trouvent les Alliés, beaucoup plus qu'elle ne devrait; le Reich affirme le contraire et voilà tout. D'ailleurs ces besoins en pilotes, l'Allemagne cherche à les amplifier le plus possible en donnant à ses lignes d'aviation civile une extension rapidement croissante.

En 1925 les avions commerciaux allemands ont parcouru en vol 4 948 761 kilomètres sur un réseau de lignes atteignant 23 000 kilomètres, alors qu'en 1924 sur un réseau de 7 146 kilomètres le nombre de kilomètres parcourus en vol n'était encore que de 1 583 492.

Le réseau allemand comprend 45 ports aériens répartis sur 9 lignes internationales qui paraissent assez fréquentées et 48 lignes secondaires dites « lignes d'apport aux lignes internationales » qui ne transportent que peu de passagers : pourtant les tarifs de transports sont relativement très peu

1. Au budget de 1925 une somme de 23 070 000 marks-or a été votée à titre de « Participation à des exposition et fondation de prix pour des concours, y compris les frais de travaux techniques nécessaires pour régler la répartition des prix ».

C'est sous ce titre que se déguisent les subventions consacrées aux études pour le développement de l'aviation.

élevés : ils dépassent à peine les tarifs des billets du chemin de fer qui dessert le même itinéraire; le service, qui ne fonctionne que d'avril à décembre, est très régulier et l'organisation de l'exploitation est certainement digne de tous les éloges. On ne peut pas évidemment refuser à ces lignes la qualification de commerciales dont les Allemands les affublent. Il est pourtant bien visible que celles du réseau intérieur tout au moins ne répondent nullement à des besoins économiques, amplement satisfaits par le réseau ferré allemand, très dense et fonctionnant parfaitement. Par ailleurs les recettes commerciales ne couvrent qu'une partie infime des dépenses d'exploitation très élevées, du fait du soin d'ailleurs louable pris pour assurer la sécurité et la régularité des vols.

Le matériel volant utilisé est de plus en plus perfectionné; des multimoteurs puissants sont actuellement en service, malgré leur prix très élevé; un trimoteur Junkers se paye 250 000 marks-or. Sur chaque appareil l'équipage comprend au minimum un pilote et un mécanicien; sur les gros appareils s'ajoute un observateur; ces équipages sont remarquablement entraînés à l'emploi de la boussole et exécutent ainsi sans accidents et sans erreur de route de longs vols à travers le brouillard.

Le déficit formidable de l'exploitation est couvert par les subventions extrêmement élevées qui sont versées tant par le Reich que par les gouvernements des différents États, les villes, les syndicats industriels, les banques, etc., subventions qui n'ont rien de comparable à celles que touchent les Sociétés de navigation françaises ou anglaises.

Sans aucun doute possible, cette exploitation si coûteuse des lignes aériennes intérieures répond à un but de propagande, mais non moins visiblement elle sert à justifier un gros effectif d'appareils et de pilotes et à permettre l'entraînement de ces derniers : actuellement la « Lufthansa » dispose de 110 avions et de 100 pilotes.

Ce développement de l'aviation allemande avait donc pris à la fin de 1925 toute l'extension compatible avec la présence du Comité de Garantie, même en violant outrageusement les règles de contrôle numérique. Le Reich était arrivé au point où le développement de son programme exigeait plus de

liberté : il fallait la suppression complète des neuf règles, la suppression de tout contrôle de la part des Alliés; nous avons vu comment le Reich y est arrivé : il a obtenu la Convention de mai 1926.

Les négociateurs alliés étaient parfaitement au courant de tous les faits relevés ci-dessus, ils savaient que les Allemands développaient à grands frais leur aviation commerciale au delà de tout réel besoin économique; ils savaient que le Reich formait un nombre de pilotes manifestement hors de proportion avec ce que pouvait utiliser même cette aviation commerciale surabondante; ils n'ignoraient pas que l'Allemagne avait pu tourner les règles pour construire un matériel susceptible d'une puissance beaucoup plus grande que celle qui était permise : ils ne pouvaient donc pas ignorer que cet effort allemand tendait visiblement à constituer cette puissante aviation militaire si justement redoutée et si formellement interdite.

Il est donc permis de se demander pourquoi, dans ces conditions, ils ont cependant accordé à l'aviation allemande une liberté qui est pratiquement totale et ont admis que ce serait l'Allemagne elle-même, cette pacifique et loyale Allemagne, qui allait désormais garantir aux Alliés le respect de cette prescription toujours en vigueur du Traité de Versailles : « Les forces militaires de l'Allemagne ne comporteront aucune aviation militaire ni navale ».

Certes l'esprit de Locarno commandait la clémence, mais cette clémence ne suffit pas à expliquer un tel abandon de toutes les précautions prises au moment même où la situation justifiait si pleinement leur maintien. La fermeture des frontières allemandes aux avions alliés paraît avoir été dans les mains des négociateurs allemands une monnaie d'échange bien autrement agissante.

Nous n'en voulons comme preuve que la convention qui fut établie entre la France et l'Allemagne dès que fut seulement paraphé l'accord du 8 mai 1926. Par cette convention :

1° La ligne de la Compagnie internationale de navigation aérienne est autorisée à reprendre immédiatement ses vols sur l'itinéraire Strasbourg-Prague avec escale à Nuremberg;

2° Les avions français de la ligne Paris-Copenhague (ligne

Farman subventionnée par le Gouvernement français) sont autorisés à survoler le territoire du Reich et à y faire escale;

3° Une ligne Berlin-Paris sera exploitée par deux sociétés, une française (Farman) et une allemande (Lufthansa);

4° La société allemande Lufthansa est autorisée à survoler la France pour établir la ligne Genève-Barcelone.

Dans cet accord il est naturel de rechercher ce que peut gagner la France et ce dont par contre elle fait profiter l'Allemagne.

Le bénéfice de la France ne résulte en définitive que de cette réciprocité, pour la facilité de survol des territoires nationaux; est-ce même réellement un bénéfice pour notre pays? Cette autorisation donnée à la Société allemande Lufthansa de traverser la France pour atteindre Barcelone est grosse de conséquences; c'est ouvrir la porte à la concurrence allemande sur une voie où la France depuis six ans s'emploie méthodiquement à organiser une véritable ligne française d'aviation commerciale : la ligne France-Maroc-Dakar-Amérique du Sud. Le persévérant effort de la Société Latécoère, heureusement soutenu par le Gouvernement français, a déjà permis de faire fonctionner l'exploitation sur la section France-Maroc dans les conditions les plus louables; ralenti par les difficultés résultant du retard manifeste de notre pays dans la question des hydravions, l'effort se poursuit méthodiquement, progressivement : déjà la ligne se prolonge d'une part sur l'Algérie, d'autre part sur Dakar; la réalisation de la dernière section, celle qui traversera l'Atlantique, est déjà préparée. Et c'est sur ce beau travail en pleine éclosion qu'est brutalement lâchée la concurrence de l'aviation commerciale allemande armée d'un matériel réalisé au prix de ce travail coûteux de laboratoire auquel nous avons vu se livrer le Reich. Les Allemands n'ont jamais caché leur volonté d'expansion aérienne : depuis longtemps ils se préoccupaient d'atteindre la Méditerranée, cette région appelée sans conteste à être le berceau de l'aviation commerciale où notre France au contraire accède si largement : les tentatives allemandes pour atteindre la Méditerranée par l'Italie, par la Grèce, ont été jusqu'à présent infructueuses : et c'est

la France elle-même qui va permettre au Reich l'accès de l'Espagne. La presse allemande n'a cessé de répéter que l'Espagne est pour l'aviation allemande la base de départ de la ligne Allemagne-Iles du Cap Vert-Amérique du Sud, sur l'itinéraire que vient de suivre un aviateur espagnol utilisant précisément un avion allemand.

Certes cette ligne d'Amérique du Sud pouvait tenter les Allemands comme elle avait tenté les Français : ligne véritablement commerciale parce qu'elle transportera un fret rémunérateur dès qu'elle aura pu être exploitée avec un matériel suffisant, elle est également une ligne d'expansion économique pour le pays qui l'exploitera; or en Amérique la lutte d'influence se poursuit toujours entre la France et l'Allemagne.

Évidemment nous n'avons pas la prétention d'exclure la rivalité allemande en Amérique du Sud; mais était-ce vraiment à la France elle-même de favoriser l'Allemagne dans cette concurrence doublement contraire aux intérêts français?

On peut l'affirmer : ce que notre pays recueille de son accord particulier avec l'Allemagne au sujet de l'aviation commerciale est loin d'être un avantage. Ce résultat négatif, nous l'avons encore payé d'un prix exorbitant, du prix de notre sécurité immédiate; pour l'obtenir nous avons abandonné pratiquement une garantie que nous donnait le Traité de Versailles; en apparence rien n'est changé puisque subsiste la clause de l'article 198 : « Les forces militaires de l'Allemagne ne devront comporter aucune aviation militaire ni navale »; en réalité, du jour où nous avons abandonné le seul moyen qui nous restait d'obliger l'Allemagne à respecter cette clause, nous avons renoncé à toute la sécurité qu'elle comportait. Cela, notre pays doit le savoir : la présente étude n'a pas d'autre but que de le montrer.

Depuis 1921, chargé par la Commission des Finances de la Chambre des Députés de rapporter successivement les budgets du Sous-Secrétariat de l'Aéronautique et celui du Ministère de la Guerre, j'ai été amené à étudier de près cet effort de l'impérialisme allemand tendant à s'assurer la maîtrise de l'Air. Le développement visible de cet effort m'est apparu menaçant pour mon pays. Cette menace, je l'ai précisée dans mes rapports. Même, à différentes reprises, empruntant la

tribune de la Presse, je l'ai criée au pays tout entier, je me suis efforcé de montrer cette « nuée infernale » qui s'élève là-bas dans l'Est gagnant de plus en plus vite notre ciel bleu de France.

Puissent tous les hymnes à la Paix qui s'élèvent de Genève ne pas être le rideau derrière lequel, reprenant leur vol « nach Paris », les avions allemands apparaîtront un jour comme ces grands oiseaux de mer que nous voyons, de nos côtes bretonnes, voler à tire d'aile devant la tempête qui les suit de près.

M. BOUILLOUX-LAFONT

Vice-président de la Chambre des députés,
Rapporteur du budjet de la Guerre.

THÉRÈSE DESQUEYROUX[1]

V

Le jour étouffant des noces, dans l'étroite église de Saint-Clair où le caquetage des dames couvrait l'harmonium à bout de souffle et où leurs odeurs triomphaient de l'encens, ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait. Rien de changé, mais elle avait le sentiment de ne plus pouvoir désormais se perdre seule. Au plus épais d'une famille, elle allait couver, pareille à un feu sournois qui rampe sous la brande, embrase un pin, puis l'autre, puis de proche en proche crée une forêt de torches. Aucun visage sur qui reposer ses yeux, dans cette foule, hors celui d'Anne; mais la joie enfantine de la jeune fille l'isolait de Thérèse : sa joie! Comme si elle eût ignoré qu'elles allaient être séparées le soir même, et non seulement dans l'espace : à cause aussi de ce que Thérèse était au moment de souffrir, — de ce que son corps innocent allait subir d'irrémédiable. Anne demeurait sur la rive où attendent les êtres intacts; Thérèse allait se confondre avec le troupeau de celles qui ont servi. Elle se rappelle qu'à la sacristie, comme elle se penchait pour baiser ce petit visage hilare levé vers le sien, elle perçut soudain ce néant autour de quoi elle avait créé un univers de douleurs vagues et de vagues joies; elle découvrit, l'espace de

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre.

quelques secondes, une disproportion infinie entre ces forces obscures de son cœur et la gentille figure barbouillée de poudre.

Longtemps après ce jour, à Saint-Clair et à B., les gens ne s'entretinrent jamais de ces noces de Gamache (où plus de cent métayers et domestiques avaient mangé et bu sous les chênes) sans rappeler que l'épouse, « qui sans doute n'est pas régulièrement jolie mais qui est le charme même », parut à tous, ce jour-là, laide et même affreuse : « Elle ne se ressemblait pas, c'était une autre personne... » Les gens virent seulement qu'elle était différente de son apparence habituelle; ils incriminèrent la toilette blanche, la chaleur; ils ne reconnurent pas son vrai visage.

Au soir de cette noce mi-paysanne, mi-bourgeoise, des groupes, où éclataient les robes des filles, obligèrent l'auto des époux à ralentir, et on les acclamait. Ils dépassèrent sur la route, jonchée de fleurs d'acacia, des carrioles zigzagantes, conduites par des drôles qui avaient bu. Thérèse, songeant à la nuit qui vint ensuite, murmure : « Ce fut horrible »... puis se reprend : « Mais non... pas si horrible »... Durant ce voyage aux lacs italiens, a-t-elle beaucoup souffert? Non, non; elle jouait à ce jeu : ne pas se trahir. Un fiancé se dupe aisément; mais un mari! N'importe qui sait proférer des paroles menteuses; les mensonges du corps exigent une autre science. Mimer le désir, la joie, la fatigue bienheureuse, cela n'est pas donné à tous. Thérèse sut plier son corps à ces feintes et elle y goûtait un plaisir amer. Ce monde inconnu de sensations où un homme la forçait de pénétrer, son imagination l'aidait à concevoir qu'il y aurait eu là, pour elle aussi peut-être, un bonheur possible, — mais quel bonheur? Comme devant un paysage enseveli sous la pluie, nous nous représentons ce qu'il eût été dans le soleil, ainsi Thérèse découvrait la volupté.

Bernard, ce garçon au regard désert, toujours inquiet de ce que les numéros des tableaux ne correspondaient pas à ceux du Baedecker, satisfait d'avoir vu dans le moins de temps possible ce qui était à voir, quelle facile dupe! Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants, qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reni-

flent de bonheur dans une auge (« c'était moi, l'auge », songe Thérèse). Il avait leur air pressé, affairé, sérieux; il était méthodique. « Vous croyez vraiment que cela est sage? » risquait parfois Thérèse, stupéfaite. Il riait, la rassurait. Où avait-il appris à classer tout ce qui touche à la chair, — à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique? Jamais une hésitation. Un soir, à Paris, où, sur le chemin du retour, ils s'arrêtèrent, Bernard quitta ostensiblement un music-hall dont le spectacle l'avait choqué : « Dire que les étrangers voient ça! Quelle honte! Et c'est là-dessus qu'on nous juge »... Thérèse admirait que cet homme pudique fût le même dont il lui faudrait subir, dans moins d'une heure, les patientes inventions de l'ombre.

Pauvre Bernard — non pire qu'un autre! Mais le désir tranforme l'être qui nous approche en un monstre qui ne lui ressemble pas. Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire : « j'ai toujours vu Bernard s'enfoncer seul dans le plaisir, — et moi, je faisais la morte, comme si ce fou, cet épileptique, au moindre geste, eût risqué de m'étrangler. Le plus souvent, au bord de la dernière joie, il découvrait soudain sa solitude; le morne acharnement s'interrompait. Bernard revenait sur ses pas et me retrouvait comme sur une plage où j'eusse été rejetée, les dents serrées, froide. »

Une seule lettre d'Anne : la petite n'aimait guère écrire; — mais, par miracle, il n'en était pas une ligne qui ne plût à Thérèse : une lettre exprime bien moins nos sentiments réels que ceux qu'il faut que nous éprouvions pour qu'elle soit lue avec joie. Anne se plaignait de ne pouvoir aller du côté de Vilméja, depuis l'arrivée du fils Azévédo; elle avait vu de loin sa chaise-longue dans les fougères; les phtisiques lui faisaient horreur.

Thèrèse relisait souvent ces pages et n'en attendait point d'autres. Aussi fut-elle, à l'heure du courrier, fort surprise (le matin qui suivit cette soirée interrompue au music-hall) de reconnaître, sur trois enveloppes, l'écriture d'Anne de la Trave. Diverses « postes restantes » leur avaient fait parvenir à Paris ce paquet de lettres, car ils avaient brûlé plusieurs étapes « pressés, disait Bernard, de retrouver leur nid »; —

mais, au vrai, parce qu'ils n'en pouvaient plus d'être ensemble. Lui, périssait d'ennui loin de ses fusils, de ses chiens, de l'auberge où le Picon grenadine a un goût qu'il n'a pas ailleurs; et puis cette femme si froide, si moqueuse, qui ne montre jamais son plaisir, qui n'aime pas causer de ce qui est intéressant!... Pour Thérèse, elle souhaitait de rentrer à Saint-Clair comme une déportée, qui s'ennuie dans un cachot provisoire, est curieuse de connaître l'île où doit se consumer ce qui lui reste de vie. Thérèse avait déchiffré avec soin la date imprimée sur chacune des trois enveloppes; et déjà elle ouvrait la plus ancienne, lorsque Bernard poussa une exclamation, cria quelques paroles dont elle ne comprit pas le sens, car la fenêtre était ouverte et les autobus changeaient de vitesse à ce carrefour. Il s'était interrompu de se raser pour lire une lettre de sa mère. Thérèse voit encore le gilet de cellular, les bras nus musculeux; cette peau blème et soudain le rouge cru du cou et de la face. Déjà régnait, en ce matin de juillet, une chaleur sulfureuse; le soleil enfumé rendait plus sales, au-delà du balcon, les façades mortes. Il s'était rapproché de Thérèse; il criait : « Celle-là est trop forte! Eh bien! ton amie Anne, elle va fort. Qui aurait dit que ma petite sœur... »

Et comme Thérèse l'interrogeait du regard :

— Crois-tu qu'elle s'est amourachée du fils Azévédo? Oui, parfaitement : cet espèce de phtisique pour lequel ils avaient fait agrandir Vilméja... Mais si : ça a l'air très sérieux... Elle dit qu'elle tiendra jusqu'à sa majorité... Maman écrit qu'elle est complètement folle. Pourvu que les Deguilhem ne le sachent pas! Le petit Deguilhem serait capable de ne pas faire sa demande. Tu as des lettres d'elle? Enfin, nous allons savoir... Mais ouvre-les donc.

— Je veux les lire dans l'ordre. D'ailleurs, je ne saurais te les montrer.

Il la reconnaissait bien là; elle compliquait toujours tout. Enfin l'essentiel était qu'elle ramenât la petite à la raison :

— Mes parents comptent sur toi : tu peux tout sur elle... si!... si...

Pendant qu'elle s'habillait, il allait lancer un télégramme et retenir deux places dans le sud-express. Elle pouvait commencer à garnir le fond des malles :

— Qu'est-ce que tu attends pour lire les lettres de la petite?
— Que tu ne sois plus là.

Longtemps après qu'il eut refermé la porte, Thérèse était demeurée étendue, fumant des cigarettes, les yeux sur les grandes lettres d'or noirci fixées au balcon d'en face; puis elle avait déchiré la première enveloppe. Non, non; ce n'était pas cette chère petite idiote, ce ne pouvait être cette couventine à l'esprit court qui avait inventé ces paroles de feu. Ce ne pouvait être de ce cœur sec — car elle avait le cœur sec : Thérèse le savait peut-être! — qu'avait jailli ce cantique des cantiques, cette longue plainte heureuse d'une femme possédée, d'une chair presque morte de joie, dès la première atteinte :

... Lorsque je l'ai rencontré, je ne pouvais croire que ce fût lui : il jouait à courir avec le chien en poussant des cris. Comment aurais-je pu imaginer que c'était ce grand malade... mais il n'est pas malade : on prend seulement des précautions, à cause des malheurs qu'il y a eus dans sa famille. Il n'est pas même frêle, — mince plutôt; et puis habitué à être gâté, dorloté... Tu ne me reconnaîtrais pas : c'est moi qui vais chercher sa pèlerine, dès que la chaleur tombe...

Si Bernard était rentré, à cette minute, dans la chambre, il se fût aperçu que cette femme, assise sur le lit, n'était pas sa femme, mais un être inconnu de lui, une créature étrangère et sans nom. Elle jeta sa cigarette, déchira une seconde enveloppe :

... J'attendrai le temps qu'il faudra; aucune résistance ne me fait peur; mon amour ne le sent même pas. Ils me retiennent à Saint-Clair, mais Argelouse n'est pas si éloigné que Jean et moi ne puissions nous rejoindre. Tu te rappelles la palombière? C'est toi, ma chérie, qui as d'avance choisi les lieux où je devais connaître une joie telle... Oh! surtout ne va pas croire que nous fassions rien de mal. Il est si délicat! Tu n'as aucune idée d'un garçon de cette espèce. Il a beaucoup étudié, beaucoup lu, comme toi : mais, chez un jeune homme, ça ne m'agace pas, et je n'ai jamais songé à le taquiner. Que ne donnerais-je pour être aussi savante que tu l'es! Chérie, quel est donc ce bonheur

que tu possèdes aujourd'hui et que je ne connais pas encore, pour que la seule approche en soit un tel délice? Lorsque, dans la cabane des palombes où tu voulais toujours que nous emportions notre goûter, je demeure auprès de lui et que sa main repose immobile sur ma poitrine, — et la mienne aussi, je l'appuie à l'endroit où bat son cœur (c'est ce qu'il appelle « la dernière caresse permise »), je sens le bonheur en moi, pareil à quelque chose que je pourrais toucher. Je me dis qu'il existe pourtant une joie au delà de cette joie; et quand Jean s'éloigne, tout pâle, le souvenir de nos caresses, l'attente de ce qui va être le lendemain, me rend sourde aux plaintes, aux supplications, aux injures de ces pauvres gens qui ne savent pas... qui n'ont jamais su... Chérie, pardonne-moi : je te parle de ce bonheur comme si tu ne le connaissais pas non plus; pourtant je ne suis qu'une novice auprès de toi; aussi suis-je bien sûre que tu seras avec nous contre ceux qui nous font du mal...

Thérèse déchira la troisième enveloppe; quelques mots seulement griffonnés :

Viens, ma chérie : ils nous ont séparés; on me garde à vue. Ils croient que tu te rangeras de leur côté. J'ai dit que je m'en remettrais à ton jugement. Je t'expliquerai tout : il n'est pas malade... Je suis heureuse et je souffre. Je suis heureuse de souffrir à cause de lui et j'aime sa douleur comme le signe de l'amour qu'il a pour moi...

Thérèse ne lut pas plus avant. Comme elle glissait le feuillet dans l'enveloppe, elle y aperçut une photographie qu'elle n'avait pas vue d'abord. Près de la fenêtre, elle contempla ce visage : c'était un jeune garçon dont la tête, à cause des cheveux épais, semblait trop forte. Thérèse, sur cette épreuve, reconnut l'endroit : ce talus où Jean Azévédo se dressait, pareil à David (il y avait, derrière, une lande où pacageaient des brebis). Il portait sa veste sur le bras; sa chemise était un peu ouverte... « c'est ce qu'il appelle la dernière caresse permise »... Thérèse leva les yeux et fut étonnée de sa figure dans la glace. Il lui fallut un effort pour desserrer les dents, avaler sa salive. Elle frotta d'eau de Cologne ses tempes, son front. « Elle connaît cette joie...

et moi, alors? et moi? pourquoi pas moi? » La photographie était restée sur la table; tout auprès, luisait une épingle...

« J'ai fait cela. C'est moi qui ai fait cela... » Dans le train cahotant et qui, à une descente, se précipite, Thérèse répète : « Il y a deux ans déjà, dans cette chambre d'hôtel, j'ai pris l'épingle, j'ai percé la photographie de ce garçon à l'endroit du cœur, — non pas furieusement, mais avec calme et comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire; — aux lavabos, j'ai jeté la photographie ainsi transpercée; j'ai tiré la chasse d'eau. »

Lorsque Bernard était rentré, il avait admiré qu'elle fût grave, comme une personne qui a beaucoup réfléchi, et même arrêté déjà un plan de conduite. Mais elle avait tort de tant fumer : elle s'intoxiquait! A entendre Thérèse, il ne fallait pas donner trop d'importance aux caprices d'une petite fille. Elle se faisait fort de l'éclairer... Bernard souhaitait que Thérèse le rassurât, — tout à la joie de sentir dans sa poche les billets du retour; flatté surtout de ce que les siens avaient déjà recours à sa femme. Il l'avertit que ça coûterait ce que ça coûterait, mais que, pour le dernier déjeuner de leur voyage, ils iraient à quelque restaurant du Bois. Dans le taxi, il parla de ses projets pour l'ouverture de la chasse; il avait hâte d'essayer ce chien que Balion dressait pour lui. Sa mère écrivait que, grâce aux pointes de feu, la jument ne boitait plus... Peu de monde encore à ce restaurant dont le service innombrable les intimidait. Thérèse se souvient de cette odeur : géranium et saumure. Bernard n'avait jamais bu de vin du Rhin : « Pristi, ils ne le donnent pas. » Mais ça n'était pas tous les jours fête. La carrure de Bernard dissimulait à Thérèse la salle. Derrière les grandes glaces, glissaient, s'arrêtaient des autos plus silencieuses que dans un film. Elle voyait, près des oreilles de Bernard, remuer ce qu'elle savait être les muscles temporaux. Tout de suite après les premières lampées, il devint trop rouge : beau garçon campagnard auquel manquait seulement, depuis des semaines, l'espace où brûler sa ration quotidienne de nourriture et d'alcool. Elle ne le haïssait pas; mais quel désir d'être seule pour penser à sa souffrance, pour chercher l'endroit où elle souffrait! Simplement qu'il ne soit plus là;

qu'elle puisse ne pas se forcer à manger, à sourire; qu'elle n'ait plus ce souci de composer son visage, d'éteindre son regard; que son esprit se fixe librement sur ce désespoir mystérieux : une créature s'évade hors de l'île déserte où tu imaginais qu'elle vivrait près de toi jusqu'à la fin; elle franchit l'abîme qui te sépare des autres, les rejoint, — change de planète enfin... mais non : quel être a jamais changé de planète? Anne avait toujours appartenu au monde des simples vivants; ce n'était qu'un fantôme dont Thérèse autrefois regardait la tête endormie sur ses genoux, durant leurs vacances solitaires; la véritable Anne de la Trave, elle ne l'a jamais connue : celle qui rejoint aujourd'hui Jean Azévédo dans une palombière abandonnée entre Saint-Clair et Argelouse.

— Qu'est-ce que tu as? Tu ne manges pas? Il ne faut pas leur en laisser : au prix que ça coûte, ce serait dommage. C'est la chaleur? Tu ne vas pas tourner l'œil? A moins que ce soit un malaise... déjà.

Elle sourit; sa bouche seule souriait. Elle dit qu'elle réfléchissait à cette aventure d'Anne (il fallait qu'elle parlât d'Anne). Et comme Bernard déclarait être bien tranquille, du moment qu'elle avait pris l'affaire en main, la jeune femme lui demanda pourquoi ses parents étaient hostiles à ce mariage. Il crut qu'elle se moquait de lui, la supplia de ne pas commencer à soutenir des paradoxes :

— D'abord, tu sais bien qu'ils sont juifs : maman a connu le grand père Azévédo, celui qui avait refusé le baptême.

Mais Thérèse prétendait qu'il n'y avait rien de plus ancien, à Bordeaux, que ces noms d'israélites portugais :

— Les Azévédo tenaient déjà le haut du pavé lorsque nos ancêtres, bergers misérables, grelottaient de fièvre au bord de leurs marécages.

— Voyons, Thérèse : ne discute pas pour le plaisir de discuter; tous les juifs se valent... et puis c'est une famille de dégénérés, — tuberculeux jusqu'à la moelle, tout le monde le sait.

Elle alluma une cigarette, d'un geste qui toujours avait choqué Bernard :

— Rappelle-moi donc de quoi est mort ton grand-père,

ton arrière-grand-père? T'es-tu inquiété de savoir, en m'épousant, quelle maladie a emporté ma mère? Crois-tu que, chez nos ascendants, nous ne trouverions pas assez de tuberculeux et de syphilitiques pour empoisonner l'univers?

— Tu vas trop loin, Thérèse, permets-moi de te le dire; même en plaisantant et pour me faire grimper, tu ne dois pas toucher à la famille.

Il se rengorgeait, vexé, — voulant à la fois le prendre de haut et ne pas paraître ridicule à Thérèse. Mais elle s'acharnait :

— Nos familles me font rire avec leur prudence de taupes! Cette horreur des tares apparentes n'a d'égale que leur indifférence à celles, bien plus nombreuses, qui ne sont pas connues... Toi-même, tu emploies pourtant cette expression : maladies secrètes... non? Les maladies les plus redoutables pour la race ne sont-elles pas secrètes par définition? nos familles n'y songent jamais, elles qui s'entendent si bien, pourtant, à recouvrir, à ensevelir leurs ordures : sans les domestiques, on ne saurait jamais rien. Heureusement qu'il y a les domestiques...

— Je ne te répondrai pas : quand tu te lances, le mieux est d'attendre que ce soit fini. Avec moi, il n'y a que demi mal : je sais que tu t'amuses. Mais à la maison, je t'avertis que ça ne prendrait pas. Nous ne plaisantons pas sur le chapitre de la famille.

La famille! Thérèse laissa éteindre sa cigarette; l'œil fixe, elle regardait cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et d'yeux, où, immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir.

— Voyons, Thérèse, ne fais pas cette figure : si tu te voyais...

Elle sourit, se remasqua :

— Je m'amusais... Que tu es nigaud, mon chéri!

Mais dans le taxi, comme Bernard se rapprochait d'elle, sa main l'éloignait, le repoussait. Ce dernier soir avant le retour au pays, ils se couchèrent dès neuf heures. Thérèse avala un cachet, mais elle attendait trop le sommeil pour qu'il vînt. Un instant, son esprit sombra jusqu'à ce que Bernard, dans un marmonnement incompréhensible, se fût

retourné; alors elle sentit contre elle ce grand corps brûlant; elle le repoussa et, pour n'en plus subir le feu, s'étendit sur l'extrême bord de la couche; mais, après quelques minutes, il roula de nouveau vers elle, comme si la chair en lui survivait à l'esprit absent et, jusque dans le sommeil, cherchait confusément sa proie accoutumée. D'une main brutale et qui pourtant ne l'éveilla pas, de nouveau elle l'écarta... Ah! l'écarter une fois pour toutes et à jamais! le précipiter hors du lit, dans les ténèbres!

A travers le Paris nocturne, les trompes d'autos se répondaient comme à Argelouse les chiens, les coqs, lorsque la lune luit. Aucune fraîcheur ne montait de la rue. Thérèse alluma une lampe et, le coude sur l'oreiller, regarda cet homme immobile à côté d'elle, — cet homme dans sa vingt-septième année : il avait repoussé les couvertures; sa respiration ne s'entendait même pas; ses cheveux ébouriffés recouvraient son front pur encore, sa tempe sans ride. Il dormait, Adam désarmé et nu, d'un sommeil profond et comme éternel. La femme, ayant rejeté sur ce corps la couverture, se leva, chercha une des lettres dont elle avait interrompu la lecture, s'approcha de la lampe :

... S'il me disait de le suivre, je quitterais tout sans tourner la tête. Nous nous arrêtons au bord, à l'extrême bord de la dernière caresse, mais par sa volonté, non par ma résistance; — ou plutôt c'est lui qui me résiste, et moi qui souhaiterais d'atteindre ces extrémités inconnues dont il me répète que la seule approche dépasse toutes les joies; à l'entendre, il faut toujours demeurer en deçà; il est fier de freiner sur des pentes où il dit qu'une fois engagés, les autres glissent irrésistiblement...

Thérèse déchira les lettres en menus morceaux, penchée sur le gouffre de pierre qu'un seul tombereau, à cette heure avant l'aube, faisait retentir. Les fragments de papier tourbillonnaient, se posaient sur les balcons des étages inférieurs. L'odeur végétale que respirait la jeune femme, quelle campagne l'envoyait jusqu'à ce désert de bitume? Elle imaginait la tache de son corps en bouillie sur la chaussée, — et à l'entour ce remous d'agents, de rôdeurs... Trop d'imagination pour te tuer, Thérèse. Au vrai, elle ne souhaitait pas de mourir : un

travail urgent l'appelait, non de vengeance, ni de haine : mais cette petite idiote, là-bas, à Saint-Clair, qui croyait le bonheur possible, il fallait qu'elle sût, comme Thérèse, que le bonheur n'existe pas. Si elles ne possèdent rien d'autre en commun, qu'elles aient au moins cela : l'ennui, l'absence de toute tâche haute, de tout devoir supérieur, l'impossibilité de rien attendre que les basses habitudes quotidiennes, — un isolement sans consolations. L'aube éclairait les toits; elle rejoignit sur sa couche l'homme immobile; mais dès qu'elle fut étendue près de lui, déjà il se rapprochait.

Elle se réveilla lucide, raisonnable. Qu'allait-elle chercher si loin? Sa famille l'appelait au secours, elle agirait selon ce qu'exigeait la famille; ainsi serait-elle sûre de ne point dévier. Thérèse approuvait Bernard lorsqu'il répétait que, si Anne manquait le mariage Deguilhem, ce serait un désastre. Les Deguilhem ne sont pas de leur monde : le grand-père était berger... Oui, mais ils ont les plus beaux pins du pays; et Anne, après tout, n'est pas si riche : rien à attendre du côté de son père que des vignes dans la palus, près de Langon, — inondées une année sur deux. Il ne fallait à aucun prix qu'Anne manquât le mariage Deguilhem. L'odeur du chocolat dans la chambre écœurait Thérèse; ce léger malaise confirmait d'autres signes : enceinte, déjà. « Il vaut mieux l'avoir tout de suite, dit Bernard, après on n'aura plus à y penser. » Et il contemplait avec respect la femme qui portait dans ses flancs le maître unique de pins sans nombre.

VI

Saint-Clair, bientôt! Saint-Clair... Thérèse mesure de l'œil le chemin qu'a parcouru sa pensée. Obtiendra-t-elle que Bernard la suive jusque-là? Elle n'ose espérer qu'il consente à cheminer à pas si lents sur cette route tortueuse; pourtant rien n'est dit de l'essentiel : « Quand j'aurai atteint avec lui ce défilé où me voilà, tout me restera encore à découvrir. » Elle se penche sur sa propre énigme, interroge la jeune bourgeoise mariée dont chacun louait la sagesse, lors de son établissement à Saint-Clair, ressuscite les premières semaines vécues dans la

maison fraîche et sombre de ses beaux-parents. Du côté de la grand'place, les volets en sont toujours clos; mais à gauche une grille livre aux regards le jardin embrasé d'héliotropes, de géraniums, de pétunias. Entre le couple la Trave embusqué au fond d'un petit salon ténébreux, au rez-de-chaussée, et Anne errant dans ce jardin d'où il lui était interdit de sortir, Thérèse allait et venait, confidente, complice. Elle disait aux la Trave : « Donnez-vous les gants de céder un peu, offrez-lui de voyager avant de prendre aucune décision : j'obtiendrai qu'elle vous obéisse sur ce point; pendant votre absence, j'agirai. » Comment? Les la Trave entrevoyaient qu'elle lierait connaissance avec le jeune Azévédo : « Vous ne pouvez rien attendre d'une attaque directe, ma mère. » A en croire madame de la Trave, rien n'avait transpiré encore, Dieu merci. La receveuse, mademoiselle Monod, était seule dans la confidence : elle avait arrêté plusieurs lettres d'Anne : « Mais cette fille, c'est un tombeau. D'ailleurs, nous la tenons... elle ne jasera pas. »

« Tâchons de la faire souffrir le moins possible... » répétait Hector de la Trave; mais lui qui naguère cédait aux plus absurdes caprices d'Anne, ne pouvait qu'approuver sa femme, disant : « On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs... » et encore : « Elle nous remerciera un jour ». Oui, mais d'ici là, ne tomberait-elle pas malade? Les deux époux se taisaient, l'œil vague; sans doute voyaient-ils en esprit, dans le grand soleil, leur enfant consumée, à qui faisait horreur toute nourriture : elle écrase des fleurs qu'elle ne voit pas, longe les grilles à pas de biche, cherchant une issue... Madame de la Trave secouait la tête : « Je ne peux pourtant pas boire son jus de viande à sa place, n'est-ce pas? Elle se gave de fruits au jardin, afin de pouvoir laisser pendant les repas son assiette vide. » Et Hector de la Trave : « Elle nous reprocherait plus tard d'avoir donné notre consentement... Et quand ce ne serait qu'à cause des malheureux qu'elle mettrait au monde... » Sa femme lui en voulait de ce qu'il avait l'air de chercher des excuses : « Heureusement que les Deguilhem ne sont pas rentrés. Nous avons la chance qu'ils tiennent à ce mariage comme à la prunelle de leurs yeux... » Ils attendaient que Thérèse eût quitté la salle, pour se demander l'un à l'autre : « Mais qu'est-ce qu'on lui a

fourré dans la tête au couvent? Ici, elle n'a eu que de bons exemples; nous avons surveillé ses lectures... Thérèse dit qu'il n'y a rien de pire, pour tourner la tête aux jeunes filles, que les romans d'amour de l'*œuvre des bons livres*... mais elle est tellement paradoxale... D'ailleurs Anne, Dieu merci, n'a pas la manie de lire; je n'ai jamais eu d'observations à lui faire sur ce point. En cela, elle est bien une femme de la famille. Au fond, si nous pouvions arriver à la changer d'air... Tu te rappelles comme Salies lui avait fait du bien après cette rougeole compliquée de bronchite? Nous irons où elle voudra, je ne peux pas mieux dire. Voilà une enfant bien à plaindre, en vérité. » M. de la Trave soupirait à mi-voix : « Oh! un voyage avec nous »... « Rien! rien! » répondait-il à sa femme qui, un peu sourde, l'interrogeait : « Qu'est-ce que tu as dit? » Du fond de cette fortune où il avait fait son trou, quel voyage d'amour se rappelait ce vieil homme, soudain, quelles heures bénies de sa jeunesse amoureuse?

Au jardin, Thérèse avait rejoint la jeune fille dont les robes de l'année dernière étaient devenues trop larges : « Eh bien? » criait Anne dès qu'approchait son amie. Cendre des allées, prairies sèches et crissantes, odeur des géraniums grillés, et cette jeune fille plus consumée, dans l'après-midi d'août, qu'aucune plante, il n'est rien que Thérèse ne retrouve dans son cœur. Quelquefois des averses orageuses les obligeaient à s'abriter dans la serre; les grêlons faisaient retentir les vitres.

— Qu'est-ce que cela te fait de partir, puisque tu ne le vois pas?

— Je ne le vois pas, mais je sais qu'il respire à dix kilomètres d'ici. Quand le vent souffle de l'est, je sais qu'il entend la cloche en même temps que moi. Ça te serait-il égal que Bernard fût à Argelouse ou à Paris? Je ne vois pas Jean, mais je sais qu'il n'est pas loin. Le dimanche, à la messe, je n'essaie même pas de tourner la tête puisque, de nos places, l'autel seul est visible, et qu'un pilier nous isole de l'assistance. Mais à la sortie...

— Il n'y était pas, dimanche?

Thérèse le savait, elle savait qu'Anne entraînée par sa mère avait en vain cherché dans la foule un visage absent.

— Peut-être était-il malade... On arrête ses lettres; je ne peux rien savoir.

— C'est tout de même étrange qu'il ne trouve pas le moyen de faire passer un mot.

— Si tu voulais, Thérèse... Oui, je sais bien que ta position est délicate...

— Consens à ce voyage, et pendant ton absence, peut-être...

— Je ne peux pas m'éloigner de lui.

— De toutes façons il s'en ira, ma chérie. Dans quelques semaines, il quittera Argelouse.

— Ah! tais-toi. C'est une pensée insoutenable. Et pas un mot de lui pour m'aider à vivre. J'en meurs déjà : il faut qu'à chaque instant je me rappelle ses paroles qui m'avaient donné le plus de joie; mais à force de me les répéter, je n'arrive plus à être bien sûre qu'il les ait dites en effet; tiens, celle-ci, à notre dernière entrevue, je crois l'entendre encore : « Il n'y a personne dans ma vie que vous... » Il a dit ça, à moins que ce soit : « Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans ma vie... » Je ne peux me rappeler exactement.

Les sourcils froncés, elle cherchait l'écho de la parole consolatrice dont elle élargissait le sens à l'infini.

— Enfin, comment est-il, ce garçon?

— Tu ne peux pas imaginer.

— Il ressemble si peu aux autres?

— Je voudrais te le peindre... mais il est tellement au delà de ce que je saurais dire... Après tout, peut-être le jugerais-tu très ordinaire... Mais je suis bien sûre que non.

Elle ne distinguait plus rien de particulier dans le jeune homme éblouissant de tout l'amour qu'elle lui portait. « Moi, songeait Thérèse, la passion me rendrait plus lucide; rien ne m'échapperait de l'être dont j'aurais envie. »

— Thérèse, si je me résignais à ce voyage, tu le verrais, tu me rapporterais ses paroles? Tu lui ferais passer mes lettres? Si je pars, si j'ai le courage de partir...

Thérèse quittait le royaume de la lumière et du feu et pénétrait de nouveau comme une guêpe sombre dans le bureau où les parents attendaient que la chaleur fût tombée et que

leur fille fût réduite. Il fallut beaucoup de ces allées et venues pour décider enfin Anne au départ. Et sans doute Thérèse n'y fût-elle jamais parvenue sans le retour imminent des Deguilhem. Elle tremblait devant ce nouveau péril. Thérèse lui répétait que, pour un garçon si riche, « il n'était pas mal, ce Deguilhem ».

— Mais, Thérèse, je l'ai à peine regardé : il a des lorgnons, il est chauve, c'est un vieux.

— Il a vingt-neuf ans...

— C'est ce que je te dis : c'est un vieux; — et puis, vieux ou pas vieux...

Au repas du soir, les la Trave parlaient de Biarritz, s'inquiétaient d'un hôtel. Thérèse observait Anne, ce corps immobile et sans âme. « Force-toi un peu... on se force », répétait madame de la Trave. D'un geste d'automate, Anne approchait la cuiller de sa bouche. Aucune lumière dans les yeux. Rien ni personne pour elle n'existait, hors cet absent. Un sourire parfois errait sur ses lèvres, au souvenir d'une parole entendue, d'une caresse reçue, à l'époque où, dans une cabane de brandes, la main trop forte de Jean Azévédo déchirait un peu sa blouse. Thérèse regardait le buste de Bernard penché sur l'assiette : comme il était assis à contre-jour, elle ne voyait pas sa face; mais elle entendait cette lente mastication, cette rumination de la nourriture sacrée. Elle se levait de table. Sa belle-mère disait : « Elle aime mieux qu'on ne s'en aperçoive pas. Je voudrais la dorloter, mais elle n'aime pas être soignée. Ses malaises, c'est le moins qu'on puisse avoir dans son état. Mais elle a beau dire : elle fume trop. « Et la dame rappelait des souvenirs de grossesse : » Je me souviens que, quand je t'attendais, il fallait que je respire une balle de caoutchouc : il n'y avait que ça pour me remettre l'estomac en place. »

— Thérèse, où es-tu?

— Ici, sur le banc.

— Ah! oui : je vois ta cigarette.

Anne s'asseyait, appuyait sa tête contre une épaule immobile, regardait le ciel, disait : « Il voit ces étoiles, il entend l'angélus... » Elle disait encore : « Embrasse-moi, Thérèse. »

Mais Thérèse ne se penchait pas vers cette tête confiante. Elle demandait seulement :

— Tu souffres?

— Non, ce soir, je ne souffre pas : j'ai compris que, d'une façon ou de l'autre, je le rejoindrais. Je suis tranquille maintenant. L'essentiel est qu'il le sache; et il va le savoir par toi : je suis décidée à ce voyage. Mais, au retour, je passerai à travers les murailles; tôt ou tard, je m'abattrai contre son cœur; de cela je suis sûre comme de ma propre vie. Non, Thérèse, non : toi, du moins, ne me fais pas de morale, ne me parle pas de la famille...

— Je ne songe pas à la famille, chérie, mais à lui : on ne tombe pas ainsi dans la vie d'un homme : il a sa famille lui aussi, ses intérêts, son travail, une liaison peut-être...

— Non, il m'a dit : « Je n'ai que vous dans ma vie »... et une autre fois : « Notre amour est la seule chose à quoi je tienne en ce moment... »

— En ce moment?

— Qu'est-ce que tu crois? Tu crois qu'il ne parlait que de la minute présente?

Thérèse n'avait plus besoin de lui demander si elle souffrait : elle l'entendait souffrir dans l'ombre; mais sans aucune pitié. Pourquoi aurait-elle eu pitié? qu'il doit être doux de répéter un nom, un prénom qui désigne un certain être auquel on est lié par le cœur étroitement; la seule pensée qu'il est vivant, qu'il respire, qu'il s'endort le soir, la tête sur son bras replié, qu'il s'éveille à l'aube, que son jeune corps déplace la brume...

— Tu pleures, Thérèse? C'est à cause de moi que tu pleures? Tu m'aimes, toi.

La petite s'était mise à genoux, avait appuyé sa tête contre le flanc de Thérèse et, soudain, s'était redressée :

— J'ai senti sous mon front je ne sais quoi qui remue...

— Oui, depuis quelques jours, il bouge.

— Le petit?

— Oui : il est vivant déjà.

Elles étaient revenues vers la maison, enlacées comme naguère sur la route du Nizan, sur la route d'Argelouse. Thérèse se souvient qu'elle avait peur de ce fardeau tressail-

lant; que de passion, au plus profond de son être, devait pénétrer cette chair informe encore! Elle se revoit, ce soir-là, assise dans sa chambre, devant la fenêtre ouverte (Bernard lui avait crié depuis le jardin : « N'allume pas à cause des moustiques »). Elle avait compté les mois jusqu'à cette naissance; elle aurait voulu connaître un Dieu pour obtenir de lui que cette créature inconnue, toute mêlée encore à ses entrailles, ne se manifestât jamais.

VII

L'étrange est que Thérèse ne se rappelle les jours qui suivirent le départ d'Anne et des la Trave que comme une époque de torpeur. A Argelouse, où il avait été entendu qu'elle trouverait le joint pour agir sur cet Azévédo et pour lui faire lâcher prise, elle ne songeait qu'au repos, au sommeil. Bernard avait consenti à ne pas habiter sa maison, mais celle de Thérèse, plus confortable, et où la tante Clara leur épargnait tous les ennuis du ménage. Qu'importait à Thérèse les autres? Qu'ils s'arrangent seuls. Rien ne lui plaisait que cette hébétude jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Bernard l'irritait, chaque matin, en lui rappelant sa promesse d'aborder Jean Azévédo. Mais Thérèse le rabrouait : elle commençait de le supporter moins aisément. Il se peut que son état de grossesse, comme le croyait Bernard, ne fût pas étranger à cette humeur. Lui-même subissait alors les premières atteintes d'une obsession commune aux gens de sa race, bien qu'il soit rare qu'elle se manifeste avant la trentième année : cette peur de la mort d'abord étonnait chez un garçon bâti à chaux et à sable. Mais que lui répondre quand il protestait : « Vous ne savez pas ce que j'éprouve? » Ces corps de gros mangeurs, issus d'une race oisive et trop nourrie, n'ont que l'aspect de la puissance. Un pin planté dans la terre engraissée d'un champ bénéficie d'une croissance rapide; mais très tôt le cœur de l'arbre pourrit et, dans sa pleine force, il faut l'abattre. « C'est nerveux », répétait-on à Bernard; mais lui sentait bien cette paille à même le métal, — cette fêlure. On ne savait pas, la nuit, ce qu'il éprouvait. Et puis, c'était inimaginable : il ne mangeait plus,

il n'avait plus faim. « Pourquoi ne vas-tu pas consulter? » Il haussait les épaules, affectait le détachement; au vrai, l'incertitude lui paraissait moins redoutable qu'un verdict de mort, peut-être. La nuit, un râle parfois réveillait Thérèse en sursaut : la main de Bernard prenait sa main et il l'appuyait contre son sein gauche pour qu'elle se rendît compte des intermittences. Elle allumait la bougie, se levait, versait du valérianate dans un verre d'eau. Quel hasard, songeait-elle, que cette mixture fût bienfaisante! Pourquoi pas mortelle? Rien ne calme, rien n'endort vraiment, si ce n'est pour l'éternité. Cet homme geignard, pourquoi donc avait-il si peur de ce qui sans retour l'apaiserait? Il s'endormait avant elle. Comment attendre le sommeil auprès de ce grand corps dont les ronflements parfois tournaient à l'angoisse? Dieu merci, il ne l'approchait plus, — l'amour lui paraissant, de tous les exercices, le plus dangereux pour son cœur. Les coqs de l'aube éveillaient les métairies. L'angélus de Saint-Clair tintait dans le vent d'est; les yeux de Thérèse enfin se fermaient. Alors s'agitait de nouveau le corps de l'homme : il s'habillait vite, en paysan (à peine trempait-il sa tête dans l'eau froide). Il filait comme un chien à la cuisine, friand des restes du garde-manger; déjeunait sur le pouce d'une carcasse, d'une tranche de confit froid, ou encore d'une grappe de raisin et d'une croûte frottée d'ail : son seul bon repas de la journée! Il jetait des morceaux à Flambeau et à Diane dont claquaient les mâchoires. Le brouillard avait l'odeur de l'automne. C'était l'heure où Bernard ne souffrait plus, où il sentait de nouveau en lui sa jeunesse toute-puissante. Bientôt passeraient les palombes : il fallait s'occuper des appeaux, leur crever les yeux. A onze heures, il retrouvait Thérèse encore couchée.

— Eh bien? Et le fils Azévédo? Tu sais que mère attend des nouvelles à Biarritz, poste restante?

— Et ton cœur?

— Ne me parle pas de mon cœur. Il suffit que tu m'en parles pour que je le sente de nouveau. Évidemment, ça prouve que c'est nerveux... Tu crois aussi que c'est nerveux?

Elle ne lui donnait jamais la réponse qu'il désirait :

— On ne sait jamais; toi seul connais ce que tu éprouves.

Ce n'est pas une raison parce que ton père est mort d'une angine de poitrine... surtout à ton âge... Évidemment le cœur est la partie faible des Desqueyroux. Que tu es drôle, Bernard, avec ta peur de la mort! N'éprouves-tu jamais, comme moi, le sentiment profond de ton inutilité? Non? Ne penses-tu pas que la vie des gens de notre espèce ressemble déjà terriblement à la mort?

Il haussait les épaules : elle l'assommait avec ses paradoxes. Ce n'est pas malin d'avoir de l'esprit : on n'a qu'à prendre en tout le contre-pied de ce qui est raisonnable. Mais elle avait tort, ajoutait-il, de se mettre en dépense avec lui : mieux valait se réserver pour son entrevue avec le fils Azévédo.

— Tu sais qu'il doit quitter Vilméja vers la mi-octobre?

A Villandraut, la station qui précède Saint-Clair, Thérèse songe : « Comment persuader Bernard que je n'ai pas aimé ce garçon? Il va croire sûrement que je l'ai adoré. Comme tous les êtres à qui l'amour est profondément inconnu, il s'imagine qu'un crime comme celui dont on m'accuse, ne peut être que passionnel. » Il faudrait que Bernard comprît qu'à cette époque, elle était très éloignée de le haïr, bien qu'il lui parût souvent importun; mais elle n'imaginait pas qu'un autre homme lui pût être de quelque secours. Bernard, tout compte fait, n'était pas si mal. Elle exécrait dans les romans la peinture d'êtres extraordinaires et tels qu'on n'en rencontre jamais dans la vie.

Le seul homme supérieur qu'elle crût connaître, c'était son père. Elle s'efforçait de prêter quelque grandeur à ce radical entêté, méfiant, qui jouait sur plusieurs tableaux : propriétaire-industriel (outre une scierie à B., il traitait lui-même sa résine et celle de son nombreux parentage dans une usine à Saint-Clair); — politicien surtout à qui ses manières cassantes avaient fait du tort, mais très écouté à la préfecture. Et quel mépris des femmes! même de Thérèse, à l'époque où chacun louait son intelligence. Et depuis le drame : « Toutes des hystériques quand elles ne sont pas des idiotes! » répétait-il à l'avocat. Cet anticlérical se montrait volontiers pudibond. Bien qu'il fredonnât parfois un

refrain de Béranger, il ne pouvait souffrir qu'on touchât devant lui à certains sujets, devenait pourpre comme un adolescent. Bernard tenait de M. de la Trave que monsieur Larroque s'était marié vierge : « Depuis qu'il est veuf, ces messieurs m'ont souvent répété qu'on ne lui connaît pas de maîtresse. C'est un type, ton père! » Oui, c'était un type. Mais si, de loin, elle se faisait de lui une image embellie, Thérèse, dès qu'il était là, mesurait sa bassesse. Il venait peu à Saint-Clair, — plus souvent à Argelouse, car il n'aimait pas rencontrer les la Trave. En leur présence, et bien qu'il fût interdit de parler politique, dès le potage naissait le débat imbécile qui tournait vite à l'aigre. Thérèse aurait eu honte de s'en mêler : elle mettait son orgueil à ne pas ouvrir la bouche, sauf si l'on touchait à la question religieuse. Alors elle se précipitait au secours de M. Larroque. Chacun criait, au point que la tante Clara elle-même percevait des bribes de phrases, se jetait dans la mêlée, et avec sa voix affreuse de sourde, donnait libre cours à sa passion de vieille radicale « qui sait ce qui se passe dans les couvents »; au fond (songeait Thérèse), plus croyante qu'aucun la Trave, mais en guerre ouverte contre l'Être Infini qui avait permis qu'elle fût sourde et laide, qu'elle mourût sans avoir jamais été aimée ni possédée. Depuis le jour où madame de la Trave avait quitté la table, on évita d'un commun accord la métaphysique. La politique d'ailleurs suffisait à mettre hors des gonds ces personnes qui, de droite ou de gauche, n'en demeuraient pas moins d'accord sur ce principe essentiel : la propriété est l'unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre. Mais faut-il faire ou non la part du feu? Et si l'on s'y résigne, dans quelle mesure? Thérèse, « qui avait la propriété dans le sang », eût voulu qu'avec ce cynisme la question fût posée, mais elle haïssait les faux semblants dont les Larroque et les la Trave masquaient leur commune passion. Quand son père proclamait « un dévouement indéfectible à la démocratie », elle l'interrompait : « Ce n'est pas la peine, nous sommes seuls. » Elle disait que le sublime en politique lui donnait la nausée; le tragique du conflit des classes lui échappait dans un pays où le plus pauvre est propriétaire, n'aspire qu'à l'être davan-

tage, — où le goût commun de la terre, de la chasse, du manger et du boire, crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite. Mais Bernard avait, en outre, de l'instruction; on disait de lui qu'il était sorti de son trou; Thérèse elle-même se félicitait de ce qu'il était un homme avec lequel on peut causer : « En somme, très supérieur à son milieu... » Ainsi le jugea-t-elle jusqu'au jour de sa rencontre avec Jean Azévédo.

C'était l'époque où la fraîcheur de la nuit demeure toute la matinée; et dès la collation, aussi chaud qu'ait été le soleil, un peu de brume annonce de loin le crépuscule. Les premières palombes passaient, et Bernard ne rentrait guère que le soir. Ce jour-là pourtant, après une mauvaise nuit, il était allé d'une traite à Bordeaux, pour se faire examiner.

« Je ne désirais rien alors, songe Thérèse, j'allais, une heure, sur la route parce qu'une femme enceinte doit marcher un peu. J'évitais les bois où, à cause des palombières, il faut s'arrêter à chaque instant, siffler, attendre que le chasseur, d'un cri, vous autorise à repartir. Mais parfois un long sifflement répond au vôtre : un vol s'est abattu dans les chênes, il faut se tapir. Puis je rentrais; je somnolais devant le feu du salon ou de la cuisine, servie en tout par tante Clara. Pas plus qu'un dieu ne regarde sa servante, je ne prêtais d'attention à cette vieille fille toujours nasillant des histoires de cuisine et de métairie; elle parlait, elle parlait afin de n'avoir pas à essayer d'entendre : presque toujours des anecdotes sinistres touchant ses métayers qu'elle soignait, qu'elle veillait avec un dévouement lucide : vieillards réduits à mourir de faim, condamnés au travail jusqu'à la mort, — infirmes abandonnés, — femmes asservies à d'exténuantes besognes. Avec une sorte d'allégresse, tante Clara citait, dans un patois innocent, leurs mots les plus atroces. Au vrai, elle n'aimait que moi, qui ne la voyais même pas se mettre à genoux, délacer mes souliers, changer mes bas, réchauffer mes pieds dans ses vieilles mains. »

Balion venait aux ordres lorsqu'il devait se rendre, le lendemain, à Saint-Clair. Tante Clara dressait la liste des commissions, réunissait les ordonnances pour les malades d'Arge-

louse : « Vous irez en premier lieu à la pharmacie; Darquey n'aura pas trop de la journée pour préparer les drogues... »

« Ma première rencontre avec Jean... Il faut que je me rappelle chaque circonstance : j'avais choisi d'aller à cette palombière abandonnée où je goûtais naguère auprès d'Anne et où je savais que, depuis, elle avait aimé rejoindre cet Azévédo. Non, ce n'était point, dans mon esprit, un pèlerinage. Mais les pins, de ce côté, ont trop grandi pour qu'on y puisse guetter les palombes : je ne risquais pas de déranger les chasseurs. Cette palombière ne pouvait plus servir : la forêt, à l'entour, cachait l'horizon; les cimes écartées ne ménageaient plus ces larges avenues de ciel où le guetteur voit surgir les vols. Rappelle-toi : ce soleil d'octobre brûlait encore; je peinais sur ce chemin de sable; les mouches me harcelaient. Que mon ventre était lourd! J'aspirais à m'asseoir sur le banc pourri de la palombière. Comme j'en ouvrais la porte, un jeune homme sortit, tête nue; je reconnus, au premier regard, Jean Azévédo, et d'abord imaginai que je troublais un rendez-vous, tant son visage montrait de confusion. Mais je voulus en vain prendre le large; c'était étrange qu'il ne songeât qu'à me retenir : « Mais non, entrez, madame; je vous jure que vous ne me dérangez pas du tout. » Pourquoi me demanda-t-il si, du dehors, on pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur? Je fus étonnée qu'il n'y eût personne dans la cabane où je pénétrai, sur ses instances. Peut-être la bergère avait-elle fui par une autre issue? Mais aucune branche n'avait craqué. Lui aussi m'avait reconnue, et d'abord le nom d'Anne de la Trave lui vint aux lèvres. J'étais assise; lui, debout, comme sur la photographie. Je regardais, à travers la chemise de tussor, l'endroit où j'avais enfoncé l'épingle : curiosité dépouillée de toute passion; je me resouvins sans aucune colère de ce qu'Anne avait écrit : « J'appuie ma main à l'endroit où bat son cœur... ce qu'il appelle la dernière caresse permise... » Était-il beau? Un front construit, — les yeux veloutés de sa race, — de trop grosses joues; — et puis, ce qui me dégoûte dans les garçons de cet âge : des boutons, les signes du sang en mouvement; tout ce qui suppure; surtout ces paumes moites qu'il essuyait avec un mouchoir, avant de vous serrer la main. Mais son beau regard brûlait; j'aimais cette grande bouche toujours

un peu ouverte sur des dents aiguës : gueule d'un jeune chien qui a chaud. Et moi, comment étais-je? Très famille, je me souviens. Déjà je le prenais de haut, l'accusais, sur un ton solennel, « de porter le trouble et la division dans un intérieur honorable ». Ah! rappelle-toi sa stupéfaction non jouée, ce juvénile éclat de rire : « Alors, vous croyez que je veux l'épouser? Vous croyez que je brigue cet honneur? » Je mesurai d'un coup d'œil, avec stupeur, cet abîme entre la passion d'Anne et l'indifférence du garçon. Il se défendait avec feu : certes, comment ne pas céder au charme d'une enfant délicieuse? Il n'est point défendu de jouer; et justement parce qu'il ne pouvait même être question de mariage entre eux, le jeu lui avait paru sans péril. Sans doute avait-il feint de partager les intentions d'Anne... et comme, juchée sur mes grands chevaux, je l'interrompais, il repartit avec véhémence qu'Anne elle-même pouvait lui rendre ce témoignage qu'il avait su ne pas aller trop loin; que, pour le reste, il ne doutait point que mademoiselle de la Trave lui dût les seules heures de vraie passion qu'il lui serait sans doute donné de connaître durant sa morne existence : « Vous me dites qu'elle souffre, madame; mais croyez-vous qu'elle ait rien de meilleur à attendre de sa destinée que cette souffrance? Je vous connais de réputation; je sais qu'on peut vous dire ces choses et que vous ne ressemblez pas aux gens d'ici. Avant qu'elle s'embarque pour la plus lugubre traversée à bord d'une vieille maison de Saint-Clair, j'ai pourvu Anne d'un capital de sensations, de rêves, — de quoi la sauver peut-être du désespoir et, en tout cas, de l'abrutissement ». Je ne me souviens plus si je fus crispée par cet excès de prétention, d'affectation, ou si même j'y fus sensible. Au vrai, son débit était si rapide que d'abord je ne le suivais pas; mais bientôt mon esprit s'accoutuma à cette volubilité : « Me croire capable, moi, de souhaiter un tel mariage; de jeter l'ancre dans ce sable; ou de me charger à Paris d'une petite fille? Je garderai d'Anne une image adorable certes; et au moment où vous m'avez surpris, je pensais à elle justement... Mais comment peut-on se fixer, madame? Chaque minute doit apporter sa joie, — une joie différente de toutes celles qui l'ont précédée. »

« Cette avidité d'un jeune animal, cette intelligence dans un

seul être, cela me paraissait si étrange que je l'écoutais sans l'interrompre. Oui, décidément, j'étais éblouie : à peu de frais, grand Dieu! Mais je l'étais. Je me rappelle ce piétinement, ces cloches, ces cris sauvages de bergers qui annonçaient de loin l'approche d'un troupeau. Je dis au garçon que peut-être cela paraîtrait drôle que nous fussions ensemble dans cette cabane; j'aurais voulu qu'il répondît que mieux valait ne faire aucun bruit jusqu'à ce que fût passé le troupeau; je me serais réjouie de ce silence côte à côte, de cette complicité (déjà je devenais, moi aussi, exigeante, et souhaitais que chaque minute m'apportât de quoi vivre). Mais Jean Azévédo ouvrit sans protester la porte de la palombière et, cérémonieusement, s'effaça. Il ne me suivit jusqu'à Argelouse qu'après s'être assuré que je n'y voyais point d'obstacle. Ce retour, qu'il me parut rapide, bien que mon compagnon ait trouvé le temps de toucher à mille sujets! Il rajeunissait étrangement ceux que je croyais un peu connaître : par exemple, touchant la question religieuse, comme je reprenais ce que j'avais accoutumé de dire en famille, il m'interrompait : « Oui, sans doute... mais c'est plus compliqué que cela... » En effet, il projetait dans le débat des clartés qui me paraissaient admirables... Étaient-elles en somme si admirables?... Je crois bien que je vomirais aujourd'hui ce ragoût. Il disait qu'il avait longtemps cru que rien n'importait hors la recherche, la poursuite de Dieu : « S'embarquer, prendre la mer, fuir comme la mort ceux qui se persuadent d'avoir trouvé, s'immobilisent, bâtissent des abris pour y dormir; longtemps je les ai méprisés... »

« Il me demanda si j'avais lu *la Vie du Père de Foucauld* par René Bazin; et comme j'affectais de rire, il m'assura que ce livre l'avait bouleversé : « Vivre dangereusement, au sens profond, ajouta-t-il, ce n'est peut-être pas tant de chercher Dieu que de le trouver et, l'ayant découvert, que de demeurer dans son orbite. » Il me décrivit « la grande aventure des mystiques », se plaignit de son tempérament qui lui interdisait de la tenter, « mais aussi loin qu'allait son souvenir, il ne se rappelait pas avoir été pur ». Tant d'impudeur, cette facilité à se livrer, que cela me changeait de la discrétion provinciale, — du silence que chez nous chacun garde sur sa vie

intérieure! les ragots de Saint-Clair ne touchent qu'aux apparences : les cœurs ne se découvrent jamais. Que sais-je de Bernard, au fond? N'y a-t-il pas en lui infiniment plus que cette caricature dont je me contente, lorsqu'il faut me le représenter? Jean parlait et je demeurais muette : rien ne me venait aux lèvres que les phrases habituelles dans nos discussions de famille. De même qu'ici toutes les voitures sont « à la voie », c'est-à-dire assez larges pour que les roues correspondent exactement aux ornières des charrettes, toutes mes pensées jusqu'à ce jour avaient été « à la voie » de mon père, de mes beaux-parents. Jean Azévédo allait tête nue; je revois cette chemise ouverte sur une poitrine d'enfant, son cou trop fort. Ai-je subi un charme physique? Ah! Dieu, non! mais il était le premier homme que je rencontrais qui mît au-dessus de tout, la vie de l'esprit. Ses maîtres, ses amis parisiens, dont il me rappelait sans cesse les propos ou les livres, me défendaient de le considérer ainsi qu'un phénomène : il faisait partie d'une élite nombreuse, « ceux qui comptent », disait-il. Il citait des noms, n'imaginant même pas que je les pusse ignorer; et je feignais de ne pas les entendre pour la première fois.

»Lorsqu'au détour de la route apparut le champ d'Argelouse : « Déjà! » m'écriai-je. Des fumées d'herbes brûlées traînaient au ras de cette pauvre terre qui avait donné son seigle; par une entaille dans le talus, un troupeau coulait comme du lait sale et paraissait brouter le sable. Il fallait que Jean traversât le champ pour atteindre Vilméja. Je lui dis : « Je vous accompagne; toutes ces questions me passionnent. » Mais nous ne trouvâmes plus rien à nous dire. Les tiges coupées du seigle, à travers les sandales, me faisaient mal. J'avais le sentiment qu'il souhaitait d'être seul, sans doute pour suivre à loisir une pensée qui lui était venue. Je lui fis remarquer que nous n'avions pas parlé d'Anne; il m'assura que nous n'étions pas libres de choisir le sujet de nos colloques, ni d'ailleurs de nos méditations : « Ou alors, ajouta-t-il, avec superbe, il faut se plier aux méthodes inventées par les mystiques... Les êtres comme nous suivent toujours des courants, obéissent à des pentes... » Ainsi ramenait-il tant à ses lectures de ce moment-là. Nous prîmes rendez-vous

pour arrêter, au sujet d'Anne, un plan de conduite. Il parlait distraitement et, sans répondre à une question que je lui faisais, il se baissa. D'un geste d'enfant, il me montrait un cèpe, qu'il approcha de son nez, de ses lèvres. »

VIII

Bernard, sur le seuil, guettait le retour de Thérèse : « Je n'ai rien! Je n'ai rien! cria-t-il, dès qu'il aperçut sa robe dans l'ombre. Crois-tu que, bâti comme tu me vois, je suis anémique? C'est à ne pas croire et c'est pourtant vrai : il ne faut pas se fier à l'apparence; je vais suivre un traitement... le traitement Fowler : c'est de l'arsenic; l'important est que je retrouve l'appétit... »

Thérèse se souvient que d'abord elle ne s'irrita pas : tout ce qui lui venait de Bernard l'atteignait moins que d'habitude (comme si le coup eût été porté de plus loin). Elle ne l'entendait pas, le corps et l'âme orientés vers un autre univers où vivent des êtres avides et qui ne souhaitent que connaître, que comprendre, — et, selon un mot qu'avait répété Jean avec un air de satisfaction, « devenir ce qu'ils sont ». Comme, à table, elle parlait enfin de sa rencontre, Bernard lui cria : « Tu ne me le disais pas? quel drôle de type tu es tout de même! Eh bien? Qu'est-ce que vous avez décidé? »

Elle improvisa aussitôt le plan qui devait être en effet suivi : Jean Azévédo acceptait d'écrire une lettre à Anne où il saurait, en douceur, lui enlever tout espoir. Bernard s'était esclaffé lorsque Thérèse lui avait soutenu que le jeune homme ne tenait pas du tout à ce mariage : un Azévédo ne pas tenir à épouser Anne de la Trave! « Ah ça? tu es folle? Tout simplement, il sait qu'il n'y a rien à faire; ces gens-là ne se risquent pas lorsqu'ils sont sûrs de perdre. Tu es encore naïve, ma petite. »

A cause des moustiques, Bernard n'avait pas voulu que la lampe fût allumée; ainsi ne vit-il pas le regard de Thérèse. « Il avait retrouvé appétit », comme il disait. Déjà, ce médecin de Bordeaux lui avait rendu la vie.

« Ai-je souvent revu Jean Azévédo? Il a quitté Argelouse vers la fin d'octobre.. Peut-être fîmes-nous cinq ou six promenades; je n'isole que celle où nous nous occupâmes de rédiger ensemble la lettre pour Anne. Le naïf garçon s'arrêtait à des formules qu'il croyait apaisantes, et dont je sentais, sans lui en rien dire, toute l'horreur. Mais nos dernières courses, je les confonds dans un souvenir unique. Jean Azévédo me décrivait Paris, ses camaraderies, et j'imaginais un royaume dont la loi eût été de « devenir soi-même ». « Ici vous êtes condamnée au mensonge jusqu'à la mort. » Prononçait-il de telles paroles avec intention? De quoi me soupçonnait-il? C'était impossible, à l'entendre, que je pusse supporter ce climat étouffant : « Regardez, me disait-il, cette immense et uniforme surface de gel où toutes les âmes, ici, sont prises; parfois une crevasse découvre l'eau noire : quelqu'un s'est débattu, a disparu; la croûte se reforme... car chacun, ici comme ailleurs, naît avec sa loi propre; ici comme ailleurs, chaque destinée est particulière; et pourtant il faut se soumettre à ce morne destin commun; quelques-uns résistent : d'où ces drames sur lesquels les familles font le silence. Comme on dit ici : « Il faut faire le silence... »

« Ah! oui! m'écriai-je. Parfois je me suis enquise de tel grand oncle, de telle aïeule, dont les photographies ont disparu de tous les albums, et je n'ai jamais recueilli de réponse sauf, une fois, cet aveu : « Il a disparu... on l'a fait disparaître. »

» Jean Azévédo redoutait-il pour moi ce destin? Il assurait que l'idée ne lui serait pas venue d'entretenir Anne de ces choses, parce que, en dépit de sa passion, elle était une âme toute simple, à peine rétive, et qui bientôt serait asservie : « Mais vous! Je sens dans toutes vos paroles une faim et une soif de sincérité... » Faudra-t-il rapporter exactement ces propos à Bernard? Folie d'espérer qu'il y puisse rien entendre! Qu'il sache, en tout cas, que je ne me suis pas rendue sans lutte. Je me rappelle avoir opposé au garçon qu'il parait de phrases habiles le plus vil consentement à la déchéance. J'eus même recours à des souvenirs de lectures morales qu'on nous faisait au lycée. « Etre soi-même? répétai-je, mais nous ne sommes que dans la mesure où nous nous créons ». (Inutile de développer; mais peut-être faudra-t-il développer pour

Bernard). Azévédo niait qu'il existât une déchéance pire que celle de se renier; il prétendait qu'il n'était pas de héros ni de saint qui n'eût fait plus d'une fois le tour de soi-même, qui n'eût d'abord atteint toutes ses limites : « Il faut se dépasser pour trouver Dieu », répétait-il. Et encore : « S'accepter, cela oblige les meilleurs d'entre nous à s'affronter eux-mêmes, mais à visage découvert et dans un combat sans ruse. Et c'est pourquoi il arrive souvent que ces affranchis se convertissent à la religion la plus étroite. »

» Ne pas discuter avec Bernard le bien-fondé de cette morale; — lui accorder même que ce sont là sans doute de pauvres sophismes; mais qu'il comprenne, qu'il s'efforce de comprendre jusqu'où une femme de mon espèce en pouvait être atteinte, et ce que j'éprouvais, le soir, dans la salle à manger d'Argelouse : Bernard, au fond de la cuisine proche, enlevait ses bottes, racontait en patois les prises de la journée. Les palombes captives se débattaient, gonflaient le sac jeté sur la table; Bernard mangeait lentement, tout à la joie de l'appétit reconquis, — comptait avec amour les gouttes de « Fowler » : « C'est la santé », répétait-il. Un grand feu brûlait et, au dessert, il n'avait qu'à tourner son fauteuil, pour tendre à la flamme ses pieds chaussés de feutre. Ses yeux se fermaient sur *La Petite Gironde*. Parfois, il ronflait; mais aussi souvent je ne l'entendais même pas respirer. Les savates de Balionte traînaient encore à la cuisine; puis elle apportait les bougeoirs. Et c'était le silence : le silence d'Argelouse! Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence : il cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit, hors parfois une chouette hululante (nous croyons entendre, dans la nuit, le sanglot que nous retenions).

» Ce fut surtout après le départ d'Azévédo que je l'ai connu, ce silence. Tant que je savais qu'au jour Jean de nouveau m'apparaîtrait, sa présence rendait inoffensives les ténèbres extérieures; son sommeil proche peuplait les landes et la nuit. Dès qu'il ne fut plus à Argelouse, après cette rencontre dernière où il me donna rendez-vous dans un an, plein de l'espoir, me disait-il, qu'à cette époque je saurais me délivrer (j'ignore encore aujourd'hui s'il parlait ainsi légèrement ou avec une arrière-pensée. J'incline à croire que ce Parisien n'en pouvait

plus de silence, du silence d'Argelouse, et qu'il adorait en moi son unique auditoire), dès que je l'eus quitté, je crus pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue; et parfois je me demandais si j'atteindrais enfin l'air libre avant l'asphyxie. Jusqu'à mes couches, en janvier, rien n'arriva... »

Ici, Thérèse hésite; s'efforce de détourner sa pensée de ce qui se passa dans la maison d'Argelouse, le surlendemain du départ de Jean. « Non, non, songe-t-elle, cela n'a rien à voir avec ce que je devrai tout à l'heure expliquer à Bernard; je n'ai pas de temps à perdre sur des pistes qui ne mènent à rien. » Mais la pensée est rétive : impossible de l'empêcher de courir où elle veut : Thérèse n'anéantira pas dans son souvenir ce soir d'octobre. Au premier étage, Bernard se déshabillait; Thérèse attendait que la bûche fût tout à fait consumée pour le rejoindre, — heureuse de demeurer seule un instant. Que faisait Jean Azévédo, à cette heure? Peut-être buvait-il dans ce petit bar dont il lui avait parlé; peut-être (tant la nuit était douce) roulait-il en auto, avec un ami, dans le Bois de Boulogne désert. Peut-être travaillait-il à sa table, et Paris grondait au loin; le silence, c'était lui qui le créait, qui le conquérait sur le vacarme du monde; il ne lui était pas imposé du dehors comme celui qui étouffait Thérèse; ce silence était son œuvre et ne s'étendait pas plus loin que la lueur de la lampe, que les rayons chargés de livres... Ainsi songeait Thérèse; et voici que le chien aboya, puis gémit, et une voix connue, une voix exténuée, dans le vestibule, l'apaisait : Anne de la Trave ouvrit la porte; elle arrivait de Saint-Clair à pied, dans la nuit, — les souliers pleins de boue. Dans sa petite figure vieillie, ses yeux brillaient. Elle jeta son chapeau sur un fauteuil, demanda : « Où est-il? »

Thérèse et Jean, la lettre écrite et mise à la poste, avaient cru cette affaire finie, — très loin d'imaginer qu'Anne pût ne pas lâcher prise, — comme si un être cédait à des raisons, à des raisonnements, lorsqu'il s'agit de sa vie même! Elle avait pu tromper la surveillance de sa mère et monter dans un train. Sur la route ténébreuse d'Argelouse, la coulée de ciel clair entre les cimes l'avait guidée. « Le tout était de le

revoir; si elle le revoyait, il serait reconquis; il fallait le revoir. » Elle trébuchait, se tordait les pieds dans les ornières, tant elle avait hâte d'atteindre Argelouse. Et maintenant Thérèse lui dit que Jean est parti, qu'il est à Paris. Anne fait non, de la tête, elle ne la croit pas; elle a besoin de ne pas la croire pour ne pas s'effondrer de fatigue et de désespoir :

— Tu mens comme tu as toujours menti.

Et, comme Thérèse protestait, elle ajouta :

— Ah! tu l'as bien, toi, l'esprit de famille! Tu poses pour l'affranchie... Mais, depuis ton mariage, tu es devenue d'emblée une femme de la famille... Oui, oui, c'est entendu : tu as cru bien faire; tu me trahissais pour me sauver, hein? Je te fais grâce de tes explications.

Comme elle rouvrait la porte, Thérèse lui demanda où elle allait.

— A Vilméja, chez lui.

— Je te répète qu'il n'y est plus depuis deux jours.

— Je ne te crois pas.

Elle sortit. Thérèse alors alluma la lanterne accrochée dans le vestibule et la rejoignit :

— Tu t'égares, ma petite Anne : tu suis le chemin de Biourge. Vilméja ,c'est par là.

Elles traversèrent la brume qui débordait d'une prairie. Des chiens s'éveillèrent. Voici les chênes de Vilméja, la maison non pas endormie mais morte. Anne tourne autour de ce sépulcre vide, frappe à la porte des deux poings. Thérèse, immobile, a posé la lanterne dans l'herbe. Elle voit le fantôme léger de son amie se coller à chaque fenêtre du rez-de-chaussée. Sans doute Anne répète-t-elle un nom, mais sans le crier, sachant que c'est bien inutile. La maison, quelques instants, la cache; elle reparaît, atteint encore la porte, glisse sur le seuil, les bras noués autour des genoux où sa figure se dérobe. Thérèse la relève, l'entraîne. Anne, trébuchant, répète : « Je partirai demain matin pour Paris. Paris n'est pas si grand; je le trouverai dans Paris », — mais du ton d'un enfant à bout de résistance et qui déjà s'abandonne.

Bernard, éveillé par le bruit de leurs voix, les attendait en robe de chambre, dans le salon. Thérèse a tort de chasser

le souvenir de la scène qui éclata entre le frère et la sœur. Cet homme capable de prendre rudement les poignets d'une petite fille exténuée, de la traîner jusqu'à une chambre du deuxième, d'en verrouiller la porte, c'est ton mari, Thérèse : ce Bernard qui, d'ici deux heures, sera ton juge. L'esprit de famille l'inspire, le sauve de toute hésitation. Il sait toujours, en toute circonstance, ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la famille. Pleine d'angoisse, tu prépares un long plaidoyer; mais seuls, les hommes sans principes peuvent céder à une raison étrangère. Bernard se moque bien de tes arguments : « Je sais ce que j'ai à faire. » Il sait toujours ce qu'il a à faire. Si parfois il hésite, il dit : « Nous en avons parlé en famille et nous avons jugé que... ». Comment peux-tu douter qu'il n'ait déjà préparé sa sentence? Ton sort est fixé à jamais : tu ferais aussi bien de dormir.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

DOUZE ANS DE MA VIE[1]

EXPÉDITION D'ÉGYPTE

(DE NOVEMBRE 1798 A FIN MARS 1800)

DEUXIÈME PARTIE

Après la paix de Campo-Formio, Bonaparte revenu à Paris habitait sa maison rue de la Victoire. J'allai le voir, il m'invita à dîner, mais la cordialité avait disparu. Je lui parlai de son prochain départ pour l'Égypte, et je le priai de m'emmener. Il éluda d'abord, et finit par me dire que n'importe où il allât, il ne voulait auprès de lui que des gens sur l'obéissance desquels il pût compter. L'affaire de Modène était toujours là.

Peu de jours après, je le rencontrai à une fête que lui donna M. de Talleyrand, qui habitait alors l'hôtel de Galliffet, rue du Bac[2]. Le général était entouré d'une foule de gens qui le flagornaient, lui et M. de Talleyrand au sujet d'une fête aussi splendide. Je m'approchai de son oreille et j'y glissai ces mots : « C'est ainsi qu'on le fêtait à Babylone. » Cette allusion à Alexandre ne lui déplut pas, et j'en fus payé par le sourire le plus gracieux. Je suis persuadé que, si dans ce moment-là j'avais pu lui parler en liberté, j'aurais fait ma paix, comme je l'ai faite plus tard en Égypte; mais je n'ai jamais

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.

2. Actuellement, le n° 84. La maison Galliffet était alors le siège du Département des Relations extérieures, dont Talleyrand fut ministre pour la première fois de juillet 1797 à juillet 1799. Cette fête eut lieu le 3 janvier 1798 et resta célèbre par le dialogue de Bonaparte avec madame de Staël.

pu le voir seul jusqu'au moment de son départ qui ne tarda guère.

J'étais intimement lié avec Livron, ses affaires étaient à peu près en aussi mauvais état que les miennes, et j'avais de plus que lui de tristes raisons pour fuir loin de chez moi[1]. Un jour, déjeunant ensemble, il nous vint à l'idée d'aller tenter fortune en Égypte. Depuis que Bonaparte y était arrivé, en échappant deux fois à Nelson, la première devant Malte, la seconde dans le canal de Candie[2], les Anglais avaient tellement multiplié les croisières que personne n'avait osé tenter le voyage. Il était clair que si nous parvenions à arriver avec une cargaison utile à l'armée, comme vins, eaux-de-vie, vinaigre, draps bleus, etc., nous serions bien reçus. Mais d'abord il fallait avoir de l'argent pour acheter une cargaison et surtout il ne fallait pas être pris en mer. Livron leva la première difficulté. M. Juliot, disait-il, lui prêterait 150 000 francs, en l'intéressant dans l'affaire, et s'il venait à les perdre, ma foi tant pis, « il en a assez voulu à mon beau-père ». Il ne s'agissait donc plus que de fouiller dans les trésors de notre imaginative pour aviser aux moyens de faire la traversée avec quelques chances de succès. Or, il fallait d'abord se procurer un bâtiment neutre, et pareille chose ne pouvait se traiter par correspondance. Nous résolûmes donc de nous rendre à Marseille et à Gênes. Livron reçut de Juliot 150 000 francs en bonnes traites sur Gênes; je mis bravement 300 louis dans ma poche, et nous partîmes.

Arrivés à Marseille, je fis observer à Livron qu'étrangers comme nous l'étions à la marine et au commerce, il nous fallait nécessairement quelqu'un pour nous aider et nous diriger. Je m'adressai à M. Salavy, négociant, auquel j'étais recommandé, et il nous procura le sieur Reynier, capitaine marchand, mais qui avait servi dans la marine militaire. Nous ne pouvions faire un meilleur choix, et, pour les connaissances nautiques, la bravoure, l'intelligence du commerce et la loyauté, Reynier ne nous a rien laissé à désirer. Nous partîmes avec lui pour

1. Ses querelles avec sa femme. L'année précédente, et bien qu'il n'en dise pas un mot, madame Hamelin était cependant venue à Milan, y avait fait faire son portrait par Appiani et y avait accouché d'un garçon, Édouard, le 20 juillet 1797.
2. Les 10 et 29 juin 1798.

Gênes sur une felouque. Le général Dessole y commandait, nous l'avions beaucoup connu en Italie, nous lui confiâmes nos projets, et le besoin que nous avions d'un bâtiment neutre; il nous aida à chercher, mais pas un ne voulut y entendre. Les Anglais venaient de brûler en mer quarante bâtiments napolitains qui étaient sortis d'Alexandrie pour retourner chez eux sur leur lest, et au fait, ce n'était pas encourageant.

Le général Dessole écrivit au général Monnier[1], qui commandait à Ancône, et, sur sa réponse qu'il y avait dans le port un beau bâtiment dalmate qui pourrait faire notre affaire, nous prîmes le parti d'y aller. Mais, avant de prendre un bâtiment neutre, il fallait le devenir nous-mêmes. Le général Dessole usa de son influence sur les consuls d'Autriche et de Prusse, et Livron devint allemand de Göttingue où il avait séjourné pour y apprendre la langue et moi je me fis prussien du comté de Neuchâtel où l'on parle français.

On conçoit que je fusse assez mal prévenu sur le compte des Esclavons, et je ne fus pas fâché de voir que nous ne pourrions faire affaire avec celui-ci, mais il nous apprit qu'il y avait à Trieste plusieurs bâtiments grecs hydriotes qui traiteraient volontiers avec nous. Allons donc à Trieste; et nous voilà embarqués. Mais je n'avais pas réfléchi que le sieur Hamelin était parfaitement connu à Trieste comme français et qu'on pourrait être étonné de le voir devenu prussien. C'est ce qui arriva; je fus dénoncé au gouverneur qui m'en voulait sans doute d'avoir bu son vin, et d'avoir été la cause, bien innocente

1. Monnier (Jean-Charles), plus tard comte de la Restauration, quarante ans. Volontaire dans la Garde nationale en 1789, sous-lieutenant dans un régiment de ligne (1791). Officier d'État-major (1795). Campagne d'Italie. Général de brigade.

Après avoir commandé à Ancône, campagne de Naples où il est blessé grièvement (décembre 1798). Retourne à Ancône qu'il défend contre les Russes et les Turcs, et ne capitule qu'après une résistance prodigieuse. Général de division (1800). Échangé contre le général Lusignan, peut prendre part à la bataille de Marengo. Prend Arezzo, Vérone en 1801. Après la paix de Lunéville, sa haine contre le despotisme le condamne à une longue inactivité. Il n'est rétabli sur le contrôle des officiers généraux qu'en 1814 par Louis XVIII, est alors nommé chevalier de Saint-Louis. En 1815, prend Valence pour le compte du roi, puis quitte la France et ne rentre qu'au second retour de Louis XVIII. Pair de France, comte, vote la mort du maréchal Ney et meurt d'apoplexie (1816).

toutefois, du pillage de sa maison. Il résolut donc de me faire arrêter. Heureusement, il en parla devant M. Tomasini, honnête municipal, que j'avais été à même d'obliger. Il accourut à mon auberge pour me prévenir du danger où j'étais d'être arrêté comme espion. Je ne perdis pas un instant, la nuit était venue, je me rendis au port où je trouvai une grande barque chargée de morue qui partait pour Ancône, et j'y arrivai tellement empuanti, que je fus obligé de faire parfumer mes vêtements pour me défaire de cette abominable odeur.

Livron termina heureusement nos affaires à Trieste. Il nolisa un excellent bâtiment hydriote[1] monté par vingt-quatre matelots résolus, et compléta la cargaison. Pendant ce temps-là, j'avais demandé au général Monnier six pièces de canon de quatre pour armer notre bâtiment en course et marchandise (c'est l'expression consacrée), et il y avait consenti en raison de notre destination pour l'Égypte. Afin de la masquer, Livron avait pris à Trieste ses expéditions pour Chypre. Le manifeste, le connaissement, tous les papiers de bord en un mot étaient sortis de la chancellerie autrichienne, et bien nous en prit par la suite.

Il arriva enfin. Notre armement fut bientôt organisé, et nous mîmes à la voile vers la fin de novembre 1798.

. . . . . .

Par une nuit obscure, nous tombâmes au milieu de la flotte turco-russe, qui, sous le commandement de l'amiral Korsakow[2], venait d'attaquer l'île de Corfou[3]. Nous fûmes arrêtés, et, le lendemain, appelés à bord de l'amiral. Livron s'y rendit; notre pavillon grec et nos expéditions autrichiennes nous sauvèrent, et il nous fut permis de continuer notre route pour l'île de Chypre. Nous en conclûmes que nous n'avions à redouter que les Anglais. C'était une erreur.

1. Hamelin dit plus loin que c'était un brick de 300 tonneaux. Dans les ouvrages concernant la campagne d'Égypte, on le qualifie généralement de bâtiment ragusain. Son nom était la *Maison de Grâce de saint Antoine de Padoue.*

2. Korsakow arrivait de la rade d'Aboukir où il avait fait sa jonction avec la flotte turque le 4 septembre 1798.

3. Elle fut prise le 3 mars suivant. Le siège étant commencé depuis le 20 octobre, il est à croire qu'Hamelin n'a rencontré au début de décembre qu'une flotte amenant des renforts, peut-être les quinze mille Albanais envoyés à la rescousse par le pacha de Janina.

L'île de Cérigo, l'ancienne Cythère, est une des premières que l'on rencontre en entrant dans l'archipel. Sa réputation poétique nous engagea à serrer le vent pour nous approcher le plus possible, afin de voir ses bosquets et ses rives fleuries, mais nous n'aperçûmes qu'une côte déserte, hérissée de rochers rougeâtres, entre lesquels s'élevaient çà et là quelques pins rabougris. Nous allions dépasser l'île, lorsque nous fûmes aperçus par un mauvais chebek[1] barbaresque qui nous fit signal de l'attendre. N'ayant rien à redouter de lui en raison de notre pavillon turco-grec, nous obéîmes (tout bâtiment de guerre a le droit d'appeler un navire marchand à l'obéissance et de lui tirer des coups de canon s'il refuse). Aussitôt nous vîmes approcher un canot monté par des hommes de toutes les couleurs. Arrivés à notre bâtiment, ils y grimpèrent comme des chats, et nous exposèrent qu'ayant été battus par une suite de gros temps, ils manquaient de tout et mouraient de faim. Dans le Levant, tout le monde s'entend au moyen de la langue franque qui n'est qu'un italien corrompu. Nous leur donnâmes quelques sacs de biscuits, du beurre salé, de la graisse. Mais, tandis que cette distribution se faisait sur le pont, un de ces forbans était descendu dans la chambre de poupe où notre petit mousse favori mettait le couvert. Rafler l'argenterie et la cacher dans sa large chemise, fut l'affaire d'un instant. Le mousse qui l'avait vu faire se mit à crier, et fut aussitôt renversé par un coup de poing sur la figure. Le voleur se hâta de remonter sur le pont, espérant se rembarquer avant que le mousse se fût relevé, mais un de nos matelots, père de l'enfant, avait entendu ses cris, et, quand il le vit arriver avec la figure ensanglantée et dénonçant son bourreau, il saisit celui-ci, appela ses camarades, qui reprirent l'argenterie et jetèrent le voleur comme un paquet dans le canot qui l'avait amené. Il en fut de même des autres, et nous en fûmes débarrassés.

Reynier, qui connaissait les barbaresques, nous dit : « Préparons-nous, car je vous garantis que nous allons être attaqués. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Les Hydriotes sont braves, ils l'ont prouvé plus tard; je demandai les matelots qui étaient les

1. Chébecs, trois mâts très fins à voiles latines, sur lesquels on pouvait employer l'aviron. Ils ont disparu vers 1815.

meilleurs canonniers et j'en pris le commandement. Livron arma les autres de piques et de haches d'abordage, et Reynier pour commander la manœuvre et tout surveiller.

L'attente ne fut pas longue. Comme nous avions l'avantage du vent, qui du reste était faible, sur le chebek, il ne pouvait venir à nous, mais il nous envoya sa grande chaloupe montée par une quarantaine d'hommes armés jusqu'aux dents. Il était évident qu'ils voulaient tenter l'abordage. Un de mes canonniers m'avait été désigné comme habile pointeur; je lui dis de charger sa pièce à balles et mitraille et de se tenir prêt. Quand la chaloupe fut à environ trois cents pas, elle nous envoya quelques coups de fusil, alors je fis tirer et la mitraille porta en plein. Ils tombèrent tous, et je crus avoir fait rafle complète; mais on m'apprit que tel était leur usage et qu'en pareil cas ils se précipitaient tous sous les bancs, dans la crainte d'une seconde décharge; cependant, il y avait des blessés qui ne se relevèrent pas. Ils virèrent de bord à l'instant, et retournèrent au chebek qui, se jugeant trop faible pour nous prendre, nous abandonna après une canonnade qui fut de part et d'autre sans effet, à cause de l'éloignement.

Nous étions dans toute la joie de notre victoire, lorsqu'un dernier coup de canon parti du corsaire vint briser notre mât d'artimon. L'accident était grave, en ce qu'il allait nécessairement diminuer notre marche; les navires marchands n'ont pas des mâts de rechange comme les bâtiments de guerre. Nous pouvions avoir besoin de toute notre vitesse pour échapper aux croiseurs. Reynier fut d'avis de rétrograder pour nous rendre à Navarin, où il connaissait un négociant, M. Coxicopoli, qui nous fournirait tout ce dont nous avions besoin. Nous étions bien contrariés de perdre ainsi du chemin déjà fait et du temps, mais nous ne pouvions combattre sa vieille expérience; nous allâmes donc mouiller dans la rade de Navarin, qui, depuis, a vu cinq flottes s'y combattre. Il était tard, et Reynier remit au lendemain à se rendre à terre. Quel fut notre étonnement alors, de voir le corsaire tripolitain mouillé tout près de nous! Il nous avait reconnus et déjà il était allé chez le janissaire-aga qui commandait le château, pour se plaindre et nous accuser d'avoir

tiré sur le pavillon du Grand Seigneur. Bientôt nous vîmes deux barques chargées de janissaires nous aborder; ils montèrent à bord, nous enlevèrent notre gouvernail, s'établirent en garnison : nous étions prisonniers. Je partis avec Reynier pour aller chez son négociant grec, afin d'en obtenir quelques explications. Elles ne furent pas consolantes! Cependant il nous apprit que le pays était gouverné par un bey. Celui-ci était fils du Reis-Effendi de Constantinople, et un brave et bon jeune homme avec lequel on pouvait s'expliquer, mais sous le rapport militaire il avait peu d'influence sur le janissaire-aga, véritable Turc aussi avide que cruel. D'après ces renseignements, M. Coxicopoli me conduisit chez le bey; il parlait l'italien, il me reçut poliment. Je lui exposai le fait, je lui fis sentir combien il était peu probable qu'un bâtiment marchand eût attaqué un corsaire. Nous n'avions donc fait que nous défendre. Au surplus, si notre pavillon était grec, et comme tel, sujet du Grand Seigneur, nos papiers attestaient que l'expédition était autrichienne. Il admit mes raisons, puis il ajouta : « Je connais depuis longtemps les canailles auxquelles vous avez eu affaire, mais vous avez tué des Turcs et le janissaire-aga en fera un argument contre vous au divan (conseil) que je préside. D'ailleurs, je n'aurais pas le pouvoir de lui arracher des mains une prise qu'il regarde déjà comme sienne. Il faudra écrire à Constantinople. Je vous conseille de vous adresser directement et sans retard au bacha de la Morée; nous sommes tous sous ses ordres. Il réside à Patras. Partez donc, je lui écrirai une lettre dont vous serez porteur; je vous donnerai deux janissaires pour escorte, et procurez-vous un drogueman. » Je le remerciai comme il méritait de l'être, et je le priai de commander les deux janissaires pour le lendemain matin. Restait à trouver un drogueman, M. Coxicopoli m'en procura un tel quel; c'était un tailleur vénitien renégat.

Nous partîmes donc tous les quatre à cheval par la route de Tripolitza. J'avais plus de trente lieues à faire, je n'y mis que deux jours. Mes janissaires me furent fort utiles pour me procurer tout ce dont j'avais besoin; seulement j'avais beaucoup de peine à les empêcher de commencer toute discussion par une volée de coups de fouet de poste. Quant

à mon tailleur vénitien, tout renégat qu'il était, il tremblait à la vue d'un Turc, sans doute par souvenir.

M. Coxicopoli m'avait donné une lettre de recommandation pour l'évêque grec de Patras dont il était l'ami; je descendis chez lui et il voulut absolument me loger; moi seul bien entendu. Les Grecs connaissent trop bien les Turcs pour les recevoir sous leur toit.

Le bon évêque qui jouissait d'une certaine considération se chargea de m'obtenir une audience du bacha, qui fit réponse qu'il tiendrait son divan le lendemain à midi. Je fis répéter plusieurs fois à mon drogueman ce qu'il devait dire, et dont je savais que je n'entendrais pas un mot, et je me rendis à ce tribunal redoutable. Je dis redoutable, parce qu'il dépendait du bacha de confisquer notre bâtiment et de nous envoyer tous au bagne de Constantinople, sauf à nous faire réclamer par nos ambassadeurs, après avoir reçu force coups de bâton.

Le divan se tenait sur une estrade, et nous étions en bas avec d'autres plaideurs. Les juges étaient sept, le bacha au milieu, tous fumant leurs pipes. Quand se fut au tour de mon drogueman à parler, il s'embrouilla, il balbutia. Je voyais le bacha froncer le sourcil, j'étais au supplice. Bientôt ils se levèrent tous, comme si la cause était entendue, et passèrent dans la pièce voisine. J'étais dans une appréhension inexprimable. Le drogueman du bacha, Italien d'assez bonne mine, s'approcha de moi et me dit de le suivre. J'entrai dans la chambre où étaient tous mes juges. Au milieu était une table sur laquelle je vis des instruments d'astronomie et de physique, entre autres une assez belle machine électrique, mais tout cela démonté et jeté pêle-mêle. Le bacha me fit demander si je connaissais tout cela, et de lui dire à quoi cela servait. Ce n'était pas facile à expliquer à un Turc. Je me rabattis sur la machine électrique et quand j'eus dit qu'elle imitait les effets de la foudre, je vis l'étonnement et la curiosité briller dans tous les yeux. « Voyons tout de suite », dit le bacha. Je lui représentai qu'il me fallait deux heures pour tout préparer et il sortit en ordonnant à son drogueman de me fournir tout ce qui me serait nécessaire. Ce qui m'était le plus nécessaire pour l'instant, c'était de manger, car j'étais à jeun. On

me fit apporter un copieux déjeuner, et je me mis à l'ouvrage. Fort heureusement, rien n'était perdu, et il me fut facile de remonter la machine et de préparer quelques expériences. Dans son impatience, le bacha venait me voir à tout moment. Enfin tout fut bientôt prêt, je demandai un homme pour faire tourner le plateau, et le bacha arriva avec ses amis. Je l'engageai à tirer quelques étincelles, je pris un pauvre domestique, je le fis monter sur l'isoloir; le bacha lui tira des étincelles du nez, de la barbe, à la grande terreur du patient. Je fis danser les pantins, et le plaisir des spectateurs était si grand qu'il fallait recommencer sans cesse. Quand ils me virent foudroyer la petite maison et la faire voler en éclats, ils restèrent stupéfaits et le bacha mettant son doigt sur mon front me disait : *Chaïtan, afrid* (diable que tu es). Pour terminer, je fis signe au bacha d'aller s'asseoir, je fis faire la chaîne à tout ce qu'il y avait là, et prenant la bouteille de Leyde, je leur donnai une commotion qui les mit tous en fuite, tandis que le bacha renversé sur ses coussins riait à perdre haleine.

Je m'approchai du drogueman et je lui témoignai mon inquiétude sur la décision que j'attendais. « Vous ne connaissez pas les Turcs, me dit-il, vous les avez amusés, vous en obtiendrez, sans examen, tout ce que vous voudrez. » Nous passâmes dans sa chambre, je lui donnai par écrit la matière du firman dont j'avais besoin et je lui promis un beau *bakchich* (présent) en cas de réussite.

Le lendemain, mon affaire était faite. J'avais appris du drogueman que tous ces instruments de physique, etc... appartenaient à MM. Le Poitevin, Bessières[1] et autres, qui, ayant voulu fuir l'Égypte sur un petit bâtiment, avaient été pris et conduits en Morée comme prisonniers de guerre; on les avait envoyés au Château des Sept-Tours[2] et leurs dépouilles

1. Nous n'avons pu l'identifier. Ce n'est ni le futur maréchal, ni son frère le général Bertrand Bessières. Serait-ce Julien Bessières, vingt-quatre ans, leur cousin, qui fut emmené en Égypte comme *ami des arts*? Un citoyen Bessières, prisonnier des Turcs, fut échangé en mars 1801.

2. Le château des Sept-Tours, qui en a eu primitivement cinq, puis sept, puis quatre, est à Constantinople l'équivalent de la Tour de Londres, ou de la Bastille de Paris. Peu de temps avant l'émotion d'Hamelin, on y avait précisément mis (1798) le chargé d'affaires de la République française, le citoyen Ruffin, qui y resta environ trois ans.

étaient venues aux mains du bacha. Leur malheur a fait mon salut, et voilà les jeux de la fortune.

Tout fut bientôt préparé pour mon départ, mais, en suivant ma route, j'allais passer à quinze lieues de Corinthe et de la Grèce. La tentation était trop forte et j'y succombai. D'ailleurs, il fallait deux jours au firman pour arriver à Navarin, un délai quelconque pour son exécution; après cela, il fallait commencer les réparations du bâtiment, tout cela demandait bien quinze jours. Je fis remettre officiellement le firman à un janissaire pour le porter au bey de Navarin, j'écrivis à Livron, et quand nous arrivâmes à Kalavrita, je pris avec moi un janissaire et mon drogueman et je m'acheminai vers Corinthe. J'y passai un jour, et je me rendis à Athènes, où je trouvai M. Fauvel [1], notre consul. qui eut la bonté de m'aider à voir tout ce qu'on peut voir en trois jours. Après quoi, je repassai l'isthme, et j'arrivai à Navarin quatorze jours après en être parti.

Pendant mon absence, Livron, par de petits présents et par son humeur joviale s'était mis bien avec tout le monde, excepté avec le janissaire-aga qui refusait les présents, parce qu'il comptait avoir tout. Livron avait même dîné plusieurs fois chez le bey. Il voulut s'acquitter et le pria de venir une fois à son bord. La proposition fut acceptée, et le bey arriva avec une douzaine d'hommes de sa suite; tout était préparé pour le bien recevoir. Cinq dînèrent dans la chambre, le reste sur le pont, Reynier y faisant les honneurs. Mahomet ferma les yeux, et, après quelques façons, tous se mirent à boire, à rire et à chanter. La religion oblige les mahométans à faire une ablution après avoir mangé. Un de ceux qui étaient sur le pont, voulant y satisfaire et ne trouvant pas d'aiguière, imagina de prendre la mer pour une cuvette et d'y puiser de

1. Fauvel, helléniste, archéologue, dessinateur et écrivain, quarante-quatre ans. Était venu en Grèce en 1782, puis avec l'ambassadeur de Constantinople, Choiseul-Gouffier, pour lequel il collabora au *Voyage pittoresque*. Resta à Athènes comme vice-consul pendant tout l'Empire et la Restauration. En 1816, dans sa maison, musée véritable, habita Chateaubriand qui ne tarit pas d'éloges sur lui. Lors de la révolution de la Grèce, sa demeure servit successivement d'asile aux chrétiens, et l'année d'après, aux Turcs réduits à la dernière extrémité et qu'il parvint à empêcher de faire sauter le Parthénon. Il passa ensuite à Smyrne où il eut la gestion du consulat général de France.

l'eau avec la main. Or, comme elle se trouvait dix pieds plus bas, il en résultat qu'il y fit la culbute. Heureusement, on l'entendit tomber, et nos matelots le retirèrent de l'eau. S'il y avait eu mort d'un musulman et qu'on eût su que c'était par suite d'ivresse, les *ulémas* nous auraient fait plus de mal encore que le janissaire aga.

Nous repartîmes pour Alexandrie, les vents s'étaient établis bon frais au nord, nous filions très bien nos dix nœuds à l'heure. Au bout de quelques jours, nous vîmes la terre d'Afrique, et nous reconnûmes le cap Luco. Nous n'étions plus qu'à trente lieues d'Alexandrie. C'était le moment scabreux à cause des croisières anglaises. Nous serrâmes la terre, afin qu'elle nous cachât le plus possible. La côte est dangereuse et nous marchâmes toute la nuit la sonde à la main, nous éloignant ou nous rapprochant de la terre, selon qu'on trouvait plus ou moins de fond. Enfin, le matin, nous vîmes le soleil se lever dans toute sa splendeur derrière les minarets d'Alexandrie. Et bientôt l'escadre anglaise qui était à l'ancre dans la baie du Marabout, mit à la voile pour reprendre sa croisière. Nous vîmes passer cinq gros vaisseaux et deux frégates, l'une en tête, l'autre en queue. Dès qu'ils furent éloignés, et suffisamment tombés sous le vent, nous mîmes toutes voiles dehors et nous portâmes droit sur le port d'Alexandrie. La frégate d'arrière-garde nous vit et vira de bord à l'instant pour nous couper le chemin. (C'était le *Sea-Horse*[1].) Sa marche était bien supérieure à la nôtre, et nous étions dans le plus grand danger. Nous faisions force signaux de détresse, sans qu'ils fussent remarqués du port. Enfin la frégate commença à nous canonner, et quoique éloignée, ses boulets venaient ricocher près de nous. Marmont, qui commandait à Alexandrie, voyant un bâtiment poursuivi par une frégate anglaise, courut au rivage, où il y avait une batterie de mortiers à bombes, et en

1. Le *Sea-Horse* était monté par le capitaine Edward James Foote qui avait en quelques mois auparavant (20 mai 1798) le commandement du blocus de Naples pour aider au triomphe de la cause royaliste contre les Français et les bandes républicaines. Blocus couronné de succès le 19 juin et qui se termina par la célèbre exécution de Caracciolo due à Nelson, et les massacres réactionnaires. Le *Sea-Horse* s'était également distingué en capturant la frégate de la République la *Sensible* qui amenait de Malte en France un certain nombre de drapeaux et trophées pris à l'Ordre, dont une pièce de canon d'un travail merveilleux.

envoya quelques-unes à la frégate. Une tomba si près d'elle, que nous vîmes l'eau jaillir contre son bord. Il n'en fallut pas davantage, elle vira de bord; il était temps, car déjà deux boulets avaient déchiré nos voiles. Un quart d'heure après, nous entrions à Alexandrie, but de tant de peines[1].

Marmont se mit dans un canot et vint voir qui nous étions; depuis six mois, il n'était pas arrivé un seul bâtiment. Dès qu'il nous reconnut : « Comment, c'est vous! Que diable venez-vous faire ici, sans y être obligés? — Nous te le dirons. — Avez-vous des journaux? Donnez-les moi. Je les enverrai par un courrier au général en chef. — Non pas, nous les porterons nous-mêmes. — Soit, je vous attends à dîner. Soyez prudents, car la peste nous ravage ici. »

Nous allâmes chez Marmont. Il avait déjà expédié un courrier au Caire pour prévenir Bonaparte de notre arrivée. Après le dîner, il m'emmena sur sa terrasse, et me fit force questions sur sa femme[2] qu'il avait été obligé de quitter un mois après son mariage. Il en était amoureux et il craignait horriblement les accidents. Je n'avais rien à lui en dire, ni en bien ni en mal, mais je le rassurai de mon mieux. La suite a prouvé que je n'étais pas prophète!

Nous étions occupés à faire décharger le bâtiment et à placer les marchandises dans les magasins que nous avions loués, lorsqu'arriva un courrier du général en chef, avec l'injonction de me rendre sans retard auprès de lui. Marmont avait ordre de m'en fournir tous les moyens. Livron n'était pas nommé dans la lettre, il en fut blessé, et me déclara qu'il ne m'accompagnerait pas au Caire. Je savais qu'en Italie, à Montebello, ses airs suffisants avaient fort déplu à Bonaparte; je n'insistai pas, et il fut convenu qu'il resterait à Alexandrie jusqu'à ce qu'il eût reçu de mes nouvelles.

Marmont me dit que le lendemain il faisait partir pour *Raschid*, (qu'il a plu aux croisés d'appeler Rosette), un bataillon de la légion nautique, composée des malheureux restes de la bataille navale d'Aboukir, et que je profiterais de

1. Probablement entre le 20 et le 25 janvier 1799. Menou signale Hamelin à Rosette le 29, et Bonaparte écrit l'avoir vu au Caire le 8 février.

2. Anne-Marie Hortense Perregaux (1779-1857), fille du célèbre banquier suisse.

l'escorte. Pendant la nuit, second courrier, apportant la confirmation des ordres de la veille. J'achetai un cheval, et nous partîmes de bonne heure; mais les marins ne sont pas grands marcheurs, et il fallut s'arrêter à Aboukir. La plage était encore couverte de débris, et la mer roulait par moments des cadavres affreux[1]. Après avoir dormi à la belle étoile, j'arrivai le lendemain à Rosette. Le général Menou, qui y commandait, ou qui pour mieux dire y était en pénitence pour s'être fait battre par les Bédouins, ce qui n'est arrivé qu'à lui[2], le général Menou, dis-je, me procura une bonne *djerme* (barque à moitié pontée) avec cinq hommes d'escorte, et je me mis sur le Nil, pour le remonter jusqu'au Caire. Le fleuve était fort bas et avait peu de courant, mais aussi il avait peu d'eau, et nous nous engravions souvent. Alors quelques Bédouins (bédouin, en arabe *beddaoui*, signifie homme du désert) venaient nous tirer des coups de fusil jusqu'à ce que le feu de nos soldats les forçât à s'éloigner. On me dit que c'était l'usage de voyager ainsi.

En arrivant sur la rive gauche du Nil, en face de Boulak, vaste faubourg situé à une demi-lieue du Caire, je fus saisi par les employés de la quarantaine établie pour se défendre de la peste et la laisser concentrée à Alexandrie. J'étais à disputer ma liberté contre le sieur Blanc, chef du lazaret[3], lorsque je vis sur l'autre rive un nuage de poussière au milieu duquel je distinguai la voiture à six chevaux du général en chef, entourée de la brillante escorte de ses guides. Aussitôt Junot traversa le fleuve, vint m'embrasser, et m'arracha des mains de M. Blanc. Le général en chef avait mis pied à terre, et, dans son empressement, il était venu me recevoir à la sortie de mon bateau. Il me tendit la main cordialement, me conduisit à sa

1. La description est peut-être exacte, mais l'attribution des cadavres à la bataille d'Aboukir est invraisemblable, cinq mois et demi s'étant écoulés depuis le combat.

2. Il nous semble qu'Hamelin l'accuse *prématurément* d'avoir été battu par les Musulmans, car nous ne trouvons rien contre le général à cette époque, et ce n'est que plus tard, dans son commandement suprême, qu'il a fait montre d'incapacité. Au contraire, dès le débarquement, à la prise d'Alexandrie, il a bloqué le château triangulaire et a forcé en même temps une autre partie de l'enceinte, y recevant sept blessures.

3. Blanc, ordonnateur des lazarets en Égypte avec François Rosetti, Louis Franke, médecin, et Pierre Clapier (Ordre du 9 vendémiaire, an VII).

voiture, m'y fit monter le premier et ordonna une promenade. Les gens qui ne me connaissaient pas s'extasiaient sur une pareille réception faite à un matelot, car j'en avais à peu près le costume.

Nous voilà donc seuls en voiture. Alors commença un feu roulant de questions : « Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir en Égypte? — Général, l'espoir d'y retrouver vos anciennes bontés. — Vous les aurez. Vous avez une cargaison d'objets utiles à l'armée? — Oui, général. — Je l'achète. Écrivez à M. de Livron de n'en pas disposer ». Après cela vinrent des questions de tous genres, sur la France, sur l'Europe, sur la politique. Je n'avais pas à moitié répondu qu'il passait à autre chose. Je finis par lui faire observer qu'il était impossible de soutenir un interrogatoire aussi décousu. « Vous avez raison, me répondit-il, allons dîner et à ce soir! » Seulement, en route, il me demanda si je lui apportais des nouvelles de sa femme. Je lui répondis qu'en quittant Paris j'étais si incertain de pouvoir entreprendre le voyage, que je n'avais pris congé de personne. Il m'approuva.

Arrivé chez lui, à son palais qui était celui de Mohammet bey Elfi[1], sur la place Esbékié[2], il s'enferma dans son cabinet avec Bourrienne. J'en profitai pour faire toilette, puis je demandai le logement du général Berthier auquel je voulais rendre mes devoirs. Je le trouvai couché sur un divan, en face d'un portrait accroché à la muraille. Je reconnus madame Visconti. Ce pauvre général était absorbé, détruit par l'amour. « Eh bien, me dit-il en me la montrant, l'avez-vous vue? » Je lui expliquai pourquoi je n'avais vu personne avant mon départ de Paris, pas même madame Bonaparte. Il soupira, et retomba dans un abattement inexplicable chez un homme aussi brave et d'un caractère aussi dur.

Aussitôt après le dîner, Bonaparte m'emmena dans son cabinet avec Berthier et Bourrienne. « Voyons, me dit-il, j'ai fait écrire en marge les questions auxquelles je désire que vous répondiez, recueillez-vous et dictez. »

Ce que je lui disais de l'administration de la France et de la position politique dans laquelle elle était placée par le

1. Elfy-Bey.
2. Ezbekiyeh.

Directoire, lui causait une vive agitation; il allait et venait, les mains derrière le dos, et disait entre ses dents : « Des avocats, des misérables, des agioteurs! Ils gaspillent notre belle France! » Si j'avais pu achever la phrase, j'aurais ajouté : « Et j'irai y mettre ordre. » Mais il aurait fallu une prescience que je n'avais pas.

Au beau milieu d'une question, je m'endormis sur le divan où j'étais à moitié couché. Il vint à moi et me secoua en me disant : « Vous dormez, je crois! — Ma foi, général, il y a trois nuits que je ne me suis couché et je tombe de sommeil. — Soit, allez, je vous ai fait préparer la maison de Murat qui est absent. Je vous attends demain matin à huit heures. »

Je crus entrer dans la chambre d'une petite maîtresse, tant Murat y avait entassé toutes les recherches de son mauvais goût ordinaire, mais le lit était excellent, et je m'y étendis avec délices, après avoir recommandé au domestique qui m'avait éclairé de venir le lendemain à sept heures. Je dormais encore profondément, quand on frappa à ma porte et je vis entrer Bourrienne. « Ah! mon Dieu, est-ce qu'il est huit heures? — Non, rassurez-vous, il n'est que six heures, mais le général est éveillé et il s'impatiente. » Je fus bientôt rendu à ses ordres et nous terminâmes le travail commencé la veille. « Maintenant, me dit-il, relisez tout cela. » Quand j'eus relu, il me dit : « Vous allez signer ce rapport, n'est-ce pas? — Mais, général, je n'en vois pas l'utilité, puisqu'il est pour vous seul. — S'il est sincère, pourquoi ne le signeriez-vous pas? — Sincère, il l'est sans doute, mais, fait de mémoire, il ne saurait être d'une exactitude rigoureuse. — C'est égal, je désire qu'il soit signé. » Et je signai[1].

Je vais anticiper sur les temps, afin de donner une preuve de plus du peu de cas que Bonaparte faisait des hommes. Peu de jours après mon retour à Paris, Bonaparte étant premier consul, je vis entrer chez moi M. Le Marois, frère de l'aide de camp. Il avait été secrétaire intime du directeur Le Tourneur

1. Le général Bonaparte au général Marmont :

Au Caire, 9 février 99 (21 pluviôse an VII).

... Le citoyen Hamelin est arrivé hier; j'ai trouvé beaucoup de contradiction dans tout ce qu'il a appris en route, et j'ajoute peu de foi à toutes les nouvelles qu'il donne comme les ayant apprises en route : la situation de l'Europe et de la France, jusqu'au 10 novembre, me paraissait assez satisfaisante.

de la Manche. « Monsieur, me dit-il, je sais que vous êtes lié avec mon frère, et j'ai pensé qu'il vous serait agréable de ravoir une pièce signée de vous, que j'ai trouvée dans les papiers de M. Le Tourneur. » Et il me remit l'écrit fait au Caire. « Vous sentez, ajouta-t-il, que, si le 18 Brumaire n'eût pas eu lieu, ou s'il n'eût pas réussi, une semblable diatribe vous aurait placé dans une situation fâcheuse vis-à-vis du Directoire. »

Après le siège de Saint-Jean-d'Acre, lorsque Bonaparte résolut de revenir en France, il avait fait remettre mon rapport je ne sais à qui, mais le fait est qu'il était parvenu au Directoire, et que, si je fusse revenu en France avant le 18 Brumaire, je me serais trouvé compromis de la manière la plus grave, pour avoir voulu lui complaire en signant.

Quoi qu'il en soit, je m'occupai sans perdre de temps à chercher ce que je pourrais faire d'utile en Égypte. M. Salavy, de Marseille, m'avait donné à tout hasard une lettre de recommandation pour M. Rosetti, consul d'Autriche, et le premier des négociants francs établis au Caire[1]. Et une autre lettre pour MM. Pini, négociants vénitiens fort riches. J'allai chez le premier, mais je le trouvai tout occupé du désir de conserver le monopole du séné qui lui avait été accordé par les beys. Il n'y avait rien à faire avec lui. J'allai chez MM. Pini, et j'en fus plus content; nous causâmes longtemps, et de projets en projets, ils en vinrent à me développer celui-ci : « Avant l'arrivée des Français, me dirent-ils, l'Égypte était gouvernée ou plutôt possédée par vingt-quatre beys. Mourad[1] et Ibrahim étaient les plus riches en argent, en chevaux et en mamelouks, et conséquemment les plus puissants. Mourad avec le titre de *sandgiak* commandait en chef l'armée composée alors de 12 000 mamelouks, toute cavalerie. Ibrahim avec le titre de *cheik el bellet* (chef des villes) régissait toute l'administration. L'importance des autres beys dépendait de leurs richesses et surtout de leur valeur; car, dans ce singulier gouvernement, nul ne pouvait prétendre à s'élever s'il n'avait été mamelouk, et nul ne pouvait être mamelouk s'il n'avait été esclave et acheté dans son enfance par l'un des beys. Les

1. Ce fut lui qui par la suite acheta dans cette ville les terrains du *Tivoli* égyptien et donna son nom aux *Jardins Rosetti* et au quartier actuel.

Tatars Leskis volaient ces enfants dans des contrées voisines du Caucase, en Géorgie, en Mingrélie, en Circassie, et venaient les vendre, soit au Caire, pour recruter les mamelouks, soit à Constantinople, pour entrer dans les *Itchioglans* (pages blancs) du Grand Seigneur. Le souvenir de l'esclavage, ce titre de noblesse de mamelouks, leur plaisait tant que Mohammet, devenu bey, continua à porter le surnom d'*Elfy* (mille) parce qu'il avait été acheté au prix énorme de mille piastres. Les fils des beys ne pouvaient le devenir parce qu'ils n'avaient pas été esclaves; ils jouissaient tranquillement de leur fortune et on les désignait par le surnom de *Chélébi*, qui signifie petit-maître, homme efféminé.

» Chaque année, l'un des beys était désigné pour aller parcourir la Haute-Égypte jusqu'à Syène, afin d'exiger le *miri*, c'est-à-dire la contribution foncière qui se payait soit en argent, soit en denrées du pays, telles que grains, sucre, indigo, safranon[1], gomme arabique, séné, etc. Le bey du miri emmenait avec lui le *malem el kébir* (l'écrivain en chef) de la nation cophte, attendu que ces religionnaires, à moitié chrétiens, étaient les seuls qui sussent lire et écrire. Ce malem était dépositaire des contrôles sur lesquels chaque ville, chaque village, était imposé en raison de sa richesse et de la fertilité de son territoire.

» Le miri de l'année dernière n'a pas été payé, non plus que celui de l'année courante; c'est un arriéré considérable, mais qu'il m'est impossible d'évaluer; il faudrait être sur les lieux. Si le général Bonaparte, ajoutait M. Pini, voulait vous nommer bey du miri, ce serait une affaire superbe et vous seriez maître de tout le commerce de la Haute-Égypte, mais il faudrait vous assurer d'une bonne escorte. Les beys en avaient besoin, à plus forte raison, un étranger, un *giaour* (un infidèle) comme vous, et comme moi. »

Je quittai M. Pini, avec la tête pleine de tout ce que je venais d'apprendre et de toutes les idées qui s'offraient à moi pour parvenir à formuler un projet qui pût agréer au général en chef. Je ne voulais pas être bey, mais je voulais être commissaire de l'armée, chargé des fonctions que le bey remplissait, avec la même autorité et les mêmes moyens

1. Safranum, fleurs de carthame apprêtées pour la teinture.

militaires. Il me vint une idée qui me parut devoir plaire au général, c'était de lui acheter comptant toutes les denrées provenant de la contribution en nature, et qui seraient versées entre mes mains. Cela simplifiait beaucoup les choses, puisqu'il n'y avait plus qu'un compte en argent, à tenir avec le payeur général.

Cela était très bien, mais il fallait énormément d'argent pour subvenir à de pareilles avances, et où le prendre? Bonaparte avait voulu acheter notre chargement en bloc, mais il n'était pas près d'être payé. J'ajouterai par parenthèse qu'il ne l'a été que par Kléber, après le départ de Bonaparte, le plus mauvais des mauvais payeurs. Je retournai chez M. Pini, pour lui faire part de mon projet et de mon embarras; il me répondit qu'il prendrait volontiers l'engagement de verser dans la caisse de l'armée la valeur des denrées que j'expédierais au Caire, au fur et à mesure qu'elles arriveraient dans ses magasins, moyennant une commission, un intérêt, que nous réglâmes à l'instant même. Nanti de ces données principales, je rédigeai un projet dont telles étaient les bases :

1° Je serai nommé commissaire général du miri pour la Haute-Égypte avec un traitement de mille francs par mois.

2° J'aurai près de moi et sous mes ordres l'écrivain cophte.

3° Je verserai l'argent dans la caisse de l'armée, et les grains dans les magasins qui me seront désignés.

4° J'achèterai au comptant les denrées ci-après désignées au prix de...

5° On me donnera deux barques canonnières bien armées, ayant chacune vingt-cinq hommes d'équipage, tous *Galiondgis* (matelots grecs jadis employés par les beys), plus douze mamelouks que je pourrai choisir parmi ceux détenus prisonniers dans la citadelle du Caire. On leur fournira des chevaux.

6° Tous ces hommes seront payés et nourris par moi au nom du gouvernement qui m'en tiendra compte.

7° Je n'aurai d'ordres à recevoir que du général en chef ou du général Desaix (ce dernier était occupé à faire la conquête de la Haute-Égypte, que Mourad disputait encore à la tête de 2.000 mamelouks échappés à la bataille des Pyramides).

La différence du prix que je donnais des denrées avec celui qu'elles avaient dans le commerce devait former mon bénéfice. Il a été considérable.

On devine que plusieurs de ces conditions m'avaient été

suggérées par la connaissance parfaite que MM. Pini avaient du pays et du commerce.

Un soir, j'allai trouver Bonaparte, et je lui dis : « Général, vous m'avez promis aide et protection dans ce pays si nouveau pour moi, je viens les réclamer. Voici un projet que je vous soumets. — La fortune vous a amené ici, jamais je ne la contrarie. Donnez-moi cela ».

Le lendemain matin, Bourrienne entra chez moi en me disant : « Vous avez fait merveille! Le général en est content. Après l'avoir lu, il a dit : « Au moins, voilà des idées! La » Compagnie d'Afrique et le sieur Beaudeuf, son président[1], » n'ont jamais pu me faire une proposition qui eût le sens » commun. » Qu'on juge de ma joie! Je me rendis chez le général, et je lui dis : « Général, d'après ce que Bourrienne m'a rapporté, il me paraît que j'aurai bientôt des remerciements à vous faire. — C'est très bien, mais avant tout, il faut que j'en écrive au général Desaix. »

Plusieurs jours se passèrent dans l'attente. Un soir, Poussielgue, qui était contrôleur général de l'armée et qui m'avait pris en amitié, me fit appeler et me dit : « Avez-vous fini votre affaire avec le général? — Non, pas encore. — C'est que je vous préviens que demain, il vient déjeuner chez moi, et que de là il part pour la Syrie. »

Je courus à l'État-Major : impossible de voir le général. Mais j'étais sûr de le trouver le lendemain chez Poussielgue, je m'y rendis. Dès qu'il me vit, il me fit approcher : « Je n'ai pas eu le temps, me dit-il, de m'occuper de votre affaire, d'ailleurs je n'ai pas reçu de réponse de Desaix; mais venez en Syrie, et nous arrangerons tout cela. — Général, je n'ai pas les moyens de traverser soixante-dix lieues de désert, il faut des chevaux, des chameaux, des domestiques. — Avec de l'argent, on trouve tout cela au Caire. Boyer, dit-il au général de ce nom, vous partez dans huit jours, vous amènerez Hamelin avec vous. » Un quart d'heure après, il était à cheval (Février 1799)[2].

1. Beaudeuf, sous les ordres d'Estève (payeur-général de l'armée), était *pageur de la division Menou.* Il fut plus tard payeur de la garde impériale en Espagne, puis à l'armée d'Allemagne (1809). Payeur de la garde impériale pour la campagne de Russie, il fut tué à Smolensk.

2. « Les préoccupations du général qui faisait filer son armée vers la Syrie

Je demeurai confus, découragé. C'était faire naufrage au port, c'était voir s'évanouir toutes les espérances dont je me repaissais depuis quelques jours. A peine échappé aux hasards, aux dangers de la mer, il était bien dur de me rejeter dans les hasards de la guerre et du désert, pour poursuivre un homme qui pouvait m'échapper en Syrie, comme il venait de le faire en Égypte. Il ne m'avait pas fait de promesse positive, et d'ailleurs que valaient ses promesses vis-à-vis de moi? D'un autre côté, que devenir? La cargaison n'était pas payée, et l'eût-elle été, je n'y avais aucun droit puisque je n'avais pu y mettre de fonds. Mes 300 louis de ma bourse de voyage étaient bien loin, et je me trouvais déjà débiteur de Livron. Encore une fois, que devenir? Je passai une bien mauvaise nuit. Le lendemain mon parti était pris. J'écrivis tout à

à travers les déserts de l'isthme de Suez, ne l'empêchaient pas de songer à ses plaisirs. Un capitaine de chasseurs, le sieur Fourèze, avait amené de France sa femme, jeune et jolie, petite blonde fort éveillée. Elle plut au général. Elle ne demandait pas mieux, mais le mari la surveillait. Bonaparte résolut de l'éloigner. Il le fit appeler et : « Capitaine, lui dit-il, j'ai des dépêches importantes à envoyer à Paris, et j'ai fait choix de vous pour les porter. Un bâtiment léger vous attend à Alexandrie, et je vous donnerai 6 000 francs de frais de route. Venez prendre mes lettres demain et partez. » Le brave Fourèze répondit qu'il était prêt à partir, mais que peut-être sa femme aurait besoin de vingt-quatre heures de plus pour faire ses paquets. « Quoi? vous emmenez votre femme! Oh! alors il n'y faut plus songer; une femme ne doit pas être mêlée à une mission de cette importance. » Le pauvre homme soupira, et dit qu'il partirait sans sa femme.

» Il a été pris par les Anglais et a été deux ans avant de revoir la France.

» Peu de jours après son départ, le général donna un grand dîner, auquel il invita la femme du général Verdier et madame Fourèze. A l'entremets, on servit du vin de bordeaux, et Bonaparte, par une maladresse feinte, en renversa un verre sur la robe blanche de madame Fourèze. « Ah, mon Dieu, s'écria-t-il, que je suis maladroit. Vite qu'on appelle la femme de charge! Ou plutôt, permettez que je vous conduise chez elle. » Et il la mena droit dans sa chambre, où ils restèrent une bonne demi-heure, tandis que tous les convives se pinçaient les lèvres pour ne pas rire. De ce jour, la petite dame fut maîtresse *déclarée*.

» J'avais oublié cette anecdote, qui m'a été racontée avec détail par madame Fourèze que j'ai connue plus tard. Je l'ai mise ici parce qu'elle est un trait de plus du caractère de cet homme, qui ne faisait rien comme les autres. Quand il a quitté l'Égypte, il a laissé sa cave à madame Fourèze. Elle en a tiré 80 000 francs, en raison du prix exorbitant où étaient montés les vins de France. » (*Note d'Hamelin.*) Cette histoire a été rapportée bien souvent, avec quelques variantes. Le lieutenant Fourès, embarqué le 28 décembre 1798 à bord du *Chamois*, fut capturé dès le lendemain, mais non gardé deux ans. Il fut redébarqué peu après à Alexandrie, sous la condition de ne pas reprendre les armes. Irruption au Caire, scandale et scènes. Puis divorce obtenu, mais par la femme. Pauline Fourès, après de nombreux avatars et un second mariage, ne mourut qu'en 1869.

Livron, je lui dis qu'il était maître de donner suite à l'affaire ou d'y renoncer, mais que dans le premier cas, il fallait qu'il m'envoyât, ou plutôt qu'il m'apportât 4 000 francs pour les frais d'un pareil voyage.

Cinq jours après, il était au Caire avec l'argent. Je lui fis faire connaissance avec les Pini, je le présentai partout, je lui remis une copie de mon projet, et il fut convenu qu'en cas de réussite, il préparerait tout pendant mon absence. J'achetai deux chevaux, deux chameaux, des armes, je pris deux domestiques arabes et un valet français, je fis mes provisions pour le désert où j'allais passer huit jours, je m'entendis avec le général Boyer dont je fus parfaitement content et qui m'offrit de partager sa tente pendant tout le voyage; et huit jours après le départ de Bonaparte, nous nous mîmes en route avec le 9e Régiment, commandé par le colonel Pépin, avec le trésor de l'armée, et avec une immense quantité d'effets militaires portés à dos de chameaux.

. . . . . .

En arrivant à Saint-Jean-d'Acre, je rencontrai Beaumont, aide de camp de Murat. Son camarade Auguste Colbert venait de recevoir dans la tranchée une balle qui lui avait percé les deux cuisses. Beaumont me conduisit au quartier de la cavalerie qui était commandée par Murat. Ce dernier m'aimait beaucoup alors et je lui avais rendu service à l'armée d'Italie. Il m'apprit que Bonaparte, toujours pressé, avait déjà fait livrer deux assauts meurtriers et sans résultats. La brèche n'était pas praticable. Ne pouvant traîner tout l'attirail de siège à travers le désert, on l'avait chargé sur huit petits bâtiments afin de diviser les risques; Sidney Smith les a pris tous les huit et Bonaparte s'est trouvé sans artillerie de siège en face d'une place réparée et fortifiée par un officier d'artillerie émigré français. Il se nommait Philipeaux et avait été camarade de Bonaparte à l'École militaire. Nos pièces de douze ne pouvaient entamer le rempart qu'à une hauteur à laquelle les échelles ne pouvaient pas atteindre. C'est contre cette impossibilité que nos plus braves soldats ont vu échouer leurs efforts pendant onze assauts.

Murat me conduisit à la tente du général en chef. C'était celle qu'on avait prise à Mourad Bey, et d'une grandeur,

d'une magnificence que l'on ne voit que dans l'Orient. Je trouvai là plusieurs généraux; on allait se mettre à table. Bonaparte m'y fit asseoir, mais je ne fis pas honneur au déjeuner; la fièvre m'était revenue, j'étais à bout de mes forces.

En sortant de table, je m'approchai du général qui, m'ayant regardé, me dit : « Parbleu, vous avez bien mauvais visage! — Je suis malade, général, et c'est pour cela que je viens vous prier de terminer mon affaire et de me renvoyer en Égypte s'il y a moyen. » Il prit mon projet et passa dans son cabinet, où était Bourrienne. En en sortant, il me dit : « Venez demain, mon arrêté sera prêt. Après-demain, je fais partir pour le Caire un détachement de vingt-cinq hommes à dromadaires, vous pourrez partir avec eux. Avez-vous des chevaux? — Oui, général, j'en ai deux. — Vendez-les, ils mourraient de soif dans la route; vous allez traverser le désert en droite ligne sans approcher d'aucun lieu habité. Il faut vous procurer un dromadaire bon coureur. »

Les chameaux d'Afrique n'ont qu'une bosse, ceux d'Asie en ont deux; les chameaux légers prennent le nom de dromadaires, mais l'espèce est la même. Il y a la même différence qu'entre un cheval de bât et un cheval de chasse.

Je laissai mes chevaux à Boyer qui avait un excellent dromadaire avec un bon fourniment. Je n'avais pas besoin de beaucoup de provisions; nous devions franchir les quatre-vingts lieues de désert en trois jours.

C'est chez le général en chef que j'ai vu pour la première fois le général Kléber. Cette grande figure militaire, si fière et si douce à la fois, me frappa d'admiration. Ces deux hommes, si différents de caractère et de manière de voir à la guerre, s'estimaient mais ne s'aimaient pas. Kléber était railleur et Bonaparte n'était pas plaisant. J'en pourrais citer plus d'un exemple. Un jour, Bonaparte proposa à Kléber de venir avec lui à la tranchée. Les travaux de terrassement avaient été faits tellement à la hâte qu'on y était mal couvert du feu de la place. Kléber, qui était bon ingénieur, avait inutilement représenté la nécessité de faire les boyaux plus profonds. Les boulets et les balles sifflaient de toutes parts. « Sacré Dieu, général, dit Kléber, vous avez fait faire ici des petits trous

comme pour vous, moi, je n'en ai pas jusqu'au nombril! » Et en parlant ainsi, il se redressait de toute sa hauteur et bravait l'orage. L'humeur que Bonaparte avait contre lui, faisait place à la confiance dans les occasions importantes. Ainsi, en arrivant en Égypte, c'est Kléber qu'il a chargé de faire le siège d'Alexandrie, et même il y a reçu une balle qui lui a sillonné le crâne. Quand l'armée est partie pour la Syrie à travers un désert peu connu, c'est Kléber qui a fait l'avant-garde. Quand Junot s'est fourvoyé au Mont-Thabor au milieu de l'armée du Grand Vizir, c'est Kléber qui a été chargé d'aller le dégager. Lorsqu'après le siège malheureux de Saint-Jean-d'Acre, il a fallu faire retraite en face de l'armée turque, c'est Kléber qui a fait l'arrière-garde. Enfin, quand Bonaparte a quitté l'Égypte, c'est à Kléber qu'il a laissé le commandement en chef.

Le lendemain, quand j'entrai dans le cabinet du général, je le trouvai accoudé sur la carte des conquêtes d'Alexandre par d'Anville. Peut-être rêvait-il la conquête de l'Inde? Peut-être Sidney Smith, en empêchant la prise de Saint-Jean-d'Acre, a-t-il attiré sur l'Europe ce torrent dévastateur qui eût été se perdre dans l'Orient... Il faut admettre une providence, sans quoi le hasard serait le dieu de la terre.

Je reçus enfin mon traité où il n'y avait presque rien de changé, si ce n'est que j'étais mis sous la dépendance absolue du général Desaix que je n'avais jamais vu. J'eus en même temps des lettres pour lui, pour Poussielgue, et pour le général Dugua, qui commandait en chef dans l'absence de Bonaparte[1].

ANTOINE-ROMAIN HAMELIN

(*A suivre.*)

1. On demande souvent s'il est vrai qu'au moment de quitter Saint-Jean-d'Acre pour retourner au Caire, Bonaparte ait fait empoisonner quatre cents pestiférés qui étaient à l'hôpital. Le fait est incontestable. On ne pouvait les emporter sans risquer d'infecter le reste de l'armée; les laisser, c'était les dévouer au cimeterre des Turcs; on préféra leur donner une mort plus douce. Les médecins de l'armée refusèrent de s'en charger, mais le pharmacien en chef prépara de l'opium et leur en donna à tous. La conjoncture était cruelle sans doute, mais peut-on tuer des hommes pour les empêcher de mourir! J'ai vu au Caire onze de ces malheureux qui, après avoir été empoisonnés et sabrés, avaient trouvé moyen de s'échapper. Qui sait ce qui serait arrivé des autres? Je leur ai parlé : ils ne témoignaient aucun ressentiment. (*Note d'Hamelin.*)

FAUST EN FRANCE

Je voudrais, à propos d'une nouvelle adaptation du *Faust* de Gœthe, parue récemment sur la scène de l'Odéon, prendre un rapide aperçu de la destinée que cet ouvrage a trouvée dans notre pays, depuis plus d'un siècle qu'il y est connu. Ce n'est pas là une simple curiosité d'histoire littéraire, mais une recherche fertile en leçons. Le sort du *Faust* parmi les Français est des plus significatifs. Il s'en dégage de très précises lumières pour l'intelligence et l'appréciation de ce poème tant commenté, enveloppé de tant de nuages, et qu'une immense réputation, surfaite ou non, dresse comme une sorte de Mont-Blanc sur l'horizon de la littérature européenne moderne.

***

Il ne m'appartient pas de juger la pièce de l'Odéon. Quelque honorable effort que ses auteurs aient tenté, il me sera permis d'exprimer la crainte qu'il n'y ait point habileté au monde, capable de triompher des obstacles auxquels se sont heurtés leurs prédécesseurs. Ceux-ci ont été nombreux. Depuis cent ans, il y a eu, à chaque génération d'écrivains de théâtre, des esprits séduits par l'idée de transporter et de faire vivre le *Faust* sur nos scènes, au prix de ces coupures non meurtrières, de ces retouches précautionnées, comme en ont pu subir, sans y trop laisser de leur grandeur et de leur puissance, les chefs-d'œuvre shakespeariens. Pendant cette période, au moins

dix *Faust* différents ont été joués à Paris. Les plus récents le furent en 1912 et 1907. Edmond Rostand songeait ou avait songé à mettre le *Faust* en vers pour le théâtre, et l'on m'assure qu'il n'est pas mort sans avoir écrit plusieurs fragments de cette composition rêvée, où ce qu'il voulait d'originalité dans l'imitation se laisse présumer de son étrange et énigmatique intention de confier le rôle de Méphistophélès à Sarah Bernhardt. Cet ouvrage est-il resté en suspens à cause de la fin prématurée du poète? Ou bien le poète a-t-il de lui-même trouvé à son dessein quelque chose de décevant qui le lui ait fait abandonner en cours de route? C'est ce que j'ignore; j'incline à la seconde hypothèse.

La fréquence de ces tentatives est intéressante à cause de leur échec général. Je dis échec par comparaison à un résultat qui eût laissé au public une impression digne, en force et en qualité, du génie de Gœthe. Le *Faust* de Gœthe se présente comme un vaste monument de pensée et de poésie. Ses adaptations scéniques les plus acceptables ne rendent pas ce grand caractère. Du moins ne le rendent-elles que mutilé. Les scènes et discours où se répandent plus spécialement la philosophie, la pensée religieuse, la grande ardeur lyrique de l'œuvre sont sacrifiés ou abîmés comme chose encombrante pour le théâtre. Ce qui en subsiste de fragmentaire ne se relie plus que trop faiblement à l'ensemble pour l'irradier et le colorer de ses inspirations supérieures. Ne trempant plus assez dans cet élément noble, l'affabulation se dessèche, elle perd de sa largeur de sens et de résonance. Ses données matérielles passent au premier plan parmi les figures fantastiques d'un symbolisme qui s'abaisse au niveau d'une simple diablerie. « Drame fantastique », c'est ce que voyait avant tout dans le *Faust* le bon d'Ennery, qui, en 1858, écrivit pour l'Ambigu une pièce qui trouve moyen, en suivant à peu près le scénario de Gœthe, de n'en être que la très pauvre caricature.

Mais aussi, pourquoi d'Ennery? Et pourquoi Rousset, Béraud, Merle, Théaulon, et autres professionnels de la même famille intellectuelle que d'Ennery, et qui, aux dernières années de la Restauration, époque où le *Faust* était un article très demandé sur le marché théâtral, l'accommodaient par des procédés analogues?

C'est un fait. La tâche d'adapter le *Faust* n'a été assumée que par des praticiens, parfois fort habiles dans d'autres genres de travaux dramatiques, mais peu désignés, à ce qu'il semblait, pour celui-ci. Parmi nos poètes de théâtre d'assez d'envergure intellectuelle et d'élévation imaginative pour mener à bonne fin une tâche si attirante, — attirante peut-être comme le gouffre, — au cas qu'elle eût pu y être menée, il ne s'en est rencontré aucun à risquer l'entreprise. N'avons-nous pas lieu de croire qu'ils l'ont trouvée inexécutable, et que, considérant dans la création de Gœthe les côtés poétiques et métaphysiques, ils ont jugé impossible de les faire passer, sans les écraser, au laminoir d'une adaptation scénique qui n'en prît pas trop à l'aise avec certaines conditions élémentaires d'action et de vie d'un ouvrage de théâtre? Si tel fut leur sentiment, ont-ils eu raison?

Le premier *Faust* (le seul dont il saurait être question pour le théâtre) peut se diviser en deux grandes parties. La première est constituée par le conflit intérieur de l'âme de Faust déchirée entre l'élan de rêve et de foi qui la soulève vers les célestes hauteurs où elle se pourrait directement abreuver aux sources infinies de la connaissance et de l'amour universels, et le mouvement de scepticisme désespéré qui la pousse à chercher dans un frénétique abandon aux intérêts et aux ambitions de la terre l'oubli de ses ambitions idéales. La seconde partie, c'est celle que les Allemands appellent « la tragédie de Marguerite » et qui est ainsi bien nommée, la sombre et touchante matière en ayant inspiré au poète quelques scènes, entre toutes, la scène de la prison, de la plus pure essence tragique, où il atteint aux sommets de l'art.

Un procédé simple en apparence consisterait à ne retenir pour le théâtre que la tragédie de Marguerite, qui, comme affabulation, se suffit à soi-même et forme un tout. Supposons que la jeunesse de Faust, au lieu de lui avoir été rendue par un maléfice diabolique, soit une jeunesse naturelle. Marguerite sera pareillement séduite et abandonnée; les mêmes événements se dérouleront, la même émotion s'y attachera. N'y aurait-il pas avantage pour la représentation à séparer ce corps de drame si pathétique de tout ce qui le précède, de ces longs monologues de Faust et dialogues entre Méphistophélès

et lui, regorgeant de philosophie et de lyrisme, mais incapables de passer la rampe, et ne pouvant, au théâtre où la pensée ne porte que si elle est liée à l'action, agir sur ces spectateurs eux-mêmes qu'ils enchanteraient dans le cabinet.

Non ! cette séparation est impraticable si c'est bien le *Faust* que l'on entend représenter. Isolée du contexte, la tragédie de Marguerite perd la moitié, non seulement de sa signification, mais de son tragique. Celui-ci est double. C'est le tragique, bien simple à sentir, de la séduction, de la misère et du crime de Marguerite. C'est le tragique, plus complexe, des pensées de Faust et de Méphistophélès au sujet de cette infortune qui est leur ouvrage, pensées aussi étrangères à la tendre fille que la connaissance de l'orbite solaire l'est à une fleur, à laquelle pourtant le soleil donne ou retire la vie. Pour elle, son amour, sa terreur, sa folie la subjuguent et l'emportent. Elle s'y répand tout entière, comme tout entière elle se suspend aux pieds de la madone implorée. Faust et Méphistophélès, l'un malgré la secousse des attendrissements et des remords auxquels il reste accessible, l'autre sans mélange d'émotion humaine, sont deux vastes esprits glacés, deux expérimentateurs redoutables qui doivent à leur transcendante sagesse de ne considérer cette calamité, où leur rôle est d'ailleurs actif, que comme un chétif et fatal incident de l'histoire universelle des choses. Marguerite est par eux abusée deux fois. Elle l'est par ce qu'ils font. Elle l'est, sans pouvoir le savoir, par ce qu'ils sont. Leurs personnalités mystérieuses dominent le drame dont elle est victime. Ou plutôt elles en forment le terrible arrière-plan. Or ces personnalités, c'est dans la première partie de l'œuvre, où Marguerite ne figure point, qu'elles se sont fait connaître. C'est de là qu'elles viennent. Écartez cette première partie. Faust n'est plus qu'un séducteur, charmant sans doute, et fleuri de poétiques paroles, mais pareil à cent autres séducteurs, Méphistophélès un diable inutile.

Pris entre le sentiment plus ou moins clair de ces rapports nécessaires et les brutales considérations de métier, nos adaptateurs du *Faust* n'ont ni osé en jeter par-dessus bord cette partie initiale, le grand drame de conscience et de pensée du héros, ni su tirer de ce drame quelque chose de vivant. Ceux

du temps de la Restauration, qui n'en connaissaient le texte que par les molles et incolores traductions de Stapfer et de Sainte-Aulaire, où l'idée n'est jamais qu'à demi rendue, et sur lesquelles ils ne s'étaient pas fatigué la tête, se flattaient d'en bien exprimer l'esprit en mettant dans la bouche de Faust tous les poncifs de la mélancolie romantique mêlés de solennels lieux communs de morale où l'inspiration de M. Prudhomme a sa part. Leurs successeurs d'une époque récente, instruits par la traduction vraiment littéraire de Gérard de Nerval et par les explications critiques de Blaze de Bury, de Mézières, se sont montrés plus fidèles. Ils ne nous ont donné que du Gœthe, très fragmenté, il est vrai, ce qui est matériellement inévitable, si l'on ne veut pas que la représentation prenne deux soirs, mais n'ayant pas à la scène plus de mouvement que n'en pourraient avoir les *Pensées* de Pascal, ou la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du Père Canaye*, si on les y récitait. Ainsi, après des développements longs encore, c'est sans élan ni vitesse acquise que la pièce arrive à son épisode tragique, l'épisode de la séduction.

Piquante contradiction! S'il y a eu depuis cent ans un tel zèle pour nous donner le *Faust* en spectacle, zèle qui ne s'est pas ralenti à mesure qu'il s'éloignait sur l'horizon du passé, c'est qu'on ne l'a pas seulement considéré comme un beau poème allemand, fait avant tout pour être goûté par les Allemands, mais comme une œuvre de signification universelle où s'exprime la philosophie des révolutions modernes de l'esprit humain. Or les scènes qui, dans sa première partie, lui confèreraient spécialement cette haute qualité présumée, sont gênantes pour l'exécution dramatique. On est forcé de les escamoter à demi. On nous annonce le Mont-Blanc et on ne nous offre qu'une montagne très ordinaire.

Mais tout cela ne serait-il point en définitive, la faute de Gœthe, et n'est-ce pas son œuvre même qui, une d'esprit, présumons-le, manque d'unité littéraire? N'y a-t-il pas chez lui, à côté du plus beau génie lyrique et philosophique, une certaine impuissance pour la création dramatique qui l'aurait réduit à exécuter en deux jets son immense composition, au lieu d'en soulever et d'en animer d'un seul et même souffle la masse? Je répondrai oui et non. Le problème est fort délicat.

L'analyser est une des voies pour arriver au cœur et au centre de perspective du *Faust*.

Oui, un de nos classiques, un de nos grands ou bons auteurs de théâtre, et Shakespeare non moins, auraient construit autrement. Ils n'auraient pas présenté et développé dans une première partie le passé et l'être moral de Faust, pour traiter, dans une seconde, une aventure de passion où Faust se trouve engagé. Ils auraient intimement uni, fondu l'un et l'autre et fait se manifester le caractère dans l'action même, fait jaillir réciproquement les faits de la psychologie et la psychologie des faits. C'est le triomphe de l'art et c'en est d'ailleurs l'élémentaire exigence.

Cette exigence, ne reprochons pas légèrement à Gœthe d'y avoir manqué. Demandons-nous plutôt s'il avait sujet de s'en acquitter, si, étant donné la conception même de son héros, la question se posait pour lui de la sorte. Ce Faust, cet étrange Faust, l'a-t-il véritablement conçu comme un caractère, au sens où l'on dit qu'Hamlet ou Alceste sont des caractères, comme une personnalité réelle et naturelle, comme un individu déterminé et vivant? Voilà ce qu'il faut savoir.

Cela, dira-t-on, peut-il faire doute? La célébrité du personnage de Faust n'est-elle pas ici assez significative? S'il ne nous offrait qu'un de ces êtres nominaux comme on en voit dans les dialogues métaphysiques, je ne dirai pas de Platon, chez qui les interlocuteurs ont encore une certaine vie, mais de Leibniz ou de Renan, et qui n'existent que comme porte-paroles de certaines thèses abstraites, son nom aurait-il pu se graver dans l'imagination du public? Cette figure fameuse, descendue de la plus truculente et de la plus diabolique des légendes médiévales, présente en traits de ténèbres et de feu aux esprits mêmes qui n'ont pas lu Gœthe et ne la connaissent que de tradition, qui a inspiré puissamment le pinceau de Delacroix et suscité toute une imagerie presque populaire, qu'a-t-elle de commun avec ces Philothée, ces Théophile et ces Théodecte, pâles et glacés? N'est-elle pas au contraire extraordinairement animée? Ne respire-t-elle pas l'ardeur, la fièvre, la douleur? Si les désirs et les inquiétudes du docteur Faust ne s'attachent pas aux communs objets des convoitises humaines, mais à des objets idéaux, il n'embrasse pas ceux-ci avec une moindre

passion; en être privé ou dépossédé ne lui est pas un coup moins cruel et ne lui tire pas moins de cris.

La vanité de la science, du moins la disproportion misérable de ce qu'elle peut nous apprendre et de ce que nous aspirerions à savoir, il ne la constate pas en froid critique qui a la sagesse et la modération de s'en arranger. Il la prend à cœur comme la déception personnelle la plus profonde, comme la cruelle faillite de son être même, abandonné au sein d'un univers qu'il ignore, et qui, de toutes parts, lui échappe. Il maudit les années que cette faim de connaître lui a dévorées pour aboutir à si peu, l'existence ascétique où elle l'a reclus. tant de printemps perdus qu'il lui a jetés en pâture. — Mais quoi! la science est-elle la seule voie ouverte à l'âme pour se rassasier et pour contenter cet appétit de Dieu qui la travaille et dont l'insatisfaction la laisse languissante et en désarroi? Non! L'élan même de ce transcendant et divin désir, l'entière énergie avec laquelle, s'arrachant à la dépression et à la dispersion des soucis de la vie sociale, elle s'y concentre, l'enthousiasme sacré qu'elle y porte, l'exaltation qu'elle y trouve de toutes ses intimes puissances, tout cela, qui ne dépend que d'elle et de son foyer intérieur, lui promet en récompense la suprême intuition et la possession suprême, le contact enivré de la force éternelle et universelle d'où sans cesse jaillissent les êtres, les actions, les événements et qui tient en équilibre le monde... Hélas! vain rêve, inutile essai. Il n'est pas donné à l'homme de briser de son propre effort l'enveloppe de l'homme et de la franchir. Il a sa sphère où il est enfermé. L'infini, l'absolu, l'être des êtres, il ne possède pas d'antennes pour les saisir. Qu'il s'évertue à cette titanesque entreprise spirituelle, son échec le soufflette et le rejette par terre!

Alors, renoncer à cette ambition qui fait seule le haut prix de vivre, et retomber dans l'agitation paralysante et stérile, dans l'éternel cercle vicieux des pauvres affaires humaines? Plutôt l'évasion, la mort libératrice qui peut-être nous jette au néant, peut-être ouvre ses défilés sombres sur des sphères de pure lumière et de pure activité divine.

Et Faust, au terme de cette longue veille dont les méditations, allant au fond de tout, l'ont jeté de désespérance en désespérance, tandis que le matin blanchit déjà les vitraux de

son cabinet gothique, évoque pour un suprême adieu les images de la vie et porte à ses lèvres la coupe remplie de poison.

C'est le matin de Pâques. Des cloches sonnent. Des chants s'élèvent, tendres et forts, chants des anges, des saintes femmes, des apôtres, qui annoncent en chœur le Christ sorti du tombeau, l'espérance rendue à la terre, l'universelle bénédiction du ciel. Irrésistible douceur. Le flot des larmes humaines monte au cœur du désespéré qui méprisait d'être un homme. Il ne croit pas au miracle. Le miracle est le fruit de la foi. Mais la foi, c'est l'humanité. « Doux chants du ciel, retentissez encore. Mes larmes coulent, la terre m'a repris. »

Ces monologues brûlants, où l'on voit une âme se poursuivre en quelque sorte elle-même et se chasser passionnément de toutes ses positions, n'ont-ils pas au plus haut point la qualité dramatique? Combien vulgaire et matériel le point de vue de ceux-là pour qui, des deux parties du *Faust*, la seconde, ou tragédie de Marguerite, est dramatique, et la première ne le serait pas! Elle l'est, au contraire, éminemment. Mais ce dont il faut convenir, c'est qu'il s'agit de deux genres très distincts, de deux plans très séparés de l'inspiration et de l'action dramatique.

***

Le premier est général. Il a pour sujet l'inquiétude de l'âme humaine, cette inquiétude qui la remplit et l'agite quand elle se replie sur soi pour s'interroger, quand elle prend simultanément conscience du vide qu'oppose ce monde à ses désirs les plus hauts et de son invincible refus d'accepter ce vide, quand elle compare ce qu'elle est et peut à ce qu'elle se sent intérieurement aiguillonnée à vouloir être et pouvoir. C'est bien ce tourment qu'exprime Faust comme l'ont exprimé saint Augustin et Pascal. Mais il y a entre la position chrétienne à cet égard et la position de Faust une différence immense. Pour le chrétien, l'angoisse de l'homme est la mesure d'une espérance qui la compense et qui y répond. Le chrétien trouve dans l'existence de cette angoisse la preuve de l'existence de ce qui l'apaise. Elle est l'appel que Dieu lui adresse pour le forcer à lever les yeux et à le chercher. Faust,

lui, n'entend tomber de la voûte céleste ni cet appel ni cette réponse. Il n'interprète pas le tourment intérieur de l'homme comme un signe que l'immensité lui fasse. Ce besoin d'universel, d'infini, qui travaille l'humanité, rien ni personne dans l'univers ne s'y intéresse. Il faut, ou bien qu'elle désespère de le sentir jamais assouvi et n'en garde que la vaine douleur, la déception éternelle, ou bien qu'elle ne compte pour le contenter que sur ses propres efforts de conquête, de création, de progrès, efforts dont le terme idéal serait de la mettre en possession de cette totalité de puissance, de sentiment et, en quelque sorte, d'être ce qu'elle conçoit ou rêve sous le nom de Dieu. Aussi Faust ne se demande-t-il plus tant comme Pascal ce qu'il faut croire que ce qu'il faut faire. « Au commencement était l'action. » A quelle action assez féconde et d'assez de portée se vouer? Quelle voie prendre, à la radieuse issue de laquelle nous nous épanouissons dans l'absolu? La voie extérieure de la science, du pouvoir indéfiniment croissant sur les choses? Ou bien la voie intérieure de l'exaltation mystique? de l'enthousiasme poétique? Cette manière de poser le problème n'est pas plus personnelle à Faust que la manière chrétienne de le poser et de le résoudre ne l'est à saint Augustin. Elle correspond à la condition de tant d'âmes modernes, héritières de l'insatiabilité de l'âme chrétienne, qui ne trouvent plus leur aliment dans le ciel chrétien, dépeuplé, pensent-elles, par la critique, et qui jugeraient même parfois qu'il leur mettrait encore des bornes et serait quelque chose de trop proche pour un désir comme le leur. C'est en cela que la matière du grand conflit intérieur de Faust est, dis-je, toute générale. Il est, matériellement, le héros de ce premier drame. Mais c'est l'âme humaine dans sa crise moderne qui en est moralement et véritablement l'héroïne. Il l'incarne. Il n'est pas une abstraction, mais une incarnation. Il est une personnification si vivante qu'elle a le mouvement et le pathétique d'une personne.

C'est, au contraire, comme personne humaine, au sens le plus concret de ce mot, que Faust figure et agit dans la tragédie de Marguerite. Nous ne sommes plus ici devant un drame intérieur de l'âme, mais devant un drame de la vie, un drame de passion et de sang, un drame commun qui se joue entre

personnages naturels. Faust est un séducteur léger, un grand seigneur soucieux de la superbe carrière qui lui est promise, trop maître de lui pour la perdre aux mains de la pauvre fille qui lui a donné quelques heures de plaisir et d'ivresse sentimentale, tendre néanmoins dans son égoïsme, et de qui le cynisme de conduite n'exclut pas les remords de cœur. Marguerite est une enfant sans ruse que les éblouissements d'un tel amour jettent dans la faute et que l'abandon mène au crime.

En apparence, la magie de Méphistophélès a rendu au quadragénaire docteur Faust ses vingt ans. A la vérité, elle l'a fait passer d'un mode d'existence tout symbolique, bien qu'animé et émouvant, à l'existence concrète et réelle. Elle a fait, d'un homme symbole, un homme comme vous et moi.

Mais alors ce sont bien deux Faust? Deux drames distincts et irréductibles? Deux œuvres sous le nom d'une? Où peut en être le lien? Le voici, non tel que je le conjecture ou reconstruis, mais tel qu'il s'énonce dans le poème formellement.

Faust s'est fixé dans le désespoir. Dieu ou rien. Puisque Dieu se dérobe à jamais à l'atteinte de l'homme, qui pourtant halette vers lui, il ne croit plus à rien. C'est l'heure de Méphistophélès, le génie de la négation, de la destruction qui met sa rage à tout abaisser, ce qui est, dans l'ordre moral, la plus perfide et la plus sûre forme de détruire. « Cesse de poursuivre ces fumées, » dit-il à Faust, « essaie de la vie. » Son idée, c'est que les aspirations les plus élevées de Faust, l'aspiration à l'universel savoir et à la vie divine seront emportées au torrent des passions et des ambitions humaines communes, et que ce qui fait sa supérieure noblesse s'y flétrira; il finira par en prendre le souvenir en haine et, la déception de son suprême et téméraire désir, il s'en vengera en devenant, nouvel ange déchu, un associé à l'œuvre de dérision et de dissolution universelle du diable.

Étrange et hardie, ou plus que hardie, est la réponse de Faust. Il lit fort bien dans la pensée du tentateur qu'il domine, et il accepte néanmoins ce que le tentateur lui propose. Mais il l'accepte dans un sentiment de supériorité, dans une intention de défi, comptant que les résultats en seront tout à l'opposé de ce que Méphistophélès, en sa sagesse à courte vue,

s'en promet. Il va s'y prêter sans réserve, et de la même ardeur qu'il mettait dans l'étude des sciences et dans l'élan extatique. Plaisirs, richesses, pouvoir, que le diable les amasse à ses pieds! Qu'il allume en lui tous les désirs et qu'il lui en livre tous les objets! Tout ce qu'il est en l'homme d'être, de réaliser, de sentir, qu'il lui facilite de l'être, de le réaliser, de le sentir! Faust, comblé des enivrements terrestres, y trouvera-t-il, en fin de compte, sa satisfaction, son rassasiement? Y trouvera-t-il cette plénitude intérieure qu'il n'avait attendue que de l'union intellectuelle ou mystique avec Dieu? S'il en doit être ainsi, c'est que son âme se sera laissé choir des cimes et que le diable aura raison : « FAUST : Si jamais je m'étends satisfait sur un lit de paresse, qu'à l'instant ce soit fait de moi! Si tu peux m'abuser par tes flatteries au point que je me complaise à moi-même, si tu penses m'aveugler par la jouissance, que ce soit pour moi le dernier jour! Je t'offre le pari! — MÉPHISTOPHÉLÈS. Tope! — FAUST : Tope! Qu'une fois je dise à l'instant qui passe : reste donc, tu es si beau! alors tu peux me jeter dans les chaînes, alors je consens à périr! alors le glas des morts peut sonner, alors tu es libre de ton service! Que l'horloge s'arrête, que l'aiguille tombe, que les temps soient accomplis pour moi! » Tels sont les termes du pari. Le *Faust* dans son ensemble est le développement de cette épreuve. La carrière de Faust, qui débute en amant coupable, indirectement criminel, et qui finit en fondateur de cité, en sévère bienfaiteur des hommes, avant de gagner le Paradis par l'intercession de Marguerite, cette carrière est la succession des combats de sa parcelle divine, tout d'abord obscurcie par le trouble des passions, et qui, peu à peu, pénètre, pour les ennoblir, ses œuvres terrestres. La tragédie de Marguerite est le premier des épisodes de cette existence. A la vérité, les circonstances chronologiques de composition et de publication de *Faust* expliquent seules qu'il y ait un « premier » et un « second » *Faust*. Logiquement, il devrait y avoir un Prologue au *Faust*, formé de ce qui constitue la première partie du premier *Faust*, puis le corps du *Faust*, le *Faust* même commençant par la tragédie de Marguerite.

Il ressortirait de là que, si le Faust du début de l'œuvre, le docteur Faust qui médite et se ronge au milieu de ses livres

et de ses cornues est un personnage symbolique, le Faust de l'ensemble, le héros uninominal de cette extraordinaire succession d'aventures et d'entreprises parmi lesquelles il en est de tout à fait fantasmagoriques, ne peut s'entendre aussi que comme un symbole. Le premier symbolise l'inquiétude religieuse et métaphysique de l'âme humaine, veuve de ses vieilles croyances. Et le second? Disons qu'il symbolise l'humanité moderne menacée, par ses progrès mêmes et la multiplication extraordinaire de sa puissance dans l'ordre scientifique et matériel, de se déprendre de ses tendances les plus élevées et de la poursuite des fins idéales qui sont ses fins vraies. Je donne cette interprétation cursivement, sans être certain de ne pas trop préciser une idée trop compréhensive pour être bien ferme. Quoi qu'il en soit, parmi tous les épisodes du *Faust*, il n'y en a qu'un où le héros apparaisse comme une personne naturelle et vivante : c'est, encore une fois, l'épisode de Marguerite.

***

Ceux qui ont entrepris de mettre le *Faust*, ou un arrangement du *Faust*, à la scène, ne se sont pas, je le crains, avisés de ces considérations, pourtant opportunes. Si, dans la première partie, le conflit des idées est dramatique à cause de ses répercussions humaines, encore s'agit-il avant tout de saisir les idées, de les goûter dans leur profondeur et dans la richesse des données qu'elles engagent. La déclamation et le feu scénique y aideront-ils? N'y seront-ils pas plutôt un empêchement? Le vol d'une pensée qui touche sans cesse aux régions métaphysiques ne demande-t-il pas, pour être suivi, cette liberté de rêve que nous donne le silence de la lecture? Qu'un public allemand ait du plaisir à entendre éloquemment réciter cette forte poésie qui est à coup sûr un des sommets de la vieille littérature allemande, ce ne sera toujours pas un plaisir de nature dramatique. Et nous n'avons, nous, que le sens.

D'ailleurs, les spectateurs assez exercés intellectuellement pour se mettre en présence des problèmes de Faust et d'assez de vie intérieure pour participer au moins en imagination à l'angoisse qu'il en éprouve, ne seront jamais que le très petit

nombre. Or le théâtre tragique, ayant pour objet normal d'associer à une émotion commune une foule d'hommes réunis, a pour matière normale les infortunes auxquelles chacun se sait exposé.

On m'opposera sans doute le pittoresque, l'opulence et la fantaisie des symboles matériels dont le poète a su revêtir et animer un fond sévère, quoique lyrique et brûlant. Les pensées aux prises dans le débat qui agite l'âme de Faust, il les a incarnées sous un ensemble de figures ou figurations, faites pour frapper l'imagination et qui, reproduites à l'infini par les arts plastiques, sont devenues populaires dans toute l'Europe. Le cabinet gothique avec son antique et poudreux attirail de planisphères, de squelettes, d'instruments d'astrologie, d'alchimie, de magie, qui en couvrent les murs, la familiarité du docteur avec les esprits de l'au-delà et les forces secrètes de la nature, ses manèges et formules cabalistiques pour les évoquer, l'évocation et la manifestation monstrueuse de l' « Esprit de la Terre » et le formidable choc qu'il inflige à son évocateur trop osé, le mystérieux barbet qui, au soir de Pâques, comme Faust rentre de sa promenade dans la campagne, trace autour de lui des cercles bizarres, se faufile chez lui sur ses pas et reprend sa vraie forme, la forme du diable dont il n'était que la narquoise métamorphose, quelles curieuses images, enfantines et fortes à la fois, hautes en couleur et chargées de gros sel germanique! J'y prends certes mon plaisir, et d'autant mieux que ces images ne sont, par rapport au fond, rien d'appliqué, de surajouté, mais qu'elles sont venues au poète dans le même jet d'inspiration que le fond. Une sorte de fusion barbare, mais dont le résultat est savoureux, s'est opérée chez lui entre le merveilleux populaire du *Faust* qu'il voyait jouer au théâtre des marionnettes et la pensée de son propre *Faust*. Une analyse toute morale et philosophique de la substance des premières scènes est chose nécessaire, mais tronquée. Il faut, pour retrouver la vérité littéraire, y reverser ces rudes et frustes ingrédients d'une ivresse poétique qui, en définitive, mène tout. Mais justement ce mélange, si spécifiquement germanique, de conceptions éthérées et d'enluminures violentes se laisse beaucoup mieux apprécier à la lecture. Il y faut du recul, un cer-

tain champ laissé à l'imagination. Au théâtre, il y a grand danger que le symbole représenté aux yeux écrase l'idée, que le matériel barre le passage au spirituel, que le féerique et le fantastique dévorent le philosophique et le moral.

En général, le symbolisme nous semble étrange, à nous Français. Il nous dépayse. Il a fleuri au moyen âge, dans plusieurs branches de notre littérature. Mais le développement de pensée et la délicatesse de goût où l'élite de notre nation atteignit à la Renaissance lui furent mortels. Du moins se vit-il réduit au rang d'une forme excentrique qui n'eut de séduction que pour des génies singuliers dont une certaine fausseté générale du jugement gâtait l'inspiration et qui n'aboutirent qu'à des résultats littéraires bizarres, figés et froids. Il y a, il est vrai, un domaine à part où l'expression symbolique a sa raison d'être : c'est celui de la liturgie religieuse, qui, ayant à évoquer l'idée des mystères, ne le peut qu'au moyen de certaines figures rituelles et consacrées. Mais le domaine profane et humain des lettres et des arts n'est pas celui des mystères, et là, nos habitudes, nos disciplines classiques nous font juger le symbole un procédé primitif et simpliste correspondant à un état encore enfantin des esprits. Il nous semble qu'une pensée mûre, un sens artistique formé ne sauraient s'accommoder que de l'expression naturelle et directe, seule capable par sa souplesse, sa liberté et son abondance, de rendre une conception riche et un sentiment nuancé, alors que le symbole, avec sa rigidité et sa matérialité, implique un fond relativement pauvre et rudimentaire. Notre théâtre médiéval, qui représentait en chair et en os des entités telles que les sept Péchés capitaux, a une grande saveur de bonhomie. Mais c'était surtout aux bonshommes et non aux concepts que le peuple prenait son plaisir; il aimait voir sur les tréteaux Gourmandise s'empiffrer. Viennent, avec un public plus délicat et plus sensible, des matières d'inspiration poétique et dramatique plus complexes et plus étudiées, la haute morale et la doctrine héroïque de Corneille, la science du cœur de Racine. Qu'auront-elles à voir avec ces magots? S'il s'agit des idées purement abstraites de la métaphysique, plus encore répugnerait-il à toute notre éducation intellectuelle de les représenter sous un corps.

La violence que Gœthe fait à notre goût (il eût fait beau voir ce qu'en aurait dit Voltaire!) c'est qu'il traduit sous forme symbolique des notions savantes qui sont d'elles-mêmes un objet d'analyses et de débats infinis. Qu'est-ce que, par exemple, que cet *Erdgeist*, cet « Esprit de la Terre », que Faust, par le seul murmure de son vocable cabalistique, force à se montrer? C'est l'unité cosmique, telle que la science des modernes la fait augurer ou entrevoir en ramenant à un petit nombre de lois et de substances fondamentales l'immense variété des phénomènes et des corps, unité qui embrasse l'histoire et la nature dans un même tout. C'est le Dieu de Spinoza ou une proche émanation de ce Dieu. Et Méphistophélès, sortant du corps du caniche, avec cet habillement de diable sur lequel brode depuis cinquante ans l'émulation inventive des costumiers d'opéra? les termes dont il définit sa fonction dans l'univers, ne nous donnent-ils pas, sous leur dérision mystificatrice, du fil à retordre? Ils sous-entendent une doctrine d'optimisme réaliste de la meilleure marque philosophique. Néanmoins, en le voyant qui va et vient sur les planches avec sa queue rouge et son pied fourchu, on ne peut s'empêcher d'assimiler à ces appendices son bavardage non dénué de profondeur sur la partie de cette partie qui au commencement était « le tout » et d'y trouver ou d'y chercher la même drôlerie. Il est à craindre que des Français, devant la gigantesque trogne en carton peint qui représente l'*Erdgeist*, n'oublient complètement l'unité cosmique et ne lui découvrent une ressemblance avec tel ministre ou tel académicien. Peuple léger!

La vivacité de l'action scénique exclut, de la part surtout d'un public aux réactions vives, l'attention au sens figuré, quand il y a un sens figuré. On est accaparé par le sens propre et immédiat, bien qu'il ne soit qu'un sens partiel. C'est pourquoi, d'une manière générale, le *Faust* se rétrécit et s'amoindrit singulièrement à la scène. Balzac observe dans un article de la *Revue parisienne* que Méphistophélès est un bien maigre personnage dramatique en comparaison de nos valets de la Comédie française, dont le moindre est plus spirituel et plus éveillé, agit avec plus de logique et de profondeur. Mais il constate l'abondante germination d'idées que ses énigmatiques

propos suscitent dans les esprits. Fortoul, dans l'*Encyclopédie moderne*, de Pierre Leroux et Jean Reynaud, déclare Faust « l'exemplaire du génie sans but, le type de tous les hommes sans avenir ». Je le crois bien, si Faust est compris littéralement, comme un individu, et non comme représentant l'humanité. C'est alors un franc raté : car le raté est celui qui entreprend tout, mais qui, sous ce prétexte, ne commence rien.

***

Si toute adaptation du *Faust* à la scène en fausse le caractère et fait faire au spectacteur mille contre-sens, du moins les Français n'ont-ils pas été réduits pour le connaître à l'intermédiaire des fabricants dramatiques. Ils ont eu pour se mettre en tête à tête avec la pensée du poète les nombreuses traductions textuelles et d'intention purement littéraire qui ont été données de son œuvre et dont la meilleure est encore celle de Gérard de Nerval. Pourtant cette lecture même ne semble guère avoir fixé les idées sur le sens général du *Faust*. Que voyons-nous? Une suite d'esprits supérieurs parmi lesquels madame de Staël, Benjamin Constant, Lamennais, Anatole France, Maurice Barrès, qui se prononcent à ce sujet et qui sont bien loin de tomber d'accord. Leurs respectives définitions de la philosophie du poème ne sont pas seulement diverses, elles s'opposent.

Le plus ancien jugement français sur le *Faust* est sans doute celui que Benjamin Constant confiait à son journal intime en l'an XII. Il y voit « une dérision de l'espèce humaine et de tous les gens de science,... cela, dit-il, vaut moins que *Candide*, c'est tout aussi immoral, aride et desséchant, et il y a moins de légèreté ». Madame de Staël, dont l'analyse du *Faust*, parue deux ans après la publication complète du poème allemand, en donna à nos compatriotes la première idée, adopte avec plus de modération cette interprétation pessimiste. A la différence de Constant, elle a le sentiment le plus vif de la beauté et de la richesse poétique de l'œuvre. Mais elle fait de Méphistophélès le véritable héros du drame, dont la personnalité diabolique dominerait, d'après elle, la personnalité humaine de Faust « parfait modèle de l'être changeant et

mobile... qui rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité ». Ce qui signifierait que Gœthe n'a trouvé à dresser contre le diable aucun antagoniste terrestre de même taille, ou, en d'autres termes, que dans la marche naturelle des choses, le mal est le moteur le plus fort. Lamennais partage, accentue même l'opinion de madame de Staël sur la prépondérance de Méphistophélès, « le mal incarné », autour duquel tout gravite. L'ouvrage « appartient à la poésie du mal et de l'enfer, comme le concevait le Moyen Age ». Il y a dans la littérature deux grands types de damnés. L'un est Don Juan, l'autre Faust. La part du bien n'est représentée que par la victime, Marguerite.

Les jeunes générations romantiques, de 1820 à 1840, mirent au premier plan la personnalité de Faust, mais sans se préoccuper de ce qui, parmi les héros littéraires du romantisme européen, la particularisait. Elles en retinrent surtout les cris de doléance et de désespoir. Leur imagination l'assimila aux héros byroniens en négligeant la puissance intellectuelle et la grandeur de savoir qui, essentiellement, l'en distinguent. « Gœthe, lisons-nous dans la *Confession d'un enfant du siècle*, après avoir peint dans Werther la passion qui mène au suicide, avait tracé dans son Faust la plus sombre figure qui eût jamais représenté le mal et le malheur. »

Cette noire manière d'entendre l'idée de Gœthe se fût justifiée en apparence, si ceux qui la proposaient n'avaient connu du *Faust* que le *Fragment* publié en 1790, et qui ne fut complété qu'en 1808. Là, on voit un Faust nihiliste, qui, n'attendant plus du ciel aucun signe, de la terre aucun bien, s'engage par ivresse impulsive et par besoin de vertige dans la diabolique aventure, dans la course effrénée à travers le monde où l'entraîne Méphistophélès. Rien n'indique, du moins à la lettre, que cette aventure ait dans la pensée du poète une autre raison qu'elle-même, et qu'il l'ait conçue comme une épreuve morale, comme le périple d'une âme qui, à travers le cycle des passions, illusions et agitations humaines, va progresser en sagesse et en lumière. Le défi jeté par Faust à Méphistophélès de lui faire vivre une minute qui le satisfasse pourrait n'être pas d'une signification élevée et s'entendre à la rigueur comme un cri d'incurable enfant gâté. Mais il faut

noter autre chose : l'opposition entre le sens et l'accent des discours de Faust ou plutôt la modification de leur sens par leur accent. Cet appel au néant, cette malédiction de la vie, avec quelle fougue de tête et de cœur il les profère, où l'on sent, sous la barbe grise du héros, la débordante jeunesse du poète! Ce malade, c'est d'un trop plein qu'il souffre et d'une énergie qui, à force de sentir les sollicitations de la réalité, s'étouffe elle-même, ne sait où se prendre et cherche avec une ardeur fiévreuse. C'est sous ce jour que Gœthe, lorsqu'il sortit du tiroir, vers ses cinquante ans, la création de ses vingt ans, qu'il voulait parfaire, en vint naturellement à la comprendre lui-même, et il n'eut que des additions, non des changements à y apporter pour donner à la carrière où Faust va entrer ce sens d'épreuve et d'éducation d'un homme, de voyage libérateur et purificateur d'une âme. La plus décisive de ces additions fut le *Prologue dans le ciel*, imité du Prologue au *Livre de Job*, où l'on voit Méphistophélès paraître au milieu de la Cour céleste et conclure avec le Seigneur un pari sur le salut de l'âme de Faust qu'il obtient licence de tenter en toutes manières et d'induire en toutes ses voies de perdition. S'il est vrai que tout drame, en son développement, est la réponse à une question posée au début et qui en fait le lien, la question sur quoi roule le *Faust* est donc le salut de Faust. Le diable, qui est théologien, mais théologien étroit, se dit qu'un homme animé de cette fureur de connaître et de posséder, et livré à ses entreprises, est damné d'avance. Le Seigneur, qui, voyant de plus haut, voit plus profond, discerne dans l'âme de Faust le principe de noblesse et de bonne volonté qui lui fera tirer la leçon de toutes ses erreurs. Un pari engagé par le Seigneur est un pari gagné. Le dénouement sera le salut de Faust, non sans l'intervention de la grâce accordée pour Faust à l'amour transfiguré de Marguerite.

Il est vrai que le salut de Faust ne se produit qu'à la fin du second *Faust*, alors que nos commentateurs pessimistes de l'époque romantique n'avaient sous les yeux que le premier, qui laisse le destin de Faust en suspens. Et l'on conçoit que leurs dispositions personnelles, cette plainte sans espoir, cette universelle élégie dont ils avaient le cœur troublé, l'imagination pesante, et qui se cherchaient partout un écho, les

aient empêchés d'en discerner l'arrière-pensée de mâle et religieuse confiance. Il y avait cependant ce texte, ce *Prologue* d'où se dégage formellement cette pensée. Point suprême de perspective qui, dominant les tumultueux développements du poème, les ramène à la ligne maîtresse de l'optimisme, mais d'un optimisme sans illusions ni fadaises, qui, à défaut de démonstration théorique, s'impose comme postulat de l'action. On croirait qu'ils n'ont pas lu ce morceau capital ou ne lui ont attaché aucune importance, qu'ils se sont promenés dans l'édifice sans en apercevoir ce maître pilier. O utilité de l'exégèse!

Se nouant et se dénouant dans le ciel, le *Faust*, s'il n'est pas une dérision, ce que personne, depuis Benjamin Constant, ne s'est avisé de croire, constitue un drame de caractère essentiellement moral et religieux. « Le Faust, écrivait en 1826, dans une revue *Le Catholique*, le baron d'Eckstein, auteur, à mon sens, de la plus pénétrante et savante critique qui ait été écrite sur ce sujet, le *Faust* est un ouvrage allégorique, comparable aux *Autos sacramentales* des Espagnols, aux *Mystères* des Anciens et des modernes, et quant au fond, à *la Divine Comédie*, du grand Alighieri ». Rien de plus juste. Mais la conception même du *Faust*, quel en est le rapport avec le catholicisme? Le cadre en est tout catholique. Le *Prologue*, où l'on voit le diable causer avec Dieu, eût pu figurer dans un de ces mystères du Moyen Age qui admettaient quelque broderie pittoresque sur l'orthodoxie, quelque fantaisie dans la présentation des choses du ciel et de l'enfer. Quant au ciel où entre finalement l'âme de Faust, c'est le Paradis catholique dans toute la pureté de son idée, avec la Vierge, les saints, les légions et hiérarchies des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations. « L'éternel féminin » qui soulève de ses ailes le poids des bonnes œuvres de Faust pour le déposer aux pieds du seigneur, peut fort bien s'entendre comme une expression symbolique de la grâce. Ne nous étonnons donc pas qu'en 1831, peu après l'apparition en Allemagne du second *Faust*, *l'Avenir* s'exprimât ainsi : « Quiconque voudra voir par lui-même se convaincra bientôt que le *Faust* de Gœthe est une conception essentiellement catholique. »

L'Avenir était suspect de témérité. Voici Veuillot qui, dans

une page des *Parfums de Rome* où une vive sensibilité littéraire fait pardonner aux inexactitudes d'une analyse un peu tendancieuse, manifeste la même sympathie. Il voit, du début à la fin du *Faust*, un grand relèvement progressif de l'inspiration. Imbu de la philosophie du XVIIIe siècle, le poète a commencé par vouer les aspirations métaphysiques et religieuses de Faust aux sarcasmes de Faust lui-même, qui ne leur trouve pour réponse que le néant. Mais bientôt, et sous l'influence de sa propre création de Marguerite, la méconnaissance de « la vérité » est suppléée dans sa conception par « l'instinct vainqueur de la beauté ». Il redresse le front de Faust, le relève vers le ciel et nous le montre enveloppé des rayons de l'au-delà chrétien. Veuillot n'oublie pas, je pense, que le Paradis n'est pour Gœthe qu'une machine poétique. Mais c'est chose significative qu'il n'en ait pas trouvé qui figurât aussi bien cette plénitude et cette beauté de lumière où l'âme humaine rêve, par delà les dispersions et les demi-ténèbres de cette vie, de se ressaisir et de s'épanouir.

C'est encore l'idée religieuse qui, aux yeux de Lamartine, domine le *Faust* et en coordonne, de sa hauteur, les inventions prodigieusement variées. Il s'en est expliqué à deux reprises dans son *Cours familier de littérature* avec cette éloquence restée magnifique où une rédaction trop rapide répandait, au soir de sa vie, un peu d'outrance et de confusion. « Qu'est-ce qu'un drame, écrit-il, composé d'un événement purement humain, auprès du drame ineffable de Faust, de Méphistophélès et de Marguerite? Le drame du fini à côté du drame de l'infini, voilà Gœthe... *Faust* est la tragédie de l'esprit humain aux prises avec les deux principes du bien et du mal dans le personnage de Faust. *Faust* est la tragédie de Dieu et de Satan, le bien et le mal, dans le personnage de Méphistophélès... »

Pierre Laffitte, le disciple préféré d'Auguste Comte, son successeur comme chef de l'école positiviste et « grand prêtre de l'Humanité », a écrit du *Faust* un commentaire tout raidi et appesanti de dogmatisme, mais plein de naïveté et de noblesse. Pour lui, Gœthe est ici le précurseur de Comte. Il a pressenti en poète ce que Comte définira et démontrera en philosophe. La destinée symbolique de *Faust*, il l'a inconsciemment conçue d'après ces lois de l'évolution de l'Humanité qu'il

ne saisit encore que d'une manière « confuse, instable, insuffisamment cohérente », mais que Comte dégagera en pleine lumière et proprement découvrira. Faust représente sous une forme douloureuse la transition de l' « âge métaphysique » à l' « âge positif ». « L'équilibre mental et moral » vainement cherché dans des croyances métaphysiques auxquelles son intelligence se refuse, il est au point de le trouver dans la conception positiviste du monde et de l'homme. L'évocation du Paradis chrétien ne pouvait déplaire à cette école. Au contraire de ce que beaucoup en pensent, elle était fort loin de tenir la science expérimentale pour la souveraine maîtresse de l'homme, et de professer que l'individu pût puiser à cette seule source ses règles de vie, la société ses principes d'organisation. Elle affirmait, au premier chef, la nécessité d'un système de dispositions affectives et d'estimations morales « subjectives » qui se justifiaient par leur rôle dans le développement historique de la civilisation, par leur beauté même, et que l'ère positiviste devait recueillir comme le plus précieux legs des philosophies et des religions les plus élevées du passé.

C'est sans souci de rattacher ni d'opposer la conception du *Faust* à aucune philosophie particulière que la caractérisent les plus considérables de nos moralistes récents. « Une histoire de l'humanité, à tout prendre, très optimiste, très confiante et très consolatrice », écrit Emile Faguet avec quelque exagération selon nous. Et Barrès, dans une page admirable, datée de la fin du siècle dernier, où il compare la vieille Allemagne rhénane, éprise de culture libérale et d'humanisme universel, avec la nouvelle Allemagne prussiannisée et pangermaniste, devenue le plus grand danger de l'Europe, déclare le *Faust* « une conception solide, enracinée dans la réalité, libre jusqu'à l'audace, disciplinée jusqu'au traditionnalisme ». Pour Anatole France, « Faust, c'est vous, c'est moi, c'est l'homme. Quand je dis l'homme, je veux dire l'élite du genre humain, l'homme par excellence, celui qui est, comme on disait au temps de Faust lui-même, le vrai microcosme, le reflet intelligent et sensible de l'univers... Méphistophélès est une expression visible de l'âme du docteur. C'est son génie, c'en est au moins la moitié, c'est la moitié de sa destinée et de sa fatalité. » Conformément aux

dispositions d'esprit de l'époque où ces jugements ont paru, cette seconde moitié de XIX e siècle beaucoup plus portée à demander ses vues générales à la critique, à l'érudition et à l'analyse qu'à l'inspiration mystique et lyrique, la louange d'optimisme fait place ici à celle de réalisme étendu et profond. Elles ne se contredisent pas.

***

Ces interprétations de la maîtresse pensée de Gœthe ont beau différer. Contre aucune il n'aurait eu précisement le droit de s'inscrire en faux. C'est donc dans l'idée même du *Faust* que la contradiction et l'incohérence résident? On pourrait le croire, si on ne faisait pas attention que le *Faust* nous représente les étapes d'un développement progressif, la suite et l'enchaînement d'une éducation. Éducation d'un homme individuel et réel par les expériences de la vie et par les leçons qu'il en tire pour son perfectionnement. Éducation d'un homme fictif et abstrait, que l'on supposerait avoir vécu tous les siècles, habité tous les lieux où a régné une civilisation, et réuni, harmonisé en lui-même tous les ordres de pertections intellectuelles et morales par où les diverses civilisations supérieures se caractérisent. Un tel personnage ne sera pas autre chose que l'allégorie du progrès possible. Ce sera l'homme-progrès, l'homme-synthèse, cet homme unique qu'est, selon Pascal, l'humanité elle-même, quand on la considère dans la chaîne de ses acquisitions successives.

Présenter sous la forme d'une unique biographie dramatisée, enclore dans l'histoire d'un même héros, à la fois concret et allégorique, ce double tableau de l'éducation de l'individu et de l'éducation de l'espèce, ainsi se pourrait formuler l'idée générale du *Faust*. Elle n'a rien en soi de contradictoire. Mais elle offre un autre défaut : celui d'être tellement étendue et compréhensive qu'elle en apparaît comme indéfinie et excédant toute borne assignable. Qui la veut traduire et faire vivre sous une forme littéraire, et spécialement sous une forme dramatique, ne pourra jamais, quelques proportions qu'il donne à son œuvre, y faire entrer qu'une partie de ce

fond débordant et inépuisable. Il aura beau élargir le cadre, toujours le tableau le dépassera. L'éducation d'un individu n'est jamais achevée, puisque cet achèvement ne pourrait consister que dans un résultat de perfection que la nature ne comporte pas. A plus forte raison, l'éducation du genre humain, pour autant que ce concept d'une éducation progressive du genre humain réponde, comme le souhaiteraient également le cœur et la raison, à une réalité consistante. Gœthe, ayant conçu une entreprise irréalisable en son intégralité, s'est nécessairement résigné à ne l'exécuter que par fragments. Le *Faust* est un ensemble de grands fragments, dont plusieurs magnifiques. L'unité qui a pu être conférée à ces fragments n'est pas l'unité formelle d'un plan architectural, mais celle d'une tendance commune. Je dis mieux : le *Faust* était condamné par la nature même de son sujet à n'être jamais qu'un fragment. Faut-il être surpris que les commentateurs, même bien résolus à s'en tenir à Gœthe et sans y vouloir introduire rien de leur cru, aient reconstruit en des sens divers le tout, idéal ou hypothétique, que cet immense fragment postule, et qui est, à la vérité, quelque chose d'inattingible.

Si un tel dessein se fût présenté à l'esprit de Gœthe clairement et tout d'une pièce, nul doute qu'il l'eût aussitôt écarté. Mais ce dessein s'est formé en lui d'une manière insensible et comme naïve, à mesure qu'il se rendait compte de ce qu'il faisait. C'est au cours de l'exécution elle-même qu'il se l'est défini et en a constaté la folle envergure. Son premier mouvement a été d'y renoncer. Il a fallu les très pressantes instances de Schiller, devenu son ami, pour qu'il se remît à cette composition délaissée, et qui néanmoins le hantait. Encore a-t-il sollicité de Schiller quelque remarque, quelque impulsion qui l'orientât dans la carrière trop vaste que lui ouvrait son commencement. « Vous voulez que je continue ce vieux *Faust* de ma jeunesse. Comment n'exprimeriez-vous ce que vous en attendez comme philosophie, comme poésie? » Et ce n'est pas une seule fois que Gœthe a abandonné, puis repris le *Faust*. Il y a travaillé tout le long de son existence, mais à des intervalles éloignés. Vingt-cinq ans, quarante ans, soixante ans, soixante-quinze ans, tels sont approximative-

ment les âges où il a construit, du monument qu'il rêvait, les maîtresses parties que nous en avons.

La conception du *Faust* tient de très près à la personnalité de son auteur. Il entendait sa propre vie comme une éducation continue et sans terme. Il voulait faire de soi l'homme universel, s'élever au-dessus de toutes les formes particulières, historiques, de l'humanité, en les absorbant, les conciliant, opération qu'il symbolise dans le mariage de Faust et d'Hélène qui signifie l'union de la vigoureuse « barbarie » du Nord avec la culture grecque. Mais ce noble but impliquait une grande part d'illusion. Cette éducation du prétendu homme universel était, en réalité, l'éducation d'un critique qui recherche la compréhension universelle et qui l'obtiendra d'autant mieux qu'il se doublera d'un poète capable d'universelle imagination. Ce n'était pas du tout celle d'un homme d'action. Elle n'était donc pas universelle. Eût-elle inclus l'action, elle l'aurait été moins encore, car l'action est limitative, elle ne peut suivre toutes les voies à la fois, elle en choisit une. On ne peut suivre toutes les voies qu'en pensée, paisiblement assis au carrefour initial d'où elles rayonnent, ou, ce qui veut dire la même chose, au sommet terminal où elles se rejoignent et d'où le regard les embrasse et les parcourt tout entières. C'est la position du critique, du contemplateur.

On trouvera peut-être aisé de dire que, de ce poste, il domine tout le champ de l'action humaine et que la souveraineté intellectuelle lui appartient. Non! car ce qu'il domine, ce qu'il embrasse, c'est les actions accomplies jusqu'à lui par tous les génies d'action qui ont fait l'histoire; ce n'est point le mode d'action nouveau par lequel tel de ces génies va tirer les hommes d'aujourd'hui ou de demain de quelque difficulté nouvelle. Ce mode d'action, c'est son inventeur, c'est le fait même, qui le révèle au critique, alors que, de son côté, l'homme d'action a dû préalablement apprendre du critique à ne pas tenter l'absurde, mais l'impossible seulement. Ce sont deux gloires différentes. Gœthe a eu sur l'action de si belles pensées, de si poétiques vues, qu'il en a acquis un prestige d'homme d'action qui ne repose sur rien. Sa carrière de haut fonctionnaire d'un petit État de la vieille Allemagne, et chargé de fonctions principalement décoratives, a été la plus tran-

quille et la plus unie. Il y aurait quelque ridicule à trop admirer en lui l'« Olympien ». Le véritable Olympien exerce sa sérénité au milieu des orages que sa main déchaîne et sous l'avalanche des blocs de rocher que lui lancent les géants rebelles. Gœthe, dépourvu d'ennemis, n'a cessé de partager la sienne avec les marbres, les médailles et les estampes de son cabinet.

Le critique danois Brandès a reproché aux Français leur inaptitude à comprendre une création comme le *Faust*. Il constate en même temps que notre littérature n'a produit aucune œuvre de signification aussi importante, de contenu aussi vaste. Nous lui répondrons qu'une composition de ce genre et de ce dessein n'aurait eu chez nous nulle raison d'être et que c'est précisément cela qui met la critique française en position très avantageuse pour pénétrer dans la conception de Gœthe et en évaluer la portée. Considéré dans ses épisodes, le *Faust* est une suite d'œuvres d'art inégales en beauté, dont quelques-unes brillent au premier rang de la littérature universelle. Pris comme ensemble, il est une construction pédagogique, un programme d'éducation de l'individu et de l'humanité.

Une telle entreprise se produisait naturellement dans une nation qui, après une interruption de culture de plus de deux siècles, renaissait aux lettres et prétendait croître dans ses propres voies. Elle y répondait à un besoin. A quoi aurait-elle répondu dans un pays qui, depuis le moyen âge, n'avait cessé de se montrer, à côté de l'Angleterre, le plus fécond agent d'entretien et le plus incessant rénovateur de la civilisation intellectuelle de l'Europe? Le bel épisode d'Hélène dans le second *Faust* recommande l'acquisition du goût et des disciplines antiques. Il y avait deux cents ans que notre élite se les était appropriés et que les meilleurs fruits de notre littérature en étaient pétris. Celui qui eût prêché à nos compatriotes cette excellente homélie leur eût fait l'effet de peser sur une porte dès longtemps ouverte et de les vouloir ramener au lourd apprentissage scolaire d'un art devenu chez eux seconde nature. Ce qu'on sait réciter par cœur, on ne se remet pas à l'épeler. Ce n'est pas à un peuple en pleine moisson qu'on enseigne les vertus du blé.

PIERRE LASSERRE

L'ÉCORCHÉ

VIII

Les jours suivants, Boris Kartzev se montra taciturne. Il sortait presque toute la journée pour faire les démarches que lui indiquait Marc. Le soir, il se retirait dans sa chambre. Parfois il paraissait accablé de tristesse.

Marc se rassura sur son compte. Et même son amour-propre se plut à héberger cet inconnu. « Si Henriette le savait, pensa-t-il, elle n'y comprendrait rien ». Cet être farouche excitait sa curiosité. Il eût voulu l'interroger, essayer de savoir, à travers ses récits, ce qui s'était passé là-bas, en Russie, et ce qui se passait, plus loin encore, dans l'âme d'un Russe.

Malheureusement Kartzev n'éprouvait nul besoin de se confesser. Son apparence même décevait Marc. Il n'avait rien de ces intellectuels ou de ces grands seigneurs qui représentent presque toujours la Russie aux yeux des Occidentaux, une Russie nerveuse et raffinée. Avec ses cheveux blond brûlé, sa face camuse qui reprenait des couleurs à mesure qu'il se nourrissait et dormait mieux, il avait l'air, malgré sa qualité d'officier, d'un paysan. Rien ne paraissait l'intéresser. Ce qu'on disait devant lui sur la politique, sur la médecine, sur la littérature, le laissait indifférent. Aux questions qu'on lui posait, il répondait en tournant court.

Il s'assombrit davantage au fur et à mesure qu'il essuyait des refus dans ses démarches. Pour se consoler, il se mit à

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

boire. Il avait été silencieux, il devint bavard, parlant d'un ton fort et agressif, et coupant la parole à ses hôtes. Sa hâblerie naturelle apparut, justement à cause de ses échecs, qu'il ne pouvait admettre. Il raconta des anecdotes qui tendaient toujours à démontrer qu'il l'avait emporté sur quelqu'un ou qu'il avait convaincu son interlocuteur au moyen d'une réponse définitive. Il se complaisait à des histoires de régiment et de champs de courses. Olga ne détestait pas ces récits à l'arrière-goût soldatesque. Aussi maintenant il ne tenait plus à sortir, il prolongeait les soirées, et on ne pouvait le décider à aller se coucher.

Dérouler l'interminable suite de ses doléances l'occupait bien assez. Il ne s'arrêtait plus d'expliquer à Olga qu'il n'avait jamais été récompensé comme il l'aurait mérité. Assurément, il avait obtenu la croix de Saint-Wladimir avec glaive, au prix d'exploits sans nombre. Mais pourquoi ne lui avait-on pas donné celle de Saint-Georges? Certaine histoire d'un colonel qui lui en voulait pour des raisons obscures, il la répéta sous plusieurs formes. Parfois, il s'interrompait pour s'assurer qu'Olga écoutait bien, et son regard s'attardait sur cette créature attentive.

En revanche, il n'éprouvait aucune considération pour Marc, qu'il ne voyait d'ailleurs qu'aux repas, et le soir. Il lui arrivait de hausser les épaules à ce qu'il disait. Ou bien il se mettait à ricaner tout seul, sans daigner expliquer la raison de cette hilarité insolente. Un jour, il dévisagea longtemps le jeune homme, avec l'insistance qu'il mettait à dévisager les recrues. Et Marc ne put s'empêcher de baisser les yeux. Alors il s'amusa à répéter l'expérience. Marc, impatienté, mais qui n'osait demander des explications à cet hôte incommode, détournait la tête; puis il se reprochait cette faiblesse, regardait de nouveau Kartzev; puis, devant sa mine goguenarde et méchante, il se détournait de nouveau. Cette scène muette, qu'il jugeait absurde, le jetait dans une anxiété qui allait grandissant.

Un autre jour, le trouvant seul, Boris se pencha vers son oreille et lui parla à mi-voix, mais si bas que Marc dut le faire répéter. C'était une demande d'argent. Confus de la confusion qu'il prêtait à son interlocuteur, Marc prit au hasard

dans son portefeuille un billet de vingt francs, et balbutia :

— Cela vous suffira-t-il?

— Bien sûr que non, — répondit l'autre avec rudesse.

Marc fut sur le point de refermer son portefeuille, et puis il sentit l'haleine de Kartzev, il vit très près ses yeux clairs et durs, et il ne put s'empêcher de fléchir. La présence de cet homme provoquait maintenant en lui une transe physique : son cœur s'appesantissait, ses paumes devenaient moites. D'une main maladroite, il saisit un billet de cinquante francs qu'une main puissante saisit. Ensuite Kartzev ajouta, toujours impératif :

— Donnez-moi des cigarettes.

Réduit à l'obéissance passive, le jeune homme ouvrit son étui, et la main puissante y plongea.

Qu'ils étaient loin, songeait Marc, les Russes qu'il avait connus dans les romans, pathétiques et fraternels! Il les avait aimés plus que n'importe quels autres êtres, réels ou fictifs, parce qu'ils l'étonnaient et le touchaient à la fois, parce qu'il les admirait d'oser si bien étaler leur vérité intérieure. Alors pourquoi Boris Kartzev...? Quelle malchance d'avoir justement recueilli chez lui un Russe exceptionnel!

Un soir, comme leur hôte ne rentrait pas, le ménage se mit à table sans l'attendre.

— Je pense quelquefois, — dit Olga avec lenteur, — que mon compatriote te paraît odieux.

Marc tressaillit, car, par une sorte de consigne tacite, ils s'étaient abstenus de parler entre eux du Russe. Sous aucun prétexte il n'aurait voulu avouer l'anxiété croissante que sa présence et ses paroles lui causaient. Comme il hésitait à répondre, elle continua :

— J'imagine qu'il déroute tes idées les plus chères. C'est bien naturel. Nous autres, nous vous ressemblons si peu. Vous ne pouvez qu'être injustes à notre égard.

— Mais je lui rends toute justice, — s'écria précipitamment le jeune homme. — Kartzev vient de vivre des années en dehors des conditions normales, il a beaucoup souffert...

— Et alors?

— Eh bien, je le plains, — fit-il avec prudence.

— Il faut l'admirer.

L'avant-veille, rentrant à l'improviste, il avait trouvé Olga et Boris ensemble et il avait eu l'impression que le silence qui l'accueillait interrompait un dialogue animé. Il avait réussi à chasser cette impression de son esprit. Mais à l'affirmation si convaincue de sa femme, elle se réveilla. Il dit avec humeur :

— Je l'admirerai davantage quand il aura une situation.

Puis une autre idée, qui l'avait effleuré plusieurs fois, s'imposa sous une forme précise. A quoi s'occupait Kartzev toute la journée, tandis que lui, Marc, n'était pas là? Sortait-il? Restait-il à la maison? Mais qu'y faisait-il? Il ne lisait, ni n'écrivait. Alors?... Pour tâcher de le savoir sans le demander directement, Marc murmura :

— Je voudrais être sûr qu'il n'est pas trop difficile dans ses prétentions. Je l'ai recommandé en plusieurs endroits, mais fait-il les démarches que je lui indique? As-tu remarqué qu'il ne parle jamais de l'emploi de ses journées? Sans doute les passe-t-il à paresser...

Mais Olga se borna à lui répondre.

— Je crois qu'il sort. Il a fait la connaissance de Russes d'ici. Il fréquente Volodia Stalinsky. Et même il m'a demandé de nous l'amener un jour.

— Comment, toute la Russie, alors!

— Te voilà bien! Tu admets de rendre service à un inconnu, tu n'admets pas qu'il essaye d'en rendre un à quelqu'un d'autre... Laisse-le donc être généreux à son tour.

— Généreux? cet ivrogne...

Doucement, Olga reprit :

— Tu ne peux pas comprendre. Notre caractère vous échappe.

Et puis, avec un sourire à peine esquissé, elle ajouta :

— D'ailleurs, tu as raison. C'est Volodia Stalinsky qui lui a demandé de l'introduire ici. Volodia, paraît-il, a beaucoup de plaisir à causer avec toi, et il aimerait te connaître davantage.

Sensible à ce témoignage de sympathie comme tous ceux qui font semblant d'être hargneux, Marc se dit aussi qu'il serait avantageux d'opposer au Russe insupportable un autre Russe : celui-ci saurait peut-être la manière de le traiter et servirait d'intermédiaire. Ainsi il aurait un allié. Car Olga ne lui était

d'aucun secours dans ce conflit obscur dont elle ne semblait pas se douter.

— Écoute, — fit-il, — ce jeune Stalinsky, je serai heureux de le recevoir ici. Mais, chez Kartzev, je distingue très bien...

— Qu'est-ce que tu distingues? Tu es dupe de ses apparences rudes.

— Pardon. Je ne reproche pas à ce capitaine qui se vante de sa noblesse de se tenir mal à table, d'être bavard et grossier. Je vois même ce qu'il y a en lui de courage, d'audace. Mais je lui reproche, tiens, cette humilité qui succède à ses éclats d'orgueil, et que j'appelle de la bassesse.

— Mon petit Marc, voilà bien ton besoin de dignité. Comment t'en voudrais-je? Je sais qu'ici chacun occupe son rang et remplit sa fonction. On est juge, banquier, commerçant. Et la fonction étouffe l'homme. On se plie à des lois de convenance. Il faut paraître. Et c'est pourquoi vous vivez sous le règne de l'hypocrisie. Kartzev a appartenu à l'armée, et peut-être que naguère, en uniforme, il vous ressemblait. Mais maintenant, c'est fini, il n'appartient plus à rien. En face d'une société qui le repousse, il est seul. Aussi est-il sincère. Peut-être serais-tu comme lui, si tu osais être naturel. S'humilier, acte sublime et qui vous est interdit. Il faut être libre de toute apparence pour s'humilier véritablement.

Marc s'empressa de répondre. Il le fit sur le ton rapide et saccadé qu'il prenait parfois comme s'il voulait se rassurer lui-même en parlant fort, et, en parlant vite, empêcher l'autre de répliquer.

— Non, non, on n'a pas le droit d'humilier en sa personne la condition humaine. Pousser la sincérité si loin, c'est devenir servile, je veux dire esclave de ses instincts. Si nous nous livrons à n'importe lesquels d'entre eux, nous ne distinguerons jamais entre ceux qui nous élèvent et ceux qui nous abaissent. Par exemple, as-tu remarqué, dans les récits de Kartzev, comme il se plaît à la cruauté? Dès notre première rencontre, il a parlé de sang.

Marc frémit et ajouta :

— Il y a peut-être des crimes dans le passé de cet homme.

— Nous nous ressemblons tous, — fit vivement Olga, — nous sommes tous complices.

— Ce n'est pas vrai, — s'écria-t-il, — je ne suis pas cruel. C'est Kartzev.

— Il vaut mieux être cruel que menteur.

— Je ne suis pas menteur...

— Je ne dis pas que tu le sois... Ni lâche.

Brusquement, Marc saisit une chaise et en frappa le parquet avec force.

— Comment...

Il s'arrêta soudain, rougit, puis, après quelques instants d'un silence qu'elle se garda de rompre, il ajouta d'un ton faussement dégagé :

— Comme c'est curieux... Ainsi, un homme cruel, tu ne le blâmes pas, tu ne le détestes pas?

— Pas nécessairement, non.

— Et un homme... un homme qui serait lâche, non plus?

— Non, si je l'aimais. Je ne m'occupe pas des étiquettes morales, mais des personnes elles-mêmes. D'ailleurs, cet homme-là, sans doute, serait malheureux... Il aurait donc besoin de moi.

— Mais ce serait affreux, un amour qui ne serait qu'une pitié.

— Ne va pas t'imaginer que je te parle au nom de la « pitié russe ». Encore un de ces contre-sens que l'Occident a fait sur nous. La pitié, c'est l'attendrissement d'un être qui se dit supérieur. Merci bien. Nous autres, c'est parce que nous renonçons à toute supériorité que nous pouvons nous rapprocher des plus vils; nous savons que nous ne valons pas mieux qu'eux... Si tu rentrais un soir me dire que tu as volé ou tué, crois-tu donc que je te jugerais indigne de moi... Idiot, je t'aime.

Marc souffrait de l'intrépidité avec laquelle Olga ruinait des principes auxquels il tenait. Il bredouilla :

— Tu m'aimerais même si...

Ses lèvres minces tremblaient. Il reprit :

— Pourquoi m'aimes-tu?

Puis, hâtivement, il mit sa main sur la bouche d'Olga pour l'empêcher de répondre, et s'écria :

— Rien ne m'empêche de porter la tête haute.

La porte de l'appartement se referma avec bruit. Bientôt Kartzev parut, le front chargé. Il prononça plusieurs phrases en russe et Olga lui répondit. Comme il ne pouvait comprendre leurs paroles, Marc guettait leurs expressions : lui, qui avait manifestement trop bu, et dont les yeux clairs chaviraient à demi dans sa face camuse; elle, indéchiffrable avec son visage placide et comme vide. Mais Boris recommençant de longues phrases qui ne s'arrêtaient plus, Marc bégaya :

— Que dit-il, que dit-il?

Olga haussa les épaules : il n'avait pas dîné, elle allait voir s'il ne restait pas quelque chose à lui donner.

Fatigué, distrait, Boris se laissa tomber lourdement dans un fauteuil. Marc s'écria :

— Pardon, je faisais l'éloge de Volodia Stalinsky. Vous le connaissez, n'est-ce pas?

Sans lui répondre directement, Kartzev lui demanda, sur un ton, cette fois, de politesse extrême :

— Monsieur Lepreux, le premier soir que j'étais ici, je me suis enivré, n'est-ce pas?

— Mais non... je ne me souviens guère...

— Répondez-moi avec une entière franchise. Dites. J'étais ivre?

— Mon Dieu...

Il se leva et, avec une étrange expression de mélancolie sur son visage rustique, il s'inclina :

— Je vous en fais mes excuses.

Marc, sans rien en laisser voir, jubila. L'autre continua :

— Vous avez dû me porter dans ma chambre, me mettre au lit, n'est-ce pas?

Puis, d'une voix glaciale :

— Et là vous m'avez frappé.

— Moi?

— Vous!

Boris fit deux pas et, touchant presque son interlocuteur qu'il dominait de la tête et du souffle :

— On ne porte pas la main sur un homme comme moi.

Marc recula. Ses genoux tremblaient. L'angoisse l'obligea à s'adosser au mur. Pour échapper à cette détresse soudaine, pour se justifier à tout prix, il balbutia :

— Je ne vous ai pas frappé... Je vous...

De la pièce voisine, Olga les appela. Les yeux de Kartzev, qui avaient étincelé, s'éteignirent et Marc eut la certitude de devoir à sa femme cette sorte de sursis que lui accordait l'autre. A voix basse, cette fois, Kartzev répéta pourtant :

— On ne porte pas la main sur un homme comme moi.

Et, d'une voix basse aussi, qui prenait un ton de supplication, Marc redit :

— Vous faites erreur, vous faites erreur.

Olga parut sur le seuil; Boris la rejoignit d'un pas lourd. Laissé seul, Marc ferma les yeux avec une expression de douleur sur sa face maigre, puis, serrant les lèvres, les suivit.

Olga avait préparé de la viande froide avec du pain et du beurre. Boris se mit à table et réclama quelque chose en russe. Olga ne répondit pas. Il tourna la tête, vit que Marc était entré, et redit sa demande en français :

— Donnez-moi du vin, s'il vous plaît. Je veux boire.

Olga regarda Marc. Il était pâle et comme défaillant. Elle crut comprendre qu'il lui défendait d'obéir, alors, par défi, elle prit derrière elle une bouteille de vin et en versa à Kartzev.

— Tout plein, — commanda-t-il.

Marc gagna la fenêtre, l'ouvrit et s'accouda à la barre d'appui. Il distinguait mal le gouffre nocturne qui s'élargissait à ses pieds, les cours obscures des casernes, les rues inégalement éclairées, vides à cette heure tardive. Son cœur battait avec une violence presque intolérable. Malgré son malaise grandissant, pour rien au monde il n'aurait cédé la place. L'attaque imprévue de Kartzev lui semblait moins étrange encore qu'absurde. Aurait-il dû le rabrouer vertement? « Impossible, ce Russe est mon hôte. Et puis il a la tête troublée par tant de malheurs. Je lui dois des égards. » Cette pensée le relevant à ses propres yeux, il reprit confiance et alors redevint susceptible. « Soit, mais il y a des limites... Je ne puis supporter... En y mettant les formes nécessaires, je vais lui signifier son congé. » Là, l'idée qu'Olga serait mécontente l'arrêta. Il la revit, causant de tout près avec Boris, l'autre jour, et cessant de parler à son entrée. Cette image si nette souleva sa colère. « Je vais le mettre à la porte. »

Il fut éveillé de ses réflexions par la voix du Russe.

— Monsieur Lepreux, veuillez fermer la fenêtre. J'ai froid.

Il se retourna, Olga avait disparu. Comme il hésitait, l'autre répéta sur un ton insolent :

— Fermez la fenêtre.

Marc s'exécuta. « C'est mon hôte, c'est mon hôte... Et puis ce serait un mauvais départ pour une explication... Je veux choisir mon terrain. »

Kartzev reprit, cette fois avec goguenardise :

— Vous m'avez avancé l'autre jour quelques fonds. Peu de chose d'ailleurs. Mais je tiens des comptes exacts, et je vous rembourserai à mon heure. Seulement il me déplaît d'être obligé d'en redemander. Vous voudrez bien dorénavant placer dans le tiroir de ma table de nuit l'argent que vous mettez à ma disposition. Je compte sur des dépôts réguliers. Inutile, n'est-ce pas? de nous expliquer davantage. Et adoptons ce système dès ce soir.

Comme Marc, stupéfait, ne répondait rien, il ajouta :

— Entre gens comme nous, n'est-ce pas? on s'entend à demi-mot.

Il eut le tort de ricaner. Marc répliqua :

— Monsieur Kartzev, je crois surtout qu'il faudra que nous ayons ensemble une conversation.

— Tout de suite, si vous voulez.

Il pivota sur sa chaise et lui fit face. Marc tourna autour de la table pour se rapprocher de la porte.

— Non, il est trop tard. Mais demain.

Il allait sortir quand Kartzev lui tendit la main en s'écriant, sur un nouveau ricanement :

— Eh bien, on ne me dit pas bonsoir?

Sans se lever, il se pencha, rattrapa le jeune homme et l'attira à lui. Sa vigueur physique apparut dans ce geste irrésistible. Le vin, dont il venait de boire avec abondance, le poussait à la raillerie plutôt qu'à la méchanceté. Quand il eut empoigné Marc et qu'il l'eut senti plier sous son étreinte, il haussa les épaules et le repoussa avec mépris :

— Allez rejoindre votre femme.

Tremblant d'indignation et de honte, Marc le toisa sans savoir que dire ni quel parti prendre. Puis, tournant brus-

quement le dos, il sortit de la pièce. Dans le couloir il s'arrêta : « J'aurais dû le frapper au visage... j'aurais dû... » Il entra dans sa chambre où Olga se déshabillait. Elle l'interpella, il ne répondit que par quelques monosyllabes et demeura immobile.

— Couche-toi donc.

Déjà pelotonnée sous les draps, elle s'endormait. Il attendit que son souffle fût devenu égal, alors il se déshabilla à son tour, sans faire de bruit. Puis, avec précaution, il se glissa à côté d'elle, mais il prit garde de ne pas la toucher. Ce soir, crispé sur le bord du lit, car le matelas penchait vers Olga, il voulait être seul, jusque dans le sommeil. Pourtant il se sentait mortellement triste.

Le lendemain, levé de bonne heure après des rêves agités, il se hâta de partir avant que Kartzev ne parût. Prétextant un surcroît d'occupations, il prévint Olga qu'il ne rentrerait pas déjeuner. Et puis, à peine était-il dans l'escalier, soulagé de s'être ainsi protégé pour toute une journée, il s'aperçut qu'il laissait au Russe le terrain libre. Il s'arrêta, il faillit remonter. Mais si Kartzev était levé maintenant? D'ailleurs, s'empressa-t-il d'ajouter, Olga ne comprendrait pas son revirement. Il était plus adroit, plus généreux aussi, de ne lui témoigner aucune méfiance. Et il continua de descendre. Mais comme il arrivait en bas de l'escalier, il s'avoua : « Je fuis. »

Il fuyait. Mais que faire d'autre? Encore une fois, on ne peut reprocher à un hôte de prendre trop de place, ni ses mauvaises manières à un obligé. Impossible, à son propre foyer, de le provoquer en duel, d'échanger des coups de poing... Fallait-il le mettre à la porte? Mais l'autre, outre qu'il se refuserait peut-être à déguerpir, où irait-il, sans ressources, sans appui? L'imagination de Marc, excitée par son émotion, lui montra tout à coup Kartzev se jetant dans le Rhône, par désespoir, en laissant une lettre qui dénonçait sa dureté, à lui Lepreux, et qu'on publierait dans les journaux.

« Pourquoi m'en veut-il? » fit-il d'un air égaré. Son animosité, à laquelle il n'avait pas opposé de résistance immédiate, irait en se développant. Marc se voyait entraîné dans une suite de faiblesses et de compromissions. « A quelles extré-

mités se portera-t-il? » Et comme, tout de même, l'hypothèse en demeurait vague, il satisfit l'exigence de son anxiété avec ces mots qu'il prononça d'un ton affirmatif : « Cet homme est capable de tout. »

Son cœur tirait dans sa poitrine, devenait lourd et gros. A la racine de ses cheveux perlait de la sueur. Cédant à un douloureux besoin de fuite, d'évasion plutôt, il baissait les yeux pour ne pas être dévisagé par les passants, et il hâtait son allure, au point presque de courir. Quelqu'un le rejoignit, un camarade d'amphithéâtre, qui lui dit en riant :

— Comme tu te dépêches... On dirait que tu es poursuivi.

Marc s'arrêta, jeta un coup d'œil derrière lui, essaya de sourire et balbutia :

— Ne sommes-nous pas en retard?

Mais non, ils étaient en avance. L'autre s'arrêta pour allumer sa pipe. Marc le regarda faire, et durant ces quelques secondes de halte, soudain rassuré, il éprouva un bonheur sans limites.

IX

Marc éprouvait maintenant des maux de tête continuels. Il les attribuait à des excès de travail. Le matin il se réveillait avec une névralgie qui, toute la journée, lui tenait compagnie, tantôt sourde, tantôt fulgurante. Olga, qui devinait sa souffrance à sa mauvaise humeur, lui conseilla mollement de se reposer, de prendre l'air davantage. Mais les examens se rapprochaient. Tant qu'il n'aurait pas répondu victorieusement à ses examinateurs, Marc demeurerait dans une incertitude cruelle, qui faisait foisonner ses autres appréhensions. Alors, pour conjurer tant de menaces latentes, il s'enfermait dans sa chambre comme dans un retranchement, il s'acharnait sur ses livres pour fixer son esprit, l'empêcher de fabriquer des hypothèses alarmistes. Mais il s'épuisait.

Un jour, comme il feuilletait ses notes, il eut de nouveau un éblouissement. La douleur fut si vive qu'il se rendit chez M. Prévôt, un oculiste qu'on lui avait recommandé.

M. Prévôt était un gros homme barbu, essoufflé, qui répétait tout le temps « bien, très bien », d'un air distrait, et dont la passion principale était de collectionner des papillons.

Devant cet inconnu, Marc fut honteux de s'être attendri sur lui-même et, par réaction, il exposa son cas en quelques phrases sèches et dédaigneuses.

— Souffrez-vous par périodes ou de façon chronique?

— Le mal s'est aggravé. Depuis quelque temps il est devenu chronique.

— Bien, très bien.

Marc s'assit dans un haut fauteuil articulé, et l'autre lui mit sur le nez des lunettes de fer dont il modifia successivement les verres, en l'invitant à lire, sur la paroi d'en face, des lignes de lettres en grandeur décroissante. Les premières, il les déchiffra sans peine.

— Bien, bien. Mais continuez.

A mesure qu'il descendait la colonne, Marc éprouva des difficultés. Il annonça un P qui se trouva être un R. Plus bas, il hésita, fit appel à son imagination, essaya de découvrir une suite logique dans ces lettres qui n'étaient rangées qu'au hasard... L'oculiste l'interrompit et dirigea ses regards sur un autre tableau, plus difficile. Là il dut s'arrêter dès la première ligne.

— C'est curieux, — murmura-t-il, — les lettres tremblent et on dirait qu'elles s'évanouissent.

— Vous auriez dû venir me voir plus tôt.

Poussant son ventre contre lui, M. Prévôt se mit à lui tâter les yeux. Son index pesait sur chacun des globes oculaires, il soufflait avec force. Jamais Marc n'avait été évalué, ausculté de la sorte. Même professionnelle, cette attention, qui accordait de l'importance à ses maux, lui fut précieuse. C'était comme un examen auquel on ne le refuserait pas. Sa mauvaise vue, en somme, lui valait de la bienveillance, presque du respect. Il lui devrait peut-être d'autres avantages. Un aveugle, par exemple, qui donc oserait le toucher?

L'oculiste interrompit ses réflexions en lui chargeant le visage d'un appareil destiné à mesurer le champ visuel et la vision de côté. Marc dut fermer un œil, puis un autre. Au bout de quelques instants d'observation, M. Prévôt se vida la poitrine, en un long soupir, de tout l'air qu'elle contenait et lui déclara :

— Il faut que vous portiez des lunettes. Très bien. Venez dans le cabinet noir.

Comme il l'emmenait, il s'arrêta devant un cadre pendu au mur, où, sous verre, s'étalaient de grands papillons jaunes et marron.

— Vous regardez mes *Parnassius Apollo*...

Marc admira poliment. L'autre reprit :

— Je compte prendre huit jours le mois prochain pour aller en chasser dans la vallée de Zermatt. Ceux qu'on y trouve sont magnifiques.

Dans le cabinet noir il fit asseoir son client, se fixa au front une lampe électrique et, tandis qu'il scrutait les prunelles, continua :

— Je ne comprends pas les gens qui collectionnent des timbres-poste ou des bonbonnières anciennes. C'est absurde. Mais les papillons... Bien... Laissez, ne fermez pas les paupières.

Devant la lumière qui l'éblouissait, Marc rejetait la tête en arrière, mais l'autre le poursuivait, pour l'examiner de plus près, poussait du ventre et des genoux, et lui envoya sur la joue une gouttelette de salive.

— Sauf le travail, — fit M. Prévôt, — faites-vous d'autres excès... Le vin? les femmes? Non. Très bien. Vous avez raison, car, à ce que je vois...

— Pardon, je ne suis ni un modéré, ni un calculateur. Je ne me dérobe pas devant les occasions. Je demande beaucoup à mes forces.

— Bien, bien, — s'empressa de répondre l'autre, craignant des explications trop longues que Marc était résolu d'ailleurs à ne pas lui donner... — J'ai été jeune moi aussi. N'abusez pas, je vous le répète.

— Il s'agit surtout, chez moi, — déclara Marc, — d'une sorte de tension nerveuse, d'une frénésie.

— Avez-vous des soucis, des obsessions?

Soucieux là encore de brouiller sa trace et de dépister quiconque l'interrogeait, Marc protesta :

— Aucune préoccupation...

Ils revinrent dans le cabinet de consultation et, tandis que M. Prévôt, avec de grands soupirs, rédigeait une ordonnance, Marc, soulagé d'avoir coupé court à un questionnaire, se planta devant un autre cadre de papillons.

— Quel bleu dur et brillant, on dirait de l'acier.

— Des *Eucharia*... très difficiles à capturer... Je vous prescris des gouttes de pilocarpine... Très bien... Les timbres-poste, c'est inanimé, cela se vend et s'achète. Tandis que des papillons...

Il lui donna son ordonnance, lui conseilla de se modérer dans son travail et, parlant tout à coup avec lenteur, lui dit :

— Ne manquez pas surtout de revenir me voir bientôt.

Le jeune homme était dans le vestibule qu'il rouvrit la porte et, comme pour être plus sûr qu'il revienne, il ajouta :

— A votre prochaine visite, je vous montrerai mes *Vanessa antiopa*.

Sur-le-champ, Marc se rendit chez un opticien et lui remit l'ordonnance avec une certaine fierté. Cette myopie qu'il allait désormais afficher au moyen de ses lunettes n'était-elle pas le symbole de sa généreuse inadaptation à l'existence? Tant de gens s'accommodent. Lui, il avait toujours été maladroit. Il ne savait pas débrouiller un nœud, verser à boire sans faire de taches. Sauf l'équitation à laquelle il attribuait un mérite de discipline et d'exaltation, il était rétif aux sports. Comment aurait-il pu placer une balle à l'endroit voulu? Il n'était pas à la hauteur, à la cadence de la vie. Trop haut ou trop bas, voilà qui expliquait son refus du banal et du facile, son absence de sérénité, son incapacité à profiter des circonstances. Ainsi fait, il savait bien qu'il ne ressemblait pas aux autres : mais cette tare, qu'il avait longtemps déguisée en vertu, il serait plus facile de la travestir en infirmité.

En dépit de cette bienfaisante myopie, il se heurta en rentrant à la réalité de Boris. Mais le Russe ne lui dit pas grand chose. Il se borna à faire à plusieurs reprises, à l'intention du jeune homme, un geste que celui-ci ne comprit pas tout de suite : il frottait son pouce contre son index. Puis il sortit et Marc se mit à sa table à travailler.

Il avait ouvert de gros livres et s'était accoudé dessus. Mais son esprit avait de la peine à se fixer. Il sentait bien qu'une vue basse n'apitoyerait personne. Avoir les deux jambes brisées dans un accident d'auto, voilà qui serait utile. Qui donc oserait alors vous nuire? Soudain il feuilleta son traité jusqu'à l'endroit où l'opération du trépan était décrite. Oui, il y a encore le trépan... Et puis il se gourmanda

de perdre ainsi son temps à de pareilles absurdités. L'idée de l'examen le terrifia; la date s'en rapprochait avec la vélocité inéluctable d'une locomotive qui s'avance pour vous écraser. S'il le ratait! Il entendit le ricanement d'Henriette et sa voix lointaine mais distincte qui prononçait : « Mon cher, tu échoueras dans tous les métiers que tu entreprendras. — C'est dans l'insuccès, s'écriait-t-il, qu'on montre sa force d'âme. — A ton aise, mais la vie passe et qu'as-tu obtenu d'elle? » Il arrêta net ce dialogue fictif qui lui faisait mal... Quant à Olga, elle ne lui reprocherait rien puisqu'elle-même avait renoncé à la tentative. Kartzev, lui...

Lorsqu'il causait avec Kartzev, il avait l'impression qu'éprouve une patrouille qui sort de ses lignes : tout paraît calme, mais tout est plein de menaces latentes. Kartzev lui donnait la sensation d'un danger imminent. Pourquoi, pourquoi? Il essaya de se raisonner. Sauf que cet étranger habitait chez lui, rien n'était changé à sa vie, à cette vie qu'il avait solidement assise sur quelques affirmations. S'il échouait à ses examens, Antoine, Villiers, Olga le plaindraient parce qu'il les avait persuadés de son énergie et de sa persévérance. A leurs yeux, ce ne serait qu'un accident, car il leur avait imposé une image de lui-même. Mais Kartzev, survenu à l'improviste dans son existence, l'observait avec des yeux neufs. Les étrangers sont plus dangereux que les intimes parce qu'ils ne sont pas dupes de l'habitude, des préjugés de famille ou d'amitié.

En s'en allant, le Russe avait annoncé qu'il rentrerait deux heures plus tard. Quarante minutes s'étaient déjà écoulées. Bientôt, de son pas pesant, il gagnerait sa chambre. Marc, lui, demeurerait avec ses livres de médecine, sans faire de bruit. Oui, mais ensuite il y aurait le dîner. Alors sa main hésitante chercha son portefeuille dans sa poche et l'ouvrit : il y vit un billet de cent francs, un de cinquante, un de vingt. Mais il referma le portefeuille d'un geste sec et le remit dans sa poche.

Pour se venger, son imagination lui représenta le Russe, le soir de son arrivée, ivre et endormi. Il avait dû le porter, le déshabiller : ce torse massif, sale, quel dégoût! L'autre avait vomi. Le porc! Pour le faire tenir tranquille, il avait bien

fallu le rudoyer. Et Marc eut plaisir à transformer rétrospectivement ces bourrades en vrais coups de poings. Il avait battu Kartzev... Cependant son imagination, se tournant contre lui, lui représenta soudain le geste de Kartzev, tout à l'heure : son pouce frotté lentement contre son index. Alors il s'empressa de rectifier : ce n'était que des bourrades, même pas — un geste un peu brusque... On sonna à la porte.

Sûrement c'était Kartzev qui rentrait. Marc se leva à moitié. Mais puisqu'il n'y avait personne dans l'appartement, c'était à lui d'aller ouvrir. Alors il courut à la chambre de Kartzev, ouvrit le tiroir de la table de nuit et y jeta son billet de cinquante francs.

Ensuite, tremblant de rage, il alla ouvrir.

Kartzev parut, gagna sans rien dire sa chambre. Marc, le cœur de nouveau tirant dans sa poitrine, revint à ses livres et essaya de se remettre au travail. Boris allait-il enregistrer son don et le laisser désormais tranquille? Ou bien prendrait-il acte de sa soumission pour prélever régulièrement sur lui un tribut? Marc se demanda avec horreur s'il avait agi avec délicatesse, avec une générosité qui s'exprime à demi-mot, ou bien s'il avait obéi à l'espoir servile d'échapper à une exigence. Lequel des deux hommes, en fin de compte, se vendait à l'autre?

Il ne put admettre cette incertitude. La réalité était qu'il avait voulu éviter à Kartzev l'humiliation de recevoir de l'argent de la main à la main. « Tu comprends, entre hommes, c'est impossible... J'ai cru bien faire alors... et même si mon geste est mal interprété. » Il s'aperçut qu'il fournissait ces explications à Olga, une Olga étonnée qu'il inventait à côté de lui, mais qui ne tardait pas à lui donner raison. A Olga se substitua un Kartzev également imaginaire. Marc recommença l'exposé de ses motifs, mais soudain il le vit refaire le geste vulgaire et terrible des deux doigts frottés l'un contre l'autre. Son assurance disparut. Personne ne l'avait remarqué, ce geste, personne, mais c'était une allusion impitoyable, un lien secret et affreux qui l'unissait à Kartzev.

Alors il sortit précipitamment. Dans la rue il jetait des coups d'œil de bête traquée. Les gens se doutaient-ils de la vilenie qu'il venait de commettre? Cet inconnu, cette femme,

qu'en diraient-ils? Il éprouvait le désir absurde de les arrêter, d'arrêter n'importe quel passant pour la lui raconter, mais aussi pour ajouter fièrement qu'il ne ressemblait pas à cette vilenie, qu'un tel acte, de pur hasard, ne l'exprimait pas. Oserait-il le déclarer en face à Kartzev? Au souvenir de cet homme il pressait le pas. C'était vers sa délivrance qu'il se hâtait. Car, seul, il lui céderait peut-être encore. Mais en manœuvrant, en s'aidant d'alliés, il lui tiendrait tête.

Enfin il s'arrêta devant la petite librairie où travaillait Stalinsky, et s'assura d'abord qu'elle était vide. Puis il entra. Le jeune Russe releva la tête du registre où il écrivait, le vit, s'avança en souriant à sa rencontre, et Marc éprouva comme une douceur inattendue, poignante, le bienfait de cette sympathie.

Volodia Stalinsky était un garçon de vingt-cinq ans, aux abondants cheveux noirs en désordre, aux dents irrégulières, aux cils épais qui donnaient à sa physionomie quelque chose de féminin. Fils d'un professeur important de Pétrograd, il avait vu son père assassiné sous ses yeux, sa mère violée puis assassinée à son tour. On l'avait jeté en prison et il y était resté pendant des mois dans une promiscuité effroyable. Relâché, il ne savait pourquoi, il avait réussi à s'enfuir par la frontière de Finlande. Quelque temps il avait vécu à Stockholm comme secrétaire d'un homme politique du parti Milioukof. Son patron ayant inopinément disparu, il était parti pour Berlin où il avait collaboré au *Vorwæts*. De là il avait gagné Genève où il vendait des livres.

Ces circonstances tragiques et incohérentes ne semblaient pas, au premier abord, l'avoir affecté. Il fallait l'observer avec soin pour remarquer à certaines minutes l'amertume de sa bouche et, sous ses sourcils froncés, une fugitive expression de désespoir. Presque toujours une vivacité continuelle animait ses traits. Il ne s'interrompait de bavarder que pour rire, d'un rire clair, parfois aigu, dépourvu de méchanceté, et qui lui faisait rejeter la tête en arrière, dans un mouvement plein de grâce. Il avait énormément lu et parlait plusieurs langues à la perfection.

— Eh bien, — dit-il sur un ton léger, — et votre pensionnaire?

— Cela va très bien.

— Un peu brusque tout de même, hein, un peu brutal, un peu ivrogne. Mais j'espère que vous ne vous gênez pas pour le remettre à sa place.

Marc vit se dresser devant lui un Kartzev musculeux, avec des prunelles menaçantes, et il affecta de rire.

— Vous êtes bon, vous. Croyez-vous qu'il se laisserait faire?

— A moi, — dit Volodia d'un ton sec, — il ne résisterait pas cinq minutes. C'est que je suis Russe et que je sais comment traiter ces colosses d'apparence qui, au fond, sont puérils.

Les yeux baissés, Marc se demandait de quelle façon utiliser Volodia. Le jeune libraire lui tendit un volume :

— Tenez, voici l'Artzybachev dont je vous ai parlé. C'est un livre cruel et vrai, et après l'avoir lu on a quelque honte à se dire un homme. Bah!

— Voulez-vous venir passer la soirée de mercredi chez moi? Nous causerons...

— D'Artzybachev?

— Non... oui, c'est cela... Si vous voulez...

Il leva son visage crispé et ajouta :

— Kartzev sera là. Je ne crois pas, tout de même, que vous l'intimidiez beaucoup...

— J'en ai vu d'autres, — répondit Volodia en montrant ses dents irrégulières.

Ensuite il reconduisit Marc jusqu'à la porte, en multipliant les sourires et les remerciements.

X

— Comme il fait bon chez vous! — s'écria Volodia en s'approchant du feu. — Dehors le vent souffle et il commence à pleuvoir. Vous permettez que je me chauffe les mains? Je frissonnerai de plaisir après avoir frissonné de froid.

Il tourna son visage mobile vers Olga et lui sourit de façon si engageante qu'elle lui sourit à son tour sans trop savoir pourquoi, puis, s'adressant à Marc, debout et méditatif, il dit :

— C'est un soir à se raconter des contes, mais des contes russes, sans logique et sans morale, qui fassent rêver...

— Il y a assez de rêveurs de par le monde, — grommela Boris.

Abandonnant son expression enfantine, Volodia toisa de haut en bas, puis de bas en haut, l'ancien officier.

— Vous avez appartenu à l'armée, n'est-ce pas? — lui demanda-t-il.

On savait qu'il ne l'ignorait pas, et Boris, sans répondre, fronça ses sourcils blonds sur sa face camuse.

— Votre dernière campagne?

— Avec Wrangel.

— Wrangel. Ah, ah...

Et sur ce « ah, ah » jeté avec une extrême insolence, il lui tourna le dos. Marc n'avait rien perdu de ce bref dialogue. Mais Olga avait cessé de sourire au jeune Russe. D'un air mécontent elle dit :

— Le capitaine Kartzev est un vaillant officier. Vous le savez. Pourquoi le demandez-vous?

— Un héros, — renchérit Volodia. — D'ailleurs nous le sommes tous. Seulement nous n'accomplissons pas en même temps, ni tout de suite, nos actions d'éclat. Je vous assure bien que, si l'occasion s'en présentait, moi-même... — ajouta-t-il en recommençant à sourire, — ou bien votre mari...

Boris se leva lourdement, tourna dans la pièce, puis ouvrit la fenêtre. On vit le ciel noir, la pluie qui brillait vaguement, et, montant dans l'obscurité nocturne, on entendit un appel de trompette. Le Russe pencha son large dos pour mieux distinguer, de l'autre côté de la rue, la cour de la caserne où tremblotaient quelques réverbères noyés. Il murmura :

— L'extinction des feux.

Il tendit l'oreille et, à l'autre extrémité de la cour, le mélancolique signal se répéta, plus lointain, Olga s'écria :

— Pour vous, capitaine, qui avez fait la guerre, et quelle guerre, vous devez trouver bien médiocre cette caserne de temps de paix.

— Pour un officier, — répondit-il avec simplicité, — une caserne, c'est toujours intéressant.

— Vous avez pourtant quitté l'uniforme pour toujours, — demanda Volodia avec une expression attentive.

Kartzev s'abstint de répondre. Il insista :

— Vos troupes ont été licenciées il y a longtemps déjà. Une partie a été dirigée sur la Bulgarie, une autre sur Malte. L'état-major est en Yougoslavie, mais il vient encore d'être réduit.

— Je n'en sais pas aussi long que vous. D'où tenez-vous ces renseignements?

— Peu importe. Le fait est qu'il n'y a plus rien à faire pour un officier blanc.

— Qui sait? On formera peut-être d'autres corps expéditionnaires.

— Je ne crois pas.

— Alors tant pis, — dit sourdement Boris. — Car je recommencerais bien à servir.

Lui aussi parut séduit par les flammes dansantes du feu. Les contemplant d'un air vague, il murmura :

— Les soldats me manquent... Et puis, quand on s'est battu comme moi, on n'est plus bon qu'à se battre encore.

— Il y aurait bien un moyen, — murmura Volodia du même ton rêveur.

— Lequel?

L'autre sourit et dit comme une chose naturelle à laquelle il n'attachait pas autrement d'importance :

— Passer de l'autre côté.

— Du côté bolchéviste? — s'écria Marc.

Boris se retourna vers son hôte, qu'il avait oublié, et lui dit avec colère, comme s'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas :

— Pourquoi pas?

Dans le silence qui accueillit sa phrase, il haussa les épaules, passa le revers de sa grosse main sur son front et fit à voix basse :

— Je plaisante...

Olga se leva et leur versa à tous les trois des verres de punch. Volodia but le sien avec des mines délicates, en soufflant dessus parce qu'il le trouvait trop chaud, et complètement absorbé dans cette opération. Marc demeura silencieux, raide, sur sa chaise. Boris avala son verre à grand bruit, en demanda un second, puis jetant un regard provocateur autour de lui, s'écria :

— Un vrai soldat, je le répète, doit se battre. Il va là

où il y a de l'emploi pour lui. C'est l'uniforme quel qu'il soit, qui importe. Quand nous faisions prisonniers des officiers allemands, nous les traitions en camarades. Plus tard, dans mes campagnes contre les rouges, même les hommes fraternisaient. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux désertaient, passaient en face. Et il y en avait d'autres, en face, qui venaient chez nous. Je me souviens d'un officier rouge, un prince Bolkowsky, qui les a quittés parce qu'il voulait revoir la rue de la Paix...

— Comment?

— J'étais une nuit aux avants-postes, — raconta Kartzev en s'animant. — Il s'est présenté tout à coup au milieu de nous. Je ne sais pas comment il avait passé nos lignes. Il m'a dit : « Frère, je souffre trop... » et il m'a embrassé. Nous avions allumé un grand feu où il a pu se sécher, et puis nous lui avons donné à boire. Je l'ai interrogé sur d'anciens camarades, sur des parents à moi qu'il connaissait. A chaque nom, il répondait : « Mort » ou « assassiné » ou « en prison ». Je lui dis que je comprenais qu'il ait fui de telles horreurs. Mais il s'était réchauffé, il avait bu et il m'expliqua ceci : la veille, il avait trouvé dans une maison à demi brûlée un vieux numéro du *Figaro*; et il avait tout à coup pensé à une ancienne maîtresse qui était mannequin à Paris; en quelques heures ce souvenir était devenu si douloureux qu'il s'était senti obligé de partir.

— Et alors?

— Je l'ai envoyé à l'arrière, et je n'ai plus entendu parler de lui. Longtemps après j'ai reçu une lettre, une seule. Il est chasseur de restaurant, à Montmartre.

— La belle histoire! — s'écria Volodia d'un air railleur. — Presque trop belle.

— Se sentir obligé de partir... — murmura Olga. — Beaucoup de Russes connaissent cette nécessité intérieure.

— Allons donc, — reprit Volodia, la mine amusée, — pourquoi s'en aller quand on est bien quelque part? Moi, je compte terminer mes jours ici.

— Après son départ, — continua Boris d'un air préoccupé, — j'ai songé longtemps à ce qu'il m'avait dit, et j'en suis venu à me demander si je ne devrais pas l'imiter.

— L'imiter?

— Parfois quelqu'un sans le savoir vous donne l'exemple, l'exemple qu'on attendait sans le savoir non plus. Malheur aux aveugles et aux sourds qui ne saisissent pas. Je me torturais pour comprendre où était mon devoir...

— Et alors?

— Gagner les postes ennemis, demander l'officier bolchévik...

— Lui dire : « Frère... » et l'embrasser, — fit Volodia en rejetant la tête en arrière et en riant de bon cœur.

Stupéfait, Marc s'écria :

— Vous, déserteur?

Kartzev murmura entre ses dents :

— Il y a peut-être une grande douceur à déserter...

Puis il soupira et mit sa tête dans ses grosses mains. Volodia s'aperçut que Marc était scandalisé et lui dit, d'un air subtil :

— Être infidèle, c'est pratiquer une sincérité successive... N'importe, il est rare qu'un officier préconise cette méthode.

Olga se leva, porta à Kartzev un nouveau verre de punch et, tout en le regardant l'avaler, lui fournit aussi un argument :

— Et puis, des deux côtés, c'étaient des compatriotes. La Russie est grande.

Il la dévisagea en lui rendant son verre et, pour la première fois depuis des années, cet homme rude et malheureux eut l'impression que quelqu'un le comprenait. Sans quitter des yeux la figure attentive où il trouvait cette indicible consolation, il se leva, élargit les épaules, reprit un air d'autrefois, l'air d'un officier stylé, racé, plein d'audace et de certitude, et d'un accent joyeux il s'écria :

— Bien sûr. Pourquoi nous entre-déchirer? Que sont-ils devenus tous les généraux blancs? Disparus. Tandis que la Russie est éternelle. On a voulu lui faire du mal, la détruire. Ce sont les gouvernements capitalistes de l'Occident qui ont cherché à l'étouffer, à la partager. Et puis les Polonais, les Roumains, les sales petits Baltes. Mais le jour de la revanche viendra. Les bolchéviks ont reconstitué l'armée, une vraie armée. S'ils se décident à nous venger de l'Europe, oui, pourquoi ne pas servir là...

— Vraiment? — fit Volodia avec un grand sérieux.

Boris serra les poings et continua :

— Un jour nous serons des millions à marcher vers l'ouest. Des armées immenses. Nous irons à Berlin, à Londres, à Rome. Nous camperons en plein Paris. Qui donc alors osera nous appeler des Barbares? L'Europe ne sera plus qu'un empire russe...

Il se tourna vers Marc et dit :

— Quand nous arriverons, attendez-vous à être pillé et peut-être collé au mur. Le blocus, la famine, les bombardements, ce sera pour vous. Nous brûlerons les moissons, nous fouetterons les hommes, nous prendrons les femmes.

Il ricanait, féroce et goguenard. Marc, de plus en plus dégoûté par ce désordre de pensées et cette violence, lui rétorqua :

— Croyez-vous que l'Europe se laissera faire?

— Vous ne m'empêcherez jamais de faire ce que je veux.

— Vos brutalités, — continua Marc avec précipitation, — à quoi vous serviront-elles? N'avez-vous d'autre but que de détruire?

— Pourquoi pas?

— La civilisation vous gêne donc tant que cela?

L'autre, cessant de ricaner, le regarda avec colère. Rempli, lui aussi, d'une rage soudaine, et saisissant l'occasion de dissimuler ses griefs personnels sous une protestation d'apparence générale, Marc insista :

— D'où vous vient cette joie d'abuser de votre force?

— Le capitaine Kartzev, — interrompit Volodia d'une voix impérieuse qu'on reconnut à peine, — est un soudard. Il ne pense qu'à piller et à violer. Je vais vous dire, moi, pourquoi nous viendrons en Occident.

Il avait parlé avec une telle autorité que les autres demeurèrent frappés d'étonnement. Alors il se mordit les lèvres, et, ce qui ne lui ressemblait guère, il parut gêné. Sur un ton différent, plus amène, il dit :

— Vous voudriez le savoir, vraiment?

— Comment, — fit Marc, — vous croyez que...

Avec une surprenante ferveur, Volodia murmura :

— Nous viendrons vous apporter le vrai Christ.

Ses yeux brillaient. Ce n'était plus un jeune homme taquin et léger. Sa figure rayonnait d'une beauté mystérieuse. Il ajouta :

— Rien n'est important sur cette terre, vous m'entendez, sauf une seule chose. Je ne crois en rien, en rien, sauf en cela.

— Et c'est? — demanda Olga très intéressée.

— Le salut de l'âme.

— C'est vrai, — murmura-t-elle, un peu déçue.

Tourné vers Marc, Volodia le vit si malheureux d'un tel étalage, si froissé, craintif et furieux, qu'il s'approcha, posa sa main avec douceur sur son épaule, attacha sur lui ses yeux emplis soudain d'une mélancolie effrayante, et dit :

— Je vous raconterai peut-être comment j'en suis venu là.

Puis, lui tournant le dos et reprenant son ton railleur, il s'adressa à Olga :

— Nous ennuyons votre mari. Les Russes sont très ennuyeux. Nous sommes toujours en quête. Ici on a trouvé. Nous sommes tourmentés par l'inquiétude de ce que nous faisons sur cette terre et nous nous demandons...

— Oui, — fit Marc, — vous aimez poser des questions. Nous, nous préférons des réponses.

— Nous interrogeons notre voisin, chaque nouveau voisin, avec l'espoir qu'il va peut-être nous révéler la vérité. Chaque homme possède un secret et nous lui demandons de le partager.

Volodia reprit son sourire, un peu forcé cette fois et il ajouta :

— Cher monsieur, quel est le vôtre?

Marc tressaillit.

— Si je vous le disais, — fit-il, — il cesserait de l'être.

— Me croyez-vous incapable de le deviner?

— Encore du punch? — proposa Marc en se levant.

Volodia l'observa un instant, entre ses longs cils, puis, rejetant la tête en arrière :

— Je préfère déchiffrer le capitaine.

Kartzev s'était étendu sur le divan et il fumait sans accorder d'attention aux propos qui s'échangeaient. Le jeune Russe vint à lui.

— Capitaine, — dit-il, — je suis un graphologue de première force. Madame Lepreux, hélas, ne croit pas à mon

talent, et je voudrais la convaincre. Avez-vous sur vous quelques lignes de votre écriture?

Kartzev ne répondit pas. Sans se démonter, Volodia sortit un carnet de sa poche, en arracha une page et, la tendant à Kartzev avec un crayon, lui dit d'un ton sec :

— Écrivez.

Puis, s'emparant de la feuille où l'autre avait tracé quelques mots, il s'installa à la table et se mit à les étudier.

— Eh bien, — fit-il au bout d'un instant, — voici ce que je lis dans votre écriture : vous êtes un tempérament énergique, brutal même... Vous aimez les chevaux, le jeu, le vin...

— Tout cela n'est pas très sorcier, — dit Marc.

— Attendez. Vous avez été discipliné, vous ne l'êtes plus. Vous avez été généreux, vous avez été fier, vous ne l'êtes plus.

— Hein? — fit Kartzev en se redressant.

— Scrupules, délicatesses, courtoisie même ont disparu.

« Où veut-il en venir? » se demandait Marc avec un étonnement ravi. Il redoutait toutefois que Volodia ne payât cher son intrépidité. Mais celui-ci continuait :

— Votre courage même est-il demeuré intact? Je vois dans certaines fins de mots une sorte d'affaissement.

— Avez-vous fini? — s'écria Kartzev.

Ses yeux clairs s'allumaient sous ses sourcils blonds et il cherchait de quelle façon se fâcher. Mais l'autre lui opposa un regard glacé qui l'immobilisa; les deux hommes se dévisagèrent, muets, puis le plus jeune, satisfait de cette épreuve de force, se reporta au papier et ajouta :

— Ah, vous êtes préoccupé d'une femme en ce moment.

Boris se décida brusquement à prendre toute la chose en plaisanterie :

— Et elle, — fit-il, — s'intéresse-t-elle à moi?

— Il me faudrait consulter son écriture. J'ignore vos chances...

— Non, non, —insista l'autre, — renseignez-moi. Acceptera-t-elle mes propositions?

Mais Volodia, faisant semblant d'être très absorbé dans son étude graphologique, s'écria :

— Ah, que vois-je? Il y a du sang dans votre passé, beaucoup de sang. C'est la guerre. Odessa... Mais quoi encore?

— Dites.

— Il y en a aussi dans votre avenir. Cette brutalité annonce des malheurs. Vous commettrez un acte de violence.

— Bientôt? — demanda Boris qui l'écoutait avec beaucoup d'attention.

— Presque un crime... peut-être un crime.

— Possible. Je n'aime pas qu'on m'ennuie.

— Le reste, je vous le dirai plus tard, — fit Volodia en se levant d'un air grave.

Il se tourna vers Marc dont le cœur depuis quelques minutes battait douloureusement, et dit :

— Je voudrais maintenant analyser l'écriture de monsieur Lepreux.

Devant cette nouvelle tentative d'indiscrétion où se trahissait par l'accent et le regard la volonté de Stalinsky de suggestionner son interlocuteur, Marc détourna la tête et balbutia qu'il n'avait pas de texte sous la main à lui soumettre.

— Comment, chez vous? D'ailleurs il me suffit que vous rédigiez deux lignes...

Vexé d'une telle insistance, Marc se rebiffa.

— Je préfère que vous ne fassiez pas ma graphologie.

— Je ne voudrais pas vous désobliger, — répondit Volodia en retrouvant sa gentillesse inoffensive. — Ni vous gêner.

Ensuite il prit congé, en remerciant beaucoup les Lepreux de « l'intéressante soirée » qu'il avait passée chez eux. Comme il allait passer la porte Kartzev décida de l'accompagner, pour respirer un peu.

— C'est vrai que nous avons beaucoup fumé, — remarqua Olga après leur départ.

Elle alla ouvrir la fenêtre. Elle regrettait que leurs deux invités ne fussent pas restés plus longtemps : ces présences masculines, ces discussions avaient stimulé son esprit. Quand elle se retourna, elle fut frappée de l'expression étrange de son mari.

— Olga, tu vas me répondre avec une loyauté complète, absolue...

Elle bâilla : qu'allait-il inventer encore?

— Une idée vient de me traverser l'esprit, — reprit-il. — Comment m'est-elle venue, je n'en sais rien... Mais il faut

me répondre... Quand Stalinsky t'a parlé pour la première fois de Kartzev, c'était dans sa boutique, n'est-ce pas?

— Oui, mais...

— Bien. Kartzev se trouvait là, tu as fait sa connaissance sur-le-champ.

— Je ne me rappelle plus.

— J'en suis sûr puisque tu l'as ramené ici, le soir même. Souviens-toi : tu m'as parlé de lui, tu as ouvert cette porte, il était là...

— Soit. Mais pourquoi cet interrogatoire?

— Olga, tout de suite, dès les premières minutes de votre conversation, tu l'as questionné sur Fédine. N'est-ce pas?

Olga haussa les épaules.

— Kartzev a vécu à Odessa, — insista Marc, — l'autre aussi. Ils se sont rencontrés, j'en suis sûr. Il te parle de lui.

Très agité, il avait saisi les deux mains de sa femme; avec elle au moins il se sentait le plus fort. Elle ne chercha pas à se dégager, et de sa voix lente confirma son pressentiment :

— Soit... Il a connu Fédine quand il était à l'armée de Wrangel.

— Et c'est pour cela que tu t'es intéressée à lui, que tu l'as amené ici.

— Vas-tu me reprocher un acte charitable à l'égard d'un malheureux?

Le souffle coupé, Marc mit sa main sur sa poitrine où il ressentait un étouffement douloureux. Puis, s'exaltant, il demanda :

— Comptais-tu me le cacher toujours?

— Oui, — répondit-elle avec dureté. — Car tu as beau faire l'esprit supérieur, tu as en amour des idées de propriétaire.

— Que t'a-t-il raconté sur Fédine?

— Je ne te dirai rien.

— Si.

— A quoi bon?

Avec son frémissement d'inquiétude, cette crainte qu'il avait de lui-même et des autres, ses lèvres ouvertes et son visage fiévreux, il plut beaucoup à Olga. Et, pour stimuler la flamme qui le brûlait, elle se décida à parler :

— Ils se sont rencontrés plusieurs fois... Ils jouaient aux cartes ensemble... Michel était occupé dans un hôpital militaire... Un jour l'hôpital a été bombardé, il a reçu un éclat d'obus au bras. Puis, dans le désordre qui a accompagné l'évacuation d'Odessa, Kartzev l'a perdu de vue. Voilà tout.

Avide de souffrir, Marc insista :

— Comment as-tu expliqué à Kartzev l'intérêt que tu portais à Fédine?

Et... se trahissant, il murmura avec angoisse :

— Voilà pourquoi il me traite...

Mais Olga, saisie d'une brusque fureur, lui cria :

— Non, je ne lui ai pas dit que Michel avait été mon amant, mais si tu me poursuis encore de soupçons absurdes, je le lui dirai. Tu entends? Je le lui dirai.

Elle s'arrêta, et reprenant sa voix basse, langoureuse, elle ajouta :

— Oublieras-tu donc toujours qu'il est mort?

Alors Marc releva la tête et, livrant enfin au jour l'affreuse inquiétude qui le possédait depuis quelques instants :

— Olga, Kartzev n'est autre que Fédine. C'est lui, c'est lui que tu as introduit ici sous un faux nom...

Elle recula, stupéfaite, hésita entre le rire et la colère et ne sut d'abord que dire :

— Tu es fou... fou à lier... Cette supposition est imbécile, ignoble...

Et puis elle s'arrêta, en proie à une pitié profonde non pour l'homme qui palpitait sous ses yeux, mais pour l'autre, le disparu, son premier amant. Et elle ne put que murmurer, avec lenteur, et sentant remonter en elle l'indicible émotion d'autrefois :

— Puisque je te dis qu'il est mort... Comprends-tu... Il est mort...

Marc se précipita à ses genoux d'un mouvement convulsif, comme pour lui demander pardon, mais il se releva tout de suite, avec orgueil. L'angoisse qui, la minute d'avant, faisait couler de la sueur le long de son corps, avait disparu. Il triomphait de Boris, de Fédine. Alors il saisit Olga et l'étreignit. Et ils s'embrassèrent avec violence, mêlant leurs bouches, leurs larmes amères, mêlant bientôt leurs corps.

XI

Marc était sorti pour faire une course, d'un pas rapide, car il ne savait pas flâner, et, toujours préoccupé de lui-même, il s'interrogeait tout en marchant. Comment avait-il pu inventer que Kartzev était Fédine? Son imagination avait des détentes trop brusques : en certaines circonstances, elle échappait à tout contrôle, elle partait en carrière, emballée. Comme Allegra. Oui, en propres termes, son imagination le désarçonnait. Certes, il l'avait souvent utilisée à son profit, mais, exercée par ses soins, devenue vigoureuse et retorse, que de fois elle se tournait contre lui, et l'accablait! Cette mystérieuse faculté, qui lui aurait peut-être servi s'il avait été romancier, précipitait toujours aux extrêmes les hypothèses qu'elle inventait sans relâche. Et à force de logique elle les transformait en évidences. Marc maudissait ce cruel pouvoir de rendre vraisemblables des calamités fictives. Il s'efforçait de résister, mais en vain, à ces chimères qui, se gorgeant et se renforçant de toutes les ressources de son esprit, s'installaient en lui pour le tyranniser.

Parfois, soudain, avec une vitesse égale, l'imagination revenait en arrière, renversait ses hypothèses. Alors, comme un paysage qu'une variation de lumière transforme, Marc ne pouvait plus s'expliquer ses aberrations antérieures. Comment avait-il si cruellement souffert de cauchemars qui lui paraissaient désormais absurdes? Maintenant il retrouvait la paix, l'équilibre de soi-même, l'harmonie avec le monde. Il respirait, il recommençait à vivre. Et autant l'inquiétude l'avait asservi, le ventre tordu, les oreilles brûlantes, autant il se sentait dilaté de bonheur, tête relevée, et regard droit.

De son pas toujours pressé, Marc se rendit aux Eaux-Vives, chez Villiers. Il sonna trois coups espacés, comme ils étaient convenus, et Pierre vint ouvrir.

— Es-tu seul? — fit Marc.

Sur la réponse affirmative, il entra. Et, comme toujours avec son ami, il ne put s'empêcher de faire de l'ironie.

— Seul, — dit-il, — c'est bien extraordinaire.

— Que veux-tu, il faut aussi que je me repose.

Naguère, les succès féminins de Villiers l'agaçaient telle-

ment qu'il avait pris le parti d'exagérer leur nombre afin de les rendre, en quelque sorte, légendaires. Villiers acceptait comme un hommage admiratif ce qui était une dérision.

— D'ailleurs, — fit-il, — je me range.

Marc, qui venait lui demander un service, se retint de hausser les épaules.

— C'est-à-dire, — s'empressa de rectifier l'autre, — que je me consacre désormais à une seule femme. Il faut ajouter qu'elle est follement éprise de moi.

— La malheureuse! — s'écria Marc... — Je veux dire, — ajouta-t-il en se mordant les lèvres, — qu'elle fera bien de ne pas s'y fier.

Les dents de Pierre brillèrent dans son visage loyal. Il donna à son ami une grande tape sur le genou en s'écriant :

— Mon vieux Marc, va.

L'autre profita de ces bonnes dispositions pour lui expliquer qu'un Russe « de ses amis » était dans la plus extrême misère et qu'il lui cherchait un emploi.

— Ah oui, le Russe qui habite chez vous.

— D'où sais-tu...

— Par ta sœur.

— Henriette? Comment?

Villiers fit un geste d'indifférence. Puis il ajouta :

— Cela doit être assommant d'héberger ainsi un étranger, en tiers entre vous.

— Nous l'avons fait pour lui rendre service; il était tout à fait désemparé et...

— J'avoue que je ne te comprends pas. Les femmes russes sont délicieuses, c'est entendu. Mais les hommes, je ne puis les souffrir.

— Tu te trompes complètement en ce qui concerne Kartzev. C'est un ancien officier.

— Peuh, ils le sont tous. Ou bien révolutionnaires.

— Moi, — reprit Marc en bégayant, — j'aime les Russes parce qu'ils savent remettre les choses en question, parce que, au rebours de tes chers amis les Anglais, ils préfèrent l'inconfortable. Tu ne peux imaginer la fraîcheur de sensibilité qu'on trouve chez des êtres qui, chaque matin, recommencent la vie à nouveau. Des êtres qui ont besoin d'espace

autour d'eux, précisément l'espace russe, et qui, hésitant devant n'importe quelle direction, tournent sur eux-mêmes.

— Je n'ignore pas, — fit Villiers d'un air goguenard, — que toi aussi tu ne te prives pas de te déjuger...

— Tu ne connais pas mes motifs. Et si tu ne peux comprendre mes amis russes, c'est que tu es, par définition, casanier, conventionnel...

Tout à coup, il se rappela qu'il venait demander son appui et ajouta :

— ...raisonnable, pondéré. Je ne te le reproche pas, d'ailleurs.

— Bref? — demanda Villiers sans attacher d'importance à ces paroles semblables à des milliers d'autres qu'ils avaient déjà échangées sans résultats.

Marc recommença l'éloge de Kartzev; il expliqua qu'il était un excellent cavalier et qu'il accepterait de gagner sa vie, provisoirement du moins, comme écuyer. Villiers ayant mis des fonds dans le manège qui abritait Allegra, il venait lui demander d'y recommander Kartzev pour un emploi.

Villiers, qui devenait sérieux dès qu'on parlait d'argent, répondit que le manège ne faisait pas de bonnes affaires et qu'il ne pouvait songer à augmenter son personnel.

— Combien paye-t-on un écuyer? — fit Marc.

— Je ne sais pas.

Alors Marc, qui, lui, n'accordait aucune importance à l'argent, dit :

— Eh bien j'en ferai les frais... Qu'on engage Kartzev, je paierai son traitement... Oui, par amitié pour lui...

Il prit cependant la précaution d'ajouter :

— Mais Kartzev n'accepterait jamais que je lui remette la moindre somme. Alors, garde-moi le secret. Je compte sur toi. Il est très important qu'il n'en sache rien...

— Des philanthropes comme toi, — s'écria Villiers en plaisantant, — on n'en rencontre plus... Tiens mais, au fait, il pourra entraîner Allegra pour le concours hippique. Bon cavalier, dis-tu? Tant mieux, parce que le parcours est très dur.

Les yeux de Marc brillèrent une seconde :

— Tu n'as rien à craindre. N'hésite pas à le mettre sur des obstacles difficiles.

— Ma foi, si ce pauvre diable se casse la tête, il y gagnera de ne pas mourir de la main des bolchevistes.

— Merci... je veux dire : merci de l'engager.

Marc n'avait pu s'empêcher de rougir. Détournant la tête, il vit sur la table des gants de femme qui traînaient.

— Mon vieux, — dit-il pour changer l'entretien, — tu ne dissimules pas assez.

Puis il recourut à la légende qu'il avait inventée pour ridiculiser légèrement Villiers, et il ajouta, sur un ton persifleur :

— Je parie que tu ne te rappelles pas à quelle femme ils appartiennent.

— Mais si, c'est à...

Pierre s'arrêta net. C'étaient les gants de madame Fleurieu. Il avait beau dire qu'elle était follement éprise de lui, elle commençait à l'ennuyer. De plus en plus, elle avait des distractions, des accès de larmes, ce qu'il appelait encore des essais de remords. Et, sans vouloir aller jusqu'au bout de cette idée, il sentait bien que Marc était mêlé à ces tristesses, encore qu'elle ne parlât plus guère de lui.

— Tiens, — fit celui-ci en inspectant la pièce, — où donc est ma photographie, tu sais, en tenue de cheval?

— Sur la cheminée.

Mais non, elle n'y était pas. Villiers fit semblant de se rappeler qu'il l'avait donnée à l'encadreur. « Elle a oublié ses gants, pensa-t-il avec colère, mais elle a emporté le portrait de Lepreux. »

Les deux jeunes gens se rendirent au manège pour régler l'affaire dont ils étaient convenus. La chose se fit sans difficulté. Puis ils se séparèrent. A peine seul, Marc ne put s'empêcher de dire tout haut :

— Cette fois, ça y est.

Ensuite il regarda l'heure. L'après-midi était perdue pour le travail, et il décida de rentrer. Olga serait sûrement à la maison.

Comme il ouvrait sa porte après avoir grimpé l'escalier en sifflotant, il s'arrêta. Du vestibule, il entendait une conversation animée, en russe. Et il reconnut la voix de Kartzev, celle d'Olga. A pas de loup, il se rapprocha : il y eut un silence,

de ces silences qui paraissent si longs quand on ne voit pas la figure des interlocuteurs. Puis Boris s'exclama avec colère et Marc reconnut son nom : « Lepreux ». Alors, avec la même rapidité qu'un orage des tropiques, l'angoisse le bouleversa de nouveau. Puisque personne ne savait qu'il était rentré, pourquoi ne pas... Sur la pointe des pieds il se dirigea vers la porte du palier. Mais, derrière la cloison, la voix de Volodia venait de s'élever, très claire. Il ne serait donc pas seul.

D'un pas résolu, affermissant ses lunettes, il pénétra dans la pièce où ses « amis russes », surpris, le dévisagèrent.

XII

— Bonjour, — dit Marc.

— Libre, à cette heure-ci? — s'écria Olga.

Elle se tourna vers ses deux compagnons.

— Mais rasseyez-vous donc, messieurs.

D'ailleurs, seul Volodia s'était levé. Il vint serrer la main de Marc avec amitié :

— Êtes-vous souffrant?

— Non. La Faculté nous a donné congé aujourd'hui pour fêter Hippocrate. C'est son anniversaire. Ou peut-être Gallien. Je ne sais plus. Et c'est ce qui me procure le plaisir imprévu de vous trouver chez moi.

Ses ironies maladroites tombèrent à plat.

— Ceci dit, — fit-il, — je vous prie de continuer.

Mais, comme ils se taisaient, il dut reprendre la parole. Et, se tournant vers Kartzev, il lui annonça qu'il venait enfin de lui trouver un emploi. L'ancien officier entendit sans aucun enthousiasme qu'il s'agissait d'une place d'écuyer.

— Je regrette, — ajouta Marc, — de vous proposer une occupation si médiocre. Mais vous aimez les chevaux, m'avez-vous dit?

— Je n'appelle pas « chevaux » les rosses d'un manège.

— Pardon, vous y trouverez quelques bêtes intéressantes. Je vous recommande Allegra, qui a de la race.

L'autre haussant les épaules, il insista :

— Une jument demi-sang, que vous aurez à entraîner pour un concours hippique...

— Votre jument...

Kartzev ne termina pas sa phrase. Il paraissait moins mécontent de l'offre de Marc que tourmenté par la conversation qui l'avait précédée.

— Vous m'avez si souvent exprimé votre désir d'être occupé, — dit Marc... — D'être occupé et indépendant...

— Quand faudra-t-il que je vous quitte? — demanda Boris d'un air féroce.

Sous ce regard, Marc de nouveau songea : « C'est mon hôte », petite phrase à laquelle d'ailleurs il n'ajoutait plus grand sens. Il crut cependant adroit de temporiser puisque l'essentiel était acquis. « Quand vous voudrez », murmura-t-il. De sa voix profonde et sinueuse, Olga dit :

— Vous savez bien que vous ne nous gênez pas. Est-il même besoin que vous acceptiez cette proposition puisque peut-être...

Il se tourna vers elle, et, implacable :

— Je partirai demain.

Ensuite, les sourcils froncés sur sa face camuse, il se croisa les bras et retomba dans un mutisme gros de colère. Mais le regard qu'il avait échangé avec la jeune femme avait fait tressaillir Marc. Prendrait-elle toujours son parti? Avec volubilité, Volodia s'écria :

— Cher monsieur Lepreux, j'aurai à vous montrer des livres très intéressants, tout un ballot que je viens de recevoir de Moscou. Des revues d'art dramatique, entre autres. C'est étonnant ce qu'on fait là-bas pour le théâtre. Nous finissons par être très bien renseignés sur ce qui s'y passe, grâce à des amis qui vont et viennent. Prague, par exemple, est un excellent centre d'informations.

Il s'arrêta, car personne ne l'écoutait, et il se sentait gagné par la gêne des autres. Chacun regardait par terre. « Après tout, se disait Marc en s'obstinant dans son silence, je suis chez moi. C'est à eux de trouver une explication, une sortie. » Olga se leva et passa dans la pièce à côté. Mesurant les dangers de la situation, Volodia glissa à Marc, avec un coup d'œil affectueux entre ses longs cils :

— C'est justement de quoi nous nous entretenions à votre arrivée. La colonie russe de Prague est nombreuse et j'y connais du monde. Dans une lettre récente on me parle d'une occupation qui conviendrait très bien, il me semble, au capitaine Kartzev. J'essayais de l'y décider...

Avec une indéfinissable impertinence, il ajouta :

— Mais vous venez de lui trouver autre chose, et c'est à lui de choisir. Cependant mon offre, sans vouloir vous froisser, est plus flatteuse. Il faudrait partir dans quelques jours.

Partir. Et partir pour Prague. Autant dire que Kartzev s'en irait définitivement. Le visage de Marc s'éclaira de reconnaissance, tandis que Volodia continuait de le dévisager en souriant. Mais il souriait si souvent, et avec tant de grâce, qu'on ne savait jamais s'il se moquait de vous ou s'il vous aimait.

— Qu'en pense le capitaine? — demanda Marc.

— Si vous désirez le savoir, — répondit Boris d'un air furieux, — et vous en avez le droit, peut-être, car en somme je suis votre obligé...

— Mais non...

— Si, si, je le répète, je suis votre obligé...

Puis une expression d'irritation et de mélancolie se répandit sur ses traits. Tandis que Volodia, les paupières à demi closes, le guettait, il continua, cherchant ses mots :

— Les conditions qui me sont proposées pour m'employer à Prague me font hésiter... Je ne sais pas... je ne veux pas... Pour le moment, je préfère rester ici... Et, puisque votre bonté inépuisable me procure un gagne-pain...

— Vous avez tort, — dit Volodia, — réfléchissez.

— Oh vous, — s'écria Boris exaspéré, — vous êtes un envoyé du diable!

L'autre éclata de rire, puis tout à coup sérieux :

— Soyez donc poli.

Olga rentra et parut soulagée de voir que les trois hommes ne s'étaient pas sauté à la gorge.

— A votre place, — reprit Marc, — j'accepterais d'aller à Prague.

— Comment, — fit Olga d'un air étonné, — vous avez dit à mon mari...

— Oui, — grommela Kartzev, — et vous voyez que vous n'êtes pas du même avis. Vous me conseillez de rester, il me conseille de partir.

— Je ne te comprends pas, — dit Olga, — tu accepterais que le capitaine...

— Je vois, — répliqua Marc agacé par l'intérêt que sa femme apportait à cette conversation, — que l'emploi que je viens de lui procurer lui déplaît, et...

— Et surtout, — interrompit Volodia avec vivacité, — nous n'avons pas expliqué à monsieur Lepreux quelles étaient les conditions posées par les gens de Prague. Et nous ne pouvons pas les lui dire.

De plus en plus impatienté, effrayé de ce qui se tramait autour de lui et qu'il ne comprenait pas, Marc se tourna vers Volodia qui murmura :

— Elles sont d'ordre politique. De politique intérieure russe.

— Alors, évidemment, cela ne me regarde pas.

Personne ne lui répondit. Marc continua avec une irritation grandissante :

— Mais si vous désirez avoir des entretiens aussi confidentiels, dont je dois être exclu, pourquoi les avez-vous chez moi, à mon insu?

Volodia bondit sur ses pieds et multiplia des excuses. Mais, sans bouger de sa chaise, Boris proféra :

— Voilà une insolence de trop.

Volodia quitta Marc et courut à lui :

— Taisez-vous, voyons.

Cependant ses propres paroles étaient montées brusquement à la tête du capitaine. Troublé par la longue conversation qu'il venait de subir, incertain et aveuglé, il lui fallait une issue. Agir était nécessaire pour soulager son irrésolution. Il écarta Volodia.

— Vous êtes parvenu à faire de moi un palefrenier, monsieur Lepreux. Mais vous oubliez le sang qui coule dans mes veines...

Ces mots ne lui suffisaient pas, il en chercha de plus brutaux, de plus provocants. Il dit :

— Je ne me laisserai pas faire la leçon par un gamin comme vous.

Marc pâlit. « Kartzev commettra un acte de violence », avait prophétisé Volodia. Il sentait venir sur lui, comme une avalanche, l'agression dont il était obsédé. Un coup d'œil furtif lui montra Volodia debout contre le mur, immobile.

Boris se leva, décroisa ses bras, haussa les épaules, s'avança vers Marc, et lui dit avec une terrible expression de menace et de mépris :

— Jamais vous n'oserez me mettre à la porte!

Marc, la face grise, était agité d'un tremblement qu'il appliquait toutes ses forces à contraindre. Il savait qu'il ne pourrait résister à cet homme, l'inégalité physique était trop grande. Des hypothèses se succédèrent à une extrême vitesse dans son esprit affolé. Kartzev allait-il le gifler? L'assommer? L'obliger devant Olga à demander pardon? Le fouetter comme un moujik?... Kartzev vit sa terreur, et leva ses deux gros poings carrés, aux poils blonds.

Volodia se jeta sur lui :

— Pas cela, pas cela.

Kartzev le repoussa si brutalement qu'il le fit tomber par terre. Puis, toisant Marc, il se mit à retrousser ses manches en ricanant : « Il a peur, il a peur de la correction qu'il va recevoir »...

Alors Marc, qui était parvenu à desserrer les dents, bégaya :

— Sortez, je vous chasse.

Il avala difficilement sa salive et redit :

— Sortez, canaille.

L'insulte mit Boris hors de lui. Il poussa un cri de rage, d'un geste arracha un revolver de sa poche et hurla :

— Des excuses, tout de suite. Des excuses, des excuses!

Marc se sentit sauvé. La mort, soit, mais pas la honte. Ah, quelle revanche! Son regard étincela de façon extraordinaire, et il s'écria dans un enthousiasme délirant :

— Tirez donc. Croyez-vous que vous me fassiez peur?

Et, scandant ses mots, il clama :

— Je n'ai pas peur.

Alors Boris, le bras retombé, laissa échapper son revolver qui roula sur le parquet où Volodia s'en empara lestement; puis, toujours dominé par le regard fulgurant du jeune homme, il recula d'un pas, de deux pas, et s'écroula sur une chaise.

— Imbécile, — lui jeta Marc sans pouvoir bouger.

Olga était réfugiée au fond de la pièce. Elle avait juste pu se boucher les oreilles avec la terreur de la détonation. Ensuite tout s'était passé si vite, bien autrement que ce qu'on aurait pu prévoir, redouter.

Le visage illuminé, mais éprouvant toujours les mêmes difficultés à parler, Marc désigna Boris qui avait couvert sa figure de ses mains, et ordonna à Volodia : « Emmenez-le. » Après, d'une allure raide, il passa dans sa chambre. Son exaltation était prodigieuse. « Je n'ai pas eu peur. » Il revit le canon du browning dirigé contre lui, il se remémora cette fraction de seconde qui devait être la dernière de son existence. Pourtant il vivait encore. A haute voix, cette fois, avec une fierté immense, il déclara : « Je n'ai pas eu peur. » Puis, pour mieux éprouver son bonheur, il essaya d'une variante qui serait plus belle, plus féconde, il proclama, toujours à haute voix : « Je ne suis pas un lâche. » Et même il ajouta, avec un frisson magnifique :

— Le lâche, c'est lui.

Olga entra. Bouleversée, elle ne trouvait pas ses mots. Alors elle voulut entourer le jeune homme de ses bras. Mais il n'avait pas besoin de femme en ce moment : il était trop complètement occupé de lui-même. Néanmoins il pensa que toutes les récompenses lui étaient dues, et il reçut le baiser d'Olga comme il eût accepté une couronne.

— Mon chéri, — dit-elle, — quand il s'est avancé vers toi, j'ai cru...

Il n'écouta pas ce qu'elle avait cru. Mais il revit Kartzev « s'avancer vers lui... » Son exaltation se dissipa en partie, et, ses nerfs s'apaisant, il s'assit sur le lit. Bientôt, avec la détente, une frayeur rétrospective commença de naître en lui.

— Je me suis dit, — insista Olga, — que s'il tirait...

Mais il claquait des dents. Son imagination tourbillonnante le reportait à la seconde où tout était en suspens, et il se croyait encore sur le point d'être humilié, d'être châtié. N'allait-il pas tomber à genoux devant ce Russe gigantesque, et se rendre, et le supplier... Une nausée lui vint. « Mais c'est passé, c'est passé. » Et il s'efforça ardemment de retrouver

l'ivresse, l'extraordinaire ivresse qui avait succédé à son angoisse terrifiée. En vain. Sa foi en lui-même vacillait-elle de nouveau?

— Qu'as-tu donc? — s'écria Olga en le pressant de ses mains inquiètes.

Son amour pour lui redoublait à le voir défaillir.

— Marc, réponds-moi...

Elle alla lui chercher un verre d'eau, elle l'aida à s'étendre sur le lit. Elle couvrit de baisers ses joues brûlantes. Mais il ne les rendait pas. Il était comme un champion sportif qu'on ramène vainqueur mais épuisé, et auquel les spectatrices s'offriraient avec enthousiasme à l'instant précis où il ne saurait que faire d'elles.

— Mon amour, — reprit-elle, — quand je t'ai vu si brave devant ce revolver braqué sur toi...

Il frissonna et lui fit signe de se taire.

— Non, — continua-t-elle, — je ne me tairai pas sur ton courage.

Ses dents claquaient et il balbutia difficilement :

— Ce ne sont pas les mots qui conviennent... il ne faut pas dire...

— Mais qu'as-tu?... Explique-toi.

Il soupira pour retrouver son souffle.

— T'expliquer, oui, pourquoi pas?... Oui, — reprit-il avec anxiété, — il faut que je te dise que je ne mérite pas... que je ne suis pas...

De nouveau une angoisse nerveuse lui contracta la poitrine et un flot de larmes baigna ses paupières. Désespérément faible à la fois et pourtant forcené, il cherchait, comme Boris tout à l'heure, une issue. Impossible de reprendre pied dans la vie normale sans une transition. L'événement qui venait de s'accomplir était trop considérable pour ne pas le commenter et en tirer parti. Après avoir eu tant de peine, les mâchoires serrées, à parler, il éprouva soudain un impérieux besoin d'expansion et de bavardage. Arrêter ce tumulte, cette confession enfin permise puisqu'il venait de se montrer supérieur à ce qu'il allait avouer, s'interdire cette libération, non, il en était incapable.

— Veux-tu que je te dise, — bégaya-t-il, — ce que je n'ai

dit à personne?... Henriette ne le sait pas, bien sûr. Ni Villiers, c'est évident... Et toi, Olga, tu l'ignores aussi. Pourtant tu as cru quelquefois que j'avais un secret... tu as cherché à le découvrir...

Il reprit haleine et continua avec hâte :

— Tout à l'heure, je me suis montré courageux, n'est-ce pas? Oui, tu as parlé de mon sang-froid, de ma bravoure... Sans doute, je m'efforce d'être brave. Mais c'est pour m'affirmer différent de ma vraie nature... Oh! comme c'est difficile à expliquer. Et pourtant il le faut. Si je ne l'explique pas aujourd'hui, je ne le ferai jamais... Vois-tu, je suis né avec un caractère insuffisant, qui n'est capable que de velléités. C'est cela. Comprends-tu? Non, je dois aller plus profondément... Des appréhensions me dévorent, légitimes ou absurdes. Souvent elles deviennent de l'angoisse, de l'horreur même... L'angoisse, tu ne sais pas combien cela fait souffrir. C'est la torture par l'épouvante... Et comme tous les êtres faibles — oui, tiens, voilà ce que je suis : un être faible sous des dehors de colère et d'obstination — je suis brutal...

Il se redressa sur son lit, regarda droit devant lui comme pour défier quelqu'un, et d'une voix plus forte :

— Il faut que je me décide à tout dire. Moi qui éprouve une telle admiration pour la grandeur et pour l'héroïsme, moi qui ai essayé les disciplines de l'abnégation et de la lutte, je me demande parfois si je ne suis pas... si je ne suis pas lâche. Oui, je me le demande. Non, ce n'est pas vrai, je ne me le demande pas, j'en suis sûr. Lâche dans ma nature dernière, dans le secret de mon être profondément dissimulé. Je suis un lâche.

— Mais, — fit Olga interloquée, — que dis-tu? Tout à l'heure, devant cet assassin...

— J'espérais qu'il me tuerait.

Il retomba sur ses oreillers et, la gorge serrée, bredouilla :

— La mort, je ne la redoute pas. Ce sont les hommes que je crains. Et puis moi-même... Si je me dirige d'instinct vers les buts les plus difficiles, c'est à cause du recul qu'il faut prendre, de l'élan, de l'orgueil qu'ils réclament. Si je n'étais pas orgueilleux, comment pourrais-je vivre? Tout à l'heure je me sentais terrifié à l'idée d'être battu, et plus encore à l'idée que je ne

soutiendrais peut-être pas la menace et que je m'avilirais devant mon ennemi. Je passe mon existence à me mépriser moi-même et à lutter contre ce mépris en jetant des défis autour de moi... Quant au mépris des autres, il me serait à la lettre insupportable... Olga, Kartzev me fait peur. Oui, dès le jour où il est entré ici, ses manières m'ont paru menaçantes. Je me disais qu'il méditait un mauvais coup. Tu as entendu Volodia, un soir, affirmer qu'il commettrait un acte de violence... Je ne savais pas lequel, et c'était cette obligation d'inventer et d'attendre un malheur qui me déchirait... Certes, il aurait fallu... Un autre aurait... Je n'osais pas. Sans cette dernière provocation, si maladroite, qui m'a donné le beau rôle, et puis grâce à ta présence, à celle de Volodia, je me serais peut-être... Sûrement, je me serais laissé faire.

Incrédule, Olga dit lentement :

— Pourquoi te calomnier ainsi?

— Crois-moi, crois-moi, — cria-t-il avec un accent de détresse.

Puisqu'il se retournait les entrailles pour les amener au jour, comme la victime d'un sacrifice humain, il exigeait qu'on ne mît pas en doute, qu'on prît au sérieux un aveu où il se vidait tout entier. Se redressant, il saisit la main d'Olga, et sur un ton de douceur persuasive qui, au fur et à mesure de ses paroles, devint pressant, catégorique, il continua :

— Je me connais, va. Je me connais et je me déplais. Mes insuffisances physiques et morales, qu'elles m'inspirent donc de dégoût. J'essaie de les vaincre. Tiens, sais-tu pourquoi je monte la jument de Villiers? Parce que c'est une bête difficile. Ainsi, je m'oblige. Mais c'est après une lutte intérieure où je ne triomphe pas toujours. Mes études de médecine : encore une preuve de force que j'essaye de me donner... Quel perpétuel et douloureux rebondissement de l'obsession à la défaillance! Jusque dans les plus petites choses : les lettres que je n'ose pas ouvrir, avec la crainte qu'elles ne contiennent je ne sais quelle annonce de catastrophe; les faits divers des journaux, même les romans où je me crois impliqué, et qui me font redouter d'être dénoncé comme l'assassin ou le voleur qu'on recherche : l'identité s'affirme si évidente que je renonce à finir le livre ou le journal parce que j'étouffe... L'anxiété du dimanche soir,

sorte de gouffre où je sens que je vais m'engloutir... L'inquiétude de ce que telle personne pense de moi, dit de moi. J'invente les phrases les mieux faites pour me blesser et je crois les entendre. Si je rencontre quelqu'un qui répond mal à mon salut, je me persuade qu'il m'en veut et je recherche durant des heures quels motifs l'animent. Toujours, au fond de ma conscience, je donne raison aux autres contre moi... Et l'anxiété qui naît des inconnus, est-elle pire? Dans une foule il me semble parfois que tout le monde me regarde, que chaque passant me dévisage avec sévérité, au point qu'affolé par cette surveillance, je me hâte de rentrer, de me cacher pour fuir un blâme universel. Ah, ce malaise inexprimable de me sentir toujours en pays ennemi!... Toujours j'essaie, mais en vain, d'interpréter ma personne, ma destinée... J'aurais besoin d'une perpétuelle transfiguration que mes forces sont incapables d'accomplir... Alors ces souvenirs, ces scrupules, ces reproches, ces inquiétudes me poursuivent, m'enveloppent; je me débats, j'essaie d'échapper à leurs griffes, à leurs becs de fer, impossible. Impossible.

Il parlait avec l'émotion de quelqu'un qui, enfin soulagé, vomit la masse qui l'étouffait. Olga, qui le trouvait grandiloquent, lui demanda :

— Pourquoi me racontes-tu tout cela?

Il se releva, s'assit sur son lit et cria :

— Pour que tu me connaisses. J'en ai assez d'être caché. Toi, au moins, mais toi seule, tu sauras. L'âme comme le corps a ses parties honteuses. Voilà les miennes... c'est ignoble.

Il frissonna et reprit avec une violence blessée :

— Et puis aussi, pour que tu aies pitié, pour que m'ayant écouté, quelqu'un au moins me pardonne. Moi, je ne peux pas... Et puis, surtout, pour que tu m'aides. Je refuse de céder toujours à ces faiblesses. Ou bien, y ayant cédé, je veux remonter la pente du gouffre, devenir enfin et pour de bon l'homme courageux que je voudrais...

Il regardait au-dessus de l'épaule d'Olga et défiait des personnages invisibles, parmi lesquels il distingua bientôt Kartzev et Fédine. Serrant les mains de sa femme, il l'adjura :

— J'ai eu quelquefois l'impression que tu ne me trouvais pas assez intéressant, pas assez compliqué peut-être. Eh bien,

qu'en penses-tu? Autant qu'un de tes compatriotes, hein?... Je passe pour quelqu'un de sec et d'insensible. Demande à Henriette. Mais toi, je t'ai aimée et je t'aime, ah, si tu savais pour quelles puissantes raisons! En comprends-tu quelques-unes, maintenant? O mon amie sûre et fidèle, ces derniers temps, parfois, mon cœur s'est serré à sentir chez toi une ombre, à peine une ombre, d'indifférence... Toi aussi, donc? Mais non. Puisque j'ai été assez vil pour te montrer mes plaies, aie pitié...

Elle l'attira à elle et l'embrassa longuement sur ses yeux qui avaient pleuré, sur sa bouche qui avait avoué; elle mit sa tête sur ce cœur qui battait pour elle trop vite.

— Je sais bien, — dit-il avec plus de calme, — que tu me prenais pour une nature moyenne. J'éprouvais du dépit à être considéré par toi sur mes apparences. Mais comment les démentir? D'ailleurs je voulais que mes apparences deviennent ma vérité. Dessous, je te le répète, il y avait un drame, un mélange de bassesses et de désirs, un drame vrai et que je vis.

— Pourquoi, dit-elle, avoir attendu si longtemps? Parle, cela te fera du bien. Si tu savais comme je t'écoute.

Certes, il était plus compliqué qu'elle ne l'avait cru. Elle n'attachait pas la même importance que lui à ses scrupules, mais sa souffrance, son agitation éveillaient en elle de la curiosité et une pitié mêlée de désirs. Quand il avait parlé de « plaies », elle avait vu, tout à coup, les lèvres d'une blessure. Une ardeur qu'elle aimait bien la traversait. Elle voulut en savoir davantage.

— Encore, — fit-elle, — confesse-toi jusqu'au bout, mon chéri.

— Sans toi qui m'aimes, — murmura-t-il, — je ne pourrais plus croire en moi.

— Raconte, alors.

Mais, après avoir si longuement parlé, il avait envie de se taire. Il se borna à dire :

— J'ai souffert de te voir former avec Stalinsky et l'autre une sorte de colonie russe dont j'étais exclu. Quand je suis rentré aujourd'hui pour vous trouver en conciliabule... Ils ne me supplantent pas dans ton esprit, n'est-ce pas?

— Mais c'est toi qui les a amenés ici.

— Pas Kartzev, Stalinsky : j'espérais l'opposer à Kartzev.

— Pourquoi faire? — dit-elle avec étonnement.

— Mais ne comprends-tu pas, — s'écria-t-il avec rage, — que je cherchais ainsi à me protéger... Ah, pourquoi est-ce qu'après l'avoir si longtemps cachée il me faut étaler ainsi ma blessure? Quelle impudeur!

Il mit son visage dans ses mains. Intriguée, enfiévrée, Olga le ramena contre elle, le câlina.

— Entre deux amants, il n'y a ni honte, ni pudeur. Ce que tu appelles, d'un mot que je n'admets pas, ta bassesse, c'est ta sincérité. N'y renonce jamais.

— Je t'ai livré mon secret, — murmura tristement le jeune homme. — Si tu me demandais une preuve de ma faiblesse, la voilà : je me suis trahi.

— Trahi? Dis plutôt que tu t'es confié à mon amour. Maintenant que je possède ton secret, tu m'appartiens complètement.

Tout contre lui, Marc sentait sa femme, remuée, troublée, pleine d'espérances vagues. Il ferma les yeux et posa sa tête sur son épaule. Elle songeait qu'il faudrait désormais l'empêcher de se renfermer dans son mutisme, qu'il faudrait lui soutirer de nouvelles confidences... Les hommes, pensait-elle, sont à la fois redoutables et faciles. Elle ne détestait pas d'avoir découvert que celui-ci fût faible. Elle sourit. Vraiment il s'était offert à elle, dans cette étrange conversation, comme jamais une fille ne s'était offerte... Elle l'embrassa sur le front.

— Pauvre chéri, — murmura-t-elle de sa voix langoureuse.

ROBERT DE TRAZ

(*A suivre.*)

LA CONTRE-RÉFORME MODERNISTE

ET

L'INVASION PRIMAIRE

Pendant que les esprits et les volontés sont tendus vers le sauvetage du franc, un péril d'un autre genre menace le pays : la disparition de l'enseignement secondaire, partant la déchéance de la culture française, dont le relèvement ne nous est pas moins indispensable que celui de la monnaie. Par malheur la dévalorisation des études ne s'inscrit pas chaque jour, comme les changes, sur une cote qui la signale, et donne l'alarme. Dans l'Université la mauvaise monnaie chasse la bonne plus perfidement. Si le législateur tarde à prévenir ce malheur, avant dix ans lycées et collèges seront envahis par l'enseignement primaire; les études classiques auront vécu. C'est alors vraiment qu'une pambéotie redoutable étendra sur nous un couvercle de plomb.

De jour en jour le plan d'invasion se précise et les intentions se démasquent. Les moins sagaces comprennent aujourd'hui : l'enseignement moderne était l'avant-garde du primaire, qui bientôt, confondu avec lui, s'installera, méthodes et maîtres, sur les ruines des humanités. Cette entreprise, préparée consciemment ou non par M. François Albert, est poursuivie avec ténacité malgré les résistances des professeurs indignés, dans le silence du Parlement occupé à conjurer l'autre catastrophe. Elle explique et la hâte du réformateur de 1925 qui a bâclé le plan d'études — *impatiens quia non æternus* — et les paradoxes pédagogiques les plus téméraires, et les sophismes les plus gros, et l'acharnement à détruire ce

qui reste des études classiques. Toutes les singularités du nouveau plan d'études s'éclairent si l'on songe qu'il doit s'encadrer dans une réforme plus générale, dont le principe même n'a pas encore été seulement discuté devant les Chambres; pourtant déjà dans ce cadre on fait entrer de force, et contre sa nature, l'enseignement secondaire.

***

Les décrets, arrêtés, instructions et circulaires qui constituent la contre-réforme de 1925, élaborés par M. François Albert et signés soit par lui, soit par son successeur M. de Monzie, acceptables peut-être pour le Français moyen, le sont moins pour le lecteur averti, qu'étonne une certaine liberté prise avec les faits et avec la raison.

D'abord cette œuvre moderniste est condamnée par une erreur initiale si évidente qu'on se demande comment les bureaux ont pu la suggérer ou la laisser commettre au ministre. Le premier soin de M. François Albert avait été de rassurer l'Université, peut-être aussi de se rassurer lui-même, sur le sort des études classiques. Leurs défenseurs avaient démontré que l'enseignement moderne les ruinait par une concurrence insoutenable, puisque, pour un moindre effort, il offrait les mêmes avantages pratiques; le ministre édifia sa contre-réforme sur cette idée fondamentale, exprimée au début de son décret, que le moderne s'était accru sans diminuer la clientèle des humanités. On pouvait donc continuer à fabriquer des bacheliers modernes par milliers et à persévérer dans l'inflation sans chasser, comme l'avait prédit Jaurès, la bonne monnaie. Il s'appuyait sur des chiffres qu'il tenait pour probants : « Il est manifeste, écrivait-il, que la clientèle de notre enseignement secondaire s'est considérablement accrue, et, par suite, modifiée dans son esprit depuis la fin du XIXe siècle. Les élèves de l'enseignement secondaire qui étaient, en 1875, 73 000 sont aujourd'hui 114 000[1] » (Décret du 9 août 1924. Exposé des motifs).

1. Ce sont en effet les chiffres globaux : exactement 73 930 en 1875 et 114 910 en 1922. Ils comprennent seulement les effectifs universitaires. Voir *Statistique de la France*.

Il serait déjà grave qu'il eût raison, que 41 000 enfants venus à l'enseignement secondaire des couches sociales qui s'élèvent, et doivent renouveler sans cesse les forces vives du pays, fussent engagés dans un enseignement inférieur et voués, au moins pour les lettres, au plus médiocre avenir intellectuel. Mais ces recrues providentielles sont un mythe : le ministre a été trompé par des chiffres hâtivement examinés. On a omis de l'avertir que des éléments considérables compris dans la statistique de 1922 ne l'étaient pas dans celle de 1875. Ni l'Académie d'Alger, qui ressortissait alors au Ministère de l'Intérieur, ni celle de Strasbourg, rendue en 1919 à notre Université, ni les élèves inscrits, dans les collèges, soit à la section agronomique, soit à l'école primaire annexée, soit à l'école pratique de commerce et d'industrie, créées depuis 1875 — qui appartiennent d'ailleurs au primaire — ne sont comptés à cette dernière date dans la statistique, mais tous ces effectifs y figurent en 1922. En outre les classes primaires et les classes enfantines des lycées se sont beaucoup accrues depuis 1875; les dernières même n'existaient pas à cette date : elles ne peuvent entrer en compte pour une comparaison qui porte sur l'enseignement secondaire [1]. On voit fondre ainsi le nombre impressionnant des élèves qu'il aurait gagnés, sur quoi M. François Albert cherchait à nous endormir dans une trompeuse sécurité. Ce nombre se réduit sans doute à zéro et tombe peut-être au-dessous, si l'on se rappelle que pendant les premières années de la République (1876-1887) l'enseignement privé laïque a perdu 192 établissements et 11 075 élèves dont environ 7 800 ont grossi les effectifs de l'Université, mais non ceux de l'enseignement secondaire. Aussi bien les statistiques du baccalauréat sont péremptoires, d'autant plus qu'elles s'appliquent à tous les candidats, issus ou non de l'Université. Les facultés ont délivré 7 130 diplômes de bache-

1. Voici, d'après l'*Annuaire statistique de la France*, les effectifs de 1922 pour les académies et les catégories qui n'apparaissent pas dans la statistique de 1875. Académie d'Alger, 6 895. Académie de Strasbourg, 9 437. Section agronomique des collèges, écoles primaires supérieures annexées, écoles pratiques annexées, 6 182. Enfin, par un calcul facile, on trouve que 8 277 élèves des classes primaires et enfantines devraient être encore défalquées des chiffres de 1922 pour que la comparaison avec ceux de 1875 fût valable.

lier en 1875 et 7 540 en 1914[1]. Or en 1875 les élèves de l'enseignement spécial n'avaient pas encore leur baccalauréat, et on ne comptait pas encore les effectifs de l'Algérie. En outre, les futurs bacheliers ès sciences restaient au lycée un an de moins que ceux des sections scientifiques actuelles.

Ainsi s'évanouit l'illusion dangereuse sur laquelle est édifié le décret du 9 août 1924 : c'est bien au détriment des études grecques et latines que se sont recrutées depuis cinquante ans les classes modernes. De 1890 à 1901 elles leur avaient déjà pris la moitié de leur effectif, qu'elles ont conservée depuis 1902. A cette date commence, avec la réforme de M. Leygues, la désagrégation de l'enseignement classique, par la suppression du grec obligatoire, que remplacent soit les sciences soit la deuxième langue, et par l'inique égalité de sanctions. Alors on compte deux sections modernes B et D, latin-langues et sciences-langues. Après vingt ans de ce régime, en 1922, l'effectif de la 2e gréco-latine qui s'élevait encore à 3 806 élèves en 1901 était tombé, pour les 372 établissements universitaires, à 481[2]. Cependant 1 269 entraient en B (latin-langues), 2 807 en C (latin-sciences), et, dans la section D (sciences-langues), de beaucoup la plus nombreuse, 3 595 se dispensaient d'étudier le latin, qui l'eussent étudié en 1875. Il est sans doute regrettable pour la contre-réforme que le classique ne puisse vivre à côté du moderne arbitrairement gratifié des mêmes sanctions. C'est la quadrature du cercle : pour résoudre l'insoluble problème, il ne suffit pas d'une statistique spécieuse.

***

Ses scrupules ainsi rapidement apaisés, M. François Albert entreprit de constituer rapidement un moderne enfin viable. Ici encore l'observateur renseigné s'étonne.

1. Voir *Annuaire statistique de* 1922. On a pris l'année 1914 pour la comparaison parce que, depuis la guerre, les examens bouleversés ne donnent plus une idée exacte des effectifs. On sait d'ailleurs que les jurys étaient moins indulgents en 1875 qu'aujourd'hui.

2. L'année suivante, la campagne de presse en faveur des humanités et l'annonce de la réforme amenaient ce chiffre à 639. — Toutes les statistiques citées dans cet article émanent, sauf indication contraire, du Ministère de l'Instruction publique.

Le ministre venait d'abroger, dès son arrivée au pouvoir, le décret de M. Léon Bérard qui rendait le latin obligatoire pour tous de la 6e à la 2e, et le grec en 4e et en 3e : un enseignement inférieur lui paraissait indispensable à l'avenir de la démocratie. Mais les expériences antérieures avaient épuisé les types possibles de moderne. « L'enseignement spécial », discrédité pour avoir produit plusieurs générations de « scientifiques » sans lettres, avait cédé la place en 1890 à « l'enseignement moderne » littéraire. L'échec de cette nouvelle conception avait rendu la faveur au moderne fondé sur les sciences, dont la faillite s'estompait dans le passé; d'où la section D de 1902, tombée si bas dans l'opinion qu'il était impossible de la perpétuer.

M. François Albert n'était pas moins embarrassé par ses convictions d'humaniste qui, par surcroît, étaient notoires. Agrégé des lettres, il connaissait, pour avoir professé l'un et l'autre enseignement, les vertus uniques du classique, et l'insuffisance, pour l'éducation de l'esprit, de ce qu'on appelle « humanités modernes ». A une époque récente, où sa pensée était plus libre, il avait écrit sur l'objet propre de l'enseignement secondaire, sur la vanité du modernisme scientifique ou littéraire, à base de français ou de langues vivantes, sur la « précellence » enfin des études classiques, des pages magistrales et, pour le lecteur du moins, définitives [1]. S'il n'excluait pas un enseignement qui ne répond pas à l'objet des études secondaires, c'est que « le médiocre perd sa belle jeunesse à une initiation qui jamais ne le pénétrera, qui même ne l'effleurera pas. » Que faire de lui? « Est-ce d'autorité, par voie d'exclusion, en cas d'incapacité manifeste, que vous allez écarter de la source divine ces disciples indignes? » M. François Albert se serait rallié à cette solution « moyennant condition », s'il n'avait craint de voir passer aux maisons religieuses tous ces proscrits pour cause d'inaptitude. « Je ne vois pour eux que deux issues : ou l'enseignement primaire supérieur ou l'enseignement libre. Or l'enseignement primaire supérieur, tel qu'il s'offre actuellement à elles, vous savez bien que les familles bourgeoises n'en voudront pas; il manque

1. Fr. Albert, *le Parlement et l'Opinion* (20 octobre 1922). *Le problème de la culture générale dans l'enseignement secondaire.*

de prestige, de distinction à leurs yeux. Je le déplore, mais c'est ainsi. Découvrez quelque moyen de les lui conférer et nous verrons ensuite. Car autrement c'est une formidable évasion vers l'enseignement libre, que vous nous préparez[1]. » M. François Albert sénateur supportait donc la plaie du moderne par crainte de l'école primaire supérieure unique, dont profiterait l'enseignement religieux.

Ministre au lendemain du 11 mai, toute sa sollicitude est réservée au moderne, auquel il prétend conférer la dignité classique, fût-ce par la mort des humanités. Une grâce si abondante ne révèle pourtant pas au néophyte un moderne inédit. Dans l'incertitude, il commence par poser des principes. Il ne veut pas « qu'on revienne à cette erreur de faire de l'enseignement moderne une sorte de frère abâtardi de l'enseignement classique[2] ». La clientèle des médiocres doit être plutôt traitée par une solide éducation pratique. « Il ne faut pas se borner à remplacer le grec[3] par n'importe quoi ou rien du tout; il faut vraiment orienter cet enseignement nouveau vers autre chose, vers quelque chose qui puisse aussi former l'esprit et l'intelligence, en même temps que donner à l'enfant un bagage de connaissances pratiques qui lui serviront dans l'avenir[4]. »

Après six mois de réflexion, le ministre propose au Conseil supérieur un plan d'études où le moderne ne comporte pas plus de sciences que le classique, où toutes les disciplines sont communes aux deux sections, sauf les langues anciennes que remplace une seconde langue vivante, enseignée non plus à partir de la 2e, mais dès la 4e, et non plus pratiquement, comme depuis 1902, mais littérairement. La lecture de traductions tiendra lieu d'explications grecques et latines. Pour égaliser dans les deux sections les heures de présence au lycée, sinon l'effort, on remplacera les classes de grec et de latin en forçant, jusqu'à sursaturation des élèves, sans utilité pédagogique, la dose normale d'autres disciplines. Ainsi le moderne de M. François Albert, moins défendable encore que celui

1. *Ibid.*, p. 1906.
2. Discours au Conseil Supérieur du 2 juillet 1924 (*Revue Universitaire*, octobre 1924).
3. ... et le latin; il y a dans le texte une lacune évidente.
4. *Ibid.*, p. 197.

de M. Leygues, n'a plus même l'excuse de former du moins des «scientifiques»; et l'on cherche en vain où l'élève y prendrait le bagage de connaissances pratiques annoncé. Avec ses prétentions littéraires, il est par excellence le « frère abâtardi du classique », et la nouvelle section, à la fois exemptée des études gréco-latines et allégée des lourds programmes scientifiques, devient le paradis sans nuage des candidats au parchemin réfractaires à tout effort.

Est-ce du moins un type nouveau qu'en désespoir de cause il convienne d'expérimenter? M. François Albert a tenté de ressusciter un mort. Les programmes modernes de 1925 sont, à quelques détails près, ceux de 1890. Enseignement surtout littéraire jusqu'après la 3e; seconde langue substituée au grec et au latin vers le début des études, et enseignée suivant les méthodes grammaticale et littéraire; auteurs anciens étudiés au moyen de traductions; histoire de l'art : tels étaient déjà les traits caractéristiques du premier moderne littéraire. Son vice fondamental était de substituer au grec et au latin une seconde langue vivante qui ne saurait les remplacer. Ni les Homères chinois, ni les Platons annamites, ni les Lucrèces malgaches, ni les Virgiles amhariques appelés au secours des éducateurs modernistes, ne sont capables d'y remédier [1].

Mais, dit-on, le français, sous le régime de 1890, n'était pas enseigné par des professeurs du classique : il le sera désormais. Hélas! depuis 1902 l'expérience est faite : les élèves du moderne ont les mêmes maîtres que leurs camarades des classes d'humanités; ils n'en restent pas moins sous-alimentés; on connaît les piètres résultats de la section D. Quant aux professeurs de langues vivantes, ceux qui tentèrent en 1890 de créer les « humanités modernes » ne manquaient ni de foi ni de culture. Leur agrégation, instituée en 1848, avait eu le temps de produire un personnel à la hauteur de sa tâche et particulièrement préparé à la méthode littéraire qu'on cherche aujourd'hui à restaurer. Tous les maîtres du moins avaient suivi au lycée, sinon toujours à la faculté, les études clas-

1. Par le décret du 17 février 1926, le chinois, l'annamite, le malgache et l'amharique ont été ajoutés, avec quelques autres langues, à celles qui représentent « les humanités modernes ».

siques. Depuis 1890, au contraire, les élèves du moderne peuvent briguer le certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes[1] : un grand nombre de professeurs n'ont pas reçu de culture gréco-latine. Si l'on songe en outre que, depuis vingt-quatre ans, ils pratiquent la méthode directe, on doutera qu'ils soient plus qualifiés que leurs aînés pour réaliser l'impossible équivalence entre cet enseignement et le gréco-latin.

Tout l'effort créateur de M. François Albert aboutit à rétablir, sans aucun élément nouveau de succès, le type littéraire condamné par l'Enquête de 1899, tant célébrée des modernistes. Il succède au type scientifique rétabli en 1902, comme il avait déjà, en 1890, succédé au « spécial », scientifique, lui aussi. L'enseignement moderne ressemble aux fiévreux qui cherchent sans répit une position favorable tantôt sur le flanc droit, tantôt sur le flanc gauche, et finissent par succomber, après avoir répandu autour d'eux la contagion.

Cette fois encore on place, au sortir de l'école primaire, des enfants de onze ans en face d'une bifurcation; des familles souvent ignorantes doivent choisir pour eux ou l'enseignement classique ou un moderne déjà failli. Et les victimes de cette option aveugle sont surtout les fils de parents pauvres, désarmés, par leur inexpérience des études, en face des conseils incompétents[2]. S'ils sont ainsi voués à prendre la mauvaise route plus engageante, aplanie pour les inaptes de la classe aisée; si l'État est réduit à ne mettre en valeur que la partie fortunée de l'élite et à renoncer au recrutement populaire qui devrait la renforcer par un apport continu, on se demande comment une démocratie peut perpétuer un pareil régime.

M. François Albert ne méconnaît pas ce vice irrémissible de l'enseignement moderne. En 1924, avant d'avoir arrêté ses programmes, il avouait, devant la Chambre, n'avoir rien à

1. Ce certificat dispense de la licence même les candidats à l'agrégation. On sera du reste édifié quant à sa valeur actuelle par la lecture du rapport de M. l'Inspecteur général Potel, président du jury, sur le concours de 1924 (*Revue de l'enseignement des langues vivantes*, janvier 1925, pp. 1-8).

2. Ceux des instituteurs, le plus souvent.

répondre à M. Léon Bérard qui lui opposait cet argument[1]. On a vu d'ailleurs qu'il ne nourrissait aucune illusion sur la valeur éducative de l'enseignement moderne. Il était au surplus entouré de conseillers dont aucun n'égalait de telles études à la culture classique. En effet, au cours de l'interpellation sur son projet de décret, M. Léon Bérard a raconté qu'il avait convoqué tous les inspecteurs généraux dans son cabinet : « Il y avait là des représentants des langues vivantes, des mathématiques, des sciences de toutes les spécialités, en même temps que des littéraires et des latinistes. Je leur ai demandé : « Quelqu'un d'entre vous peut-il m'affirmer, en vertu de son expérience, que les humanités dites modernes soient, comme discipline de l'esprit, à mettre sur le même pied que les humanités classiques? » Ils m'ont répondu à l'unanimité : « non, nous ne pouvons pas le dire[2]. » Et parmi eux se trouvait M. Francisque Vial, appelé depuis à la direction de l'enseignement secondaire pour élaborer la contre-réforme moderniste.

Décrets, arrêtés, instructions ayant été publiés, l'Université fut surprise d'apprendre que le cœur n'est plus à gauche, qu'on a changé tout cela, que le classique a perdu sa supériorité sur le moderne, désormais équivalent aux études « précellentes » quelques mois plus tôt (Décret du 13 mars 1925. Exposé des motifs). On choisit pour répandre la bonne nouvelle un journal populaire, dont les lecteurs ne furent peut-être pas trop choqués. Au cours d'une interview[3], M. le directeur de l'Enseignement secondaire s'élevait contre ceux « qui persistent[4] à estimer que rien ne vaut la culture gréco-latine ». Un peu plus tard, il déclarait l'enseignement clas-

1. Discussion du budget de l'Instruction publique. *Journal Officiel*, 18 novembre 1924, p. 3634 : « Vous disiez que, dans chaque section, nous recrutons actuellement les enfants au hasard des préjugés de famille, au hasard des erreurs d'un père de famille qui, comment dirai-je? n'est pas bien au courant des délicatesses de la pédagogie, et qui envoie son enfant en A ou en B au hasard d'un conseil, d'une influence, d'une tradition de famille, et c'est contre quoi vous voulez lutter en obligeant tous les enfants à faire quatre années de latin et deux ans de grec... Ici je me livre pleinement à vous... »

2. *Journal Officiel*, 24 juin 1922, p. 1962. col. 2.

3. Voir *le Petit Parisien* du 22 octobre 1925.

4. Il faut comprendre sans doute : qui « persistent » après le départ de M. Léon Bérard.

sique réactionnaire, « héritier d'une longue tradition qui remonte aux Jésuites, et obstinément tourné vers le passé », tandis que « l'enseignement moderne est orienté non moins résolument vers l'avenir[1] », comme si l'horizon de l'avenir n'était pas moins brumeux et plus vaste pour qui a scruté l'horizon éclairci du passé. Mais administration et ministre voulaient supprimer cette double objection à la contre-réforme : le moderne aiguille les meilleurs des élèves pauvres vers une contrefaçon d'études secondaires ravalées à la portée des médiocres parmi les enfants riches; et, pour un enseignement inférieur, il confère des avantages égaux, tarissant la source de l'élite. Pour que le projet se tînt il fallait que l'équivalence fût : on la décréta. Dès lors, le nouveau plan d'études devenait juste et démocratique. Tel Alexandre trancha le nœud gordien.

***

Pour faire apparaître aux plus défiants la récente promotion des études discréditées et rabattre la superbe des enfants qui prennent la peine d'étudier le grec et le latin, M. François Albert, à la stupeur de l'Université, décida que les élèves du moderne seraient réunis obligatoirement à ceux du classique pour tous les enseignements communs, y compris le français[2]. Il ne suffisait plus que les uns et les autres eussent parfois le même professeur, et toujours en tout cas des professeurs pourvus des mêmes titres : l'amalgame des élèves fut imposé. Dès lors tout le poids mort des inaptes retombait dans la section classique, d'où le moderne les avait écartés jusqu'ici.

1. Déclaration faite à M. Cope, président du syndicat des professeurs de lycée (*Quinzaine Universitaire* du 1er déc. 1925, p. 2, col. 1). Voir d'autre part Francisque Vial : *L'enseignement secondaire et la démocratie* : « Il faut déclarer nettement que l'un (le classique) est l'enseignement secondaire, et que l'autre (le moderne) ne l'est pas, en d'autres termes réserver à l'un pour les refuser à l'autre, les sanctions, les droits et la dignité qui aujourd'hui appartiennent à l'un et à l'autre... (p. 198). Nous demandons qu'on ne le mette pas (le moderne) sur le pied d'égalité avec l'enseignement secondaire libéral, et qu'on réserve à ce dernier des sanctions propres à lui conserver son prestige, convaincu que nous sommes que tout ce qui se fera contre l'enseignement secondaire libéral sera fait contre l'idéal démocratique » (p. 237).

2. Cet amalgame n'était auparavant admis que dans les petits établissements où, faute d'élèves, on ne pouvait constituer des classes distinctes.

Conséquence plus grave, il faut sacrifier les élèves qui ne reculent pas devant le grec et le latin à ceux qui s'épargnent de les apprendre. Pour ménager l'amour-propre des paresseux il faut renoncer à la pédagogie, perfectionnée au cours des générations, qui éclairait les études modernes par les études antiques, et permettait d'initier les jeunes esprits, dans l'explication des œuvres étrangères ou françaises, à la suite et à l'évolution du langage, de la pensée, de la morale, et de la beauté poétique. Il est interdit désormais de préciser le sens d'un mot par son étymologie, de retrouver l'origine d'un tour par un rapprochement avec un texte ancien, de remonter à la source grecque ou latine d'une idée, d'une institution, d'une coutume, d'une forme littéraire, d'une œuvre. On impose la méthode primaire pour les lettres françaises à l'enseignement classique, parce que le moderne y est réduit. Ce renard ayant la queue coupée, il faut que l'autre l'ait aussi. L'enseignement du français mutilé, la solidarité des humanités rompue, le grec et le latin apparaissent aux élèves et aux familles sans culture comme études parfaitement vaines. Depuis les programmes de 1902 on n'avait rien imaginé de plus désastreux pour les disciplines classiques.

L'amalgame était dommageable au moderne lui-même par suite de nécessités administratives. Le service d'un professeur est limité. Or le maximum exigible était à peu près atteint par les heures de grec, de latin et de français du programme classique; celles de français étant plus nombreuses dans le moderne, il fallut donner, pour cette discipline, deux professeurs différents aux élèves de cette section. Non seulement ils continuaient à manquer d'un professeur principal, mais ils n'étaient même plus dirigés pour le français par un professeur unique.

Ces hérésies pédagogiques n'arrêtèrent pas nos réformateurs. Pour les justifier, on emprunta d'abord une pensée républicaine à Louis Bonaparte et à Fortoul, après leur avoir emprunté l'amalgame lui-même. En 1852, le ministre du 3 décembre, ayant entrepris, par la bifurcation, d'éloigner des humanités, nourrices de révolutionnaires, le plus de disciples possible, voulut conjurer le discrédit qui menaçait le nouvel enseignement; il s'avisa de réunir, pour les disciplines communes, les

classes d'humanités intégrales à celles d'humanités tronquées et inoffensives. On colora cette mesure d'un prétexte social : « Le Chef de l'État n'a pas voulu qu'il y eût deux nations dans nos lycées. Il a séparé ce qui ne pouvait rester confondu; il a réuni tout ce qui pouvait l'être[1]. » En 1925, les Instructions répètent comme un écho : « Par la fusion, est introduite dans l'enseignement secondaire une égalité dont il est socialement utile d'inculquer de bonne heure aux enfants la juste notion. » Ainsi par le fait du prince — de deux princes — l'égalité consiste à sacrifier les études des meilleurs à la paresse et à la médiocrité.

Les principes les mieux établis ne résistent pas aux exigences d'un enseignement si démocratique. Notre langue, nos lettres, la philosophie, la science ont beau tirer leur origine d'ancêtres intellectuels grecs et latins, un ministre décide que les langues et les littératures anciennes sont superflues, et même nuisibles, pour étudier le français[2]. En vain le bon sens indique, et l'expérience atteste la nécessité du professeur principal qui, par une méthode constante et un commerce continu, assure l'influence et l'unité de l'enseignement. Cette vérité, gênante pour l'application de l'amalgame, devient officiellement une erreur. « Qu'importe qu'il y ait deux professeurs, pourvu que tous les deux soient bons[3]? »

Ces fantaisies aventureuses révoltant la pacifique Université, les diverses associations de professeurs et le Syndicat qui les groupe toutes, si divisés sur d'autres points, protestèrent à l'unanimité contre l'amalgame. Le bureau de l'association franco-ancienne[4] présenta les respectueuses remontrances de ses membres successivement à deux ministres, MM. Daladier et Nogaro, qui s'exprimèrent avec vivacité sur

1. Rapport de la Commission mixte instituée le 7 juin 1852 pour préparer les programmes de l'enseignement secondaire.

2. *Instruction du 2 septembre* 1925 (Colin), pp. 111-112 : « Mais est-il bien sûr que cette impossibilité d'utiliser la connaissance du latin dans les classes amalgamées doive être pour l'enseignement du français une perte, et ne conçoit-on pas ce qu'il pourrait gagner de vie et de sens de la réalité à s'affranchir de la tutelle des études latines? » Ces instructions portent la signature de M. de Monzie.

3. *Ibid.*, p. 112.

4. Elle groupe les professeurs de français et de langues anciennes des lycées et collèges de garçons et de jeunes filles.

cette singulière pédagogie[1], quand elle leur fut révélée. Cependant, à la première expérience, éclata l'absurdité de confier l'enseignement du français dans une même division à deux, et quelquefois à trois professeurs (qu'importe si tous les trois sont bons!) Renoncerait-on à cette mesure malheureuse, qui, en ruinant ce qui reste des études classiques, nuisait au moderne lui-même? On la maintint opiniâtrément.

***

Par chance une victime s'offrait dont le sacrifice allait tout arranger. Le grec, obligatoire en 4e et en 3e, pour les élèves du classique, puis, par une disposition fâcheuse, facultatif à partir de la 2e[2], mécontentait quelques familles à qui cette étude n'agréait pas pour leurs enfants. Passe encore pour le latin, dont la réputation a pénétré jusque dans les boutiques. Décidées à les faire inscrire en 2e dans la section A′ (latin-rien), elles jugeaient inutiles ces deux années laborieuses. Quelques-uns craignirent, d'autres feignirent de craindre que cette clientèle, peu désirable pourtant, n'allât grossir la section moderne aux dépens de la précieuse section latin-rien, chargée de perpétuer l'humanisme en France. D'ailleurs l'administration éprouvait une réelle difficulté à organiser partout l'enseignement du grec. Depuis vingt-six ans on avait tout fait pour le détruire. Ces humanités fondamentales étant devenues en 1902 facultatives dans l'enseignement secondaire classique, puis en 1907 à la licence ès lettres, et par suite aux agrégations d'histoire et de philosophie, on manquait de maîtres, surtout dans les collèges, pour les professer. Cette difficulté, prévue déjà sous le ministère de M. Léon Bérard, n'avait pas empêché la contre-réforme d'adopter l'obligation du grec en 4e et en 3e; c'est que sans doute elle ne paraissait pas insoluble, pour peu qu'on eût la volonté de sauver le grec. On pouvait provisoirement le faire enseigner par des moyens de fortune, comme on a fait pour le latin pendant plusieurs années dans les lycées de jeunes filles.

1. M. Daladier s'écria : « C'est stupide! » et M. Nogaro : « C'est une pure folie! »
2. Voir sur la question du grec : L. Blum, *la Mort prochaine des humanités en France. Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, avril 1926.

Et tout de suite, semblait-il, on allait proposer au Conseil supérieur de remédier à ce recrutement déficitaire par la réforme de la licence ès lettres, mettre fin au scandale humiliant, et unique parmi les nations cultivées, des grades conférés par les facultés des lettres à des étudiants sans lettres grecques ni latines. L'administration préféra déclarer au Conseil supérieur que l'Université de France n'est plus en mesure d'assurer l'enseignement du grec.

Elle invoquait d'ailleurs la vanité d'études arrêtées au bout de deux ans, comme si le vrai remède à cette faiblesse des programmes n'était pas de rétablir l'obligation de cette discipline jusqu'à la fin des études classiques. Elle alléguait que les paresseux sont plus rares dans les classes de grec, depuis qu'elles n'ont plus d'élèves, et que cette langue est mieux sue depuis qu'on a cessé de l'apprendre [1]. Toutefois elle ne marquait pas l'intention de renforcer aussi les autres disciplines par cette pédagogie infaillible qui supprime les paresseux en supprimant les tâches. Elle fit valoir l'attrait, pour les volontés débiles, des études classiques amputées du grec, et l'espérance de sauver ce moignon d'humanités en disputant au moderne la clientèle des cancres. Cette argumentation obtint 3 voix de majorité, le projet du ministre ayant été voté par les 6 représentants du primaire, arbitres particulièrement qualifiés. Le grec était désormais condamné à une mort prochaine [2]. Ce malheur providentiel allait permettre d'organiser l'amalgame sans choquer les esprits arriérés qui croient nécessaire de confier, dans une classe, un enseignement à un seul maître. Le professeur de lettres, déchargé désormais du grec, allait pouvoir consacrer au français

1. Pour apprécier cet argument, il faut se souvenir (voir plus haut p. 639) que le grec, étouffé de propos délibéré par la réforme de 1902, est étudié, en seconde, par quelque 600 élèves répartis dans les 372 établissements universitaires. Chacun sait d'ailleurs que si les rares élèves de grec s'appliquent généralement à cette étude mieux qu'on ne faisait autrefois, c'est pour cette raison capitale qu'une version grecque est exigée des candidats au baccalauréat; avant 1902 ils n'étaient soumis qu'à une épreuve orale.

2. On a vu avec tristesse M. Herriot signer son arrêt, et adopter, dans le décret du 14 août 1926, les motifs présentés au Conseil supérieur. M. Nogaro, qui avait soumis le projet au Conseil, ébranlé par les objections des défenseurs du grec, était parti sans assumer cette responsabilité.

complémentaire de la section moderne les heures destinées d'abord à la discipline expulsée [1].

Ainsi, par l'indispensable amalgame, on rompait la féconde solidarité des humanités grecques, latines et françaises, et, pour l'organiser, on renonçait à restaurer les études grecques, sans lesquelles les études latines sont vouées aussi à une mort prochaine[2].

***

Pourquoi sacrifier le glorieux enseignement classique à une mesure qui défie le sens commun et crée d'inextricables difficultés? Pourquoi cette hâte à renouveler l'expérience d'un type de moderne déjà condamné, comme si on opérait sur des cobayes? Pourquoi ces paradoxes sophistiques dans des documents officiels? Pourquoi ces contradictions et ces reniements? Pourquoi ces statistiques sollicitées de dire ce qu'elles ne veulent pas dire? Quelle fin a paru justifier ces moyens? Raison, vérité, convictions, tout a été immolé à l'idole nouvelle, à « l'école unique » la moins défendable, celle qui ouvre les lycées à l'invasion primaire.

L'idée est généreuse de grouper sous les mêmes maîtres les enfants de toutes conditions qui suivent les mêmes études. Cette conception visait d'abord à unifier l'école primaire. Les classes élémentaires des lycées et des collèges paraissaient faire double emploi : l'État n'avait pas besoin d'entretenir un enseignement primaire bourgeois à côté d'écoles populaires. Un tel projet ne soulevait guère d'objections pédagogiques. Les méthodes des maîtres primaires n'auraient pas obtenu de moindres résultats à l'école qu'au lycée, où ils professent à côté de collègues des classes élémentaires. Mais les plus chauds partisans de l'école unique ont dû reconnaître que, sous le régime de la loi Falloux, les classes primaires des

1. En attendant le vote, on avait prescrit aux chefs d'établissement de supprimer le professeur principal dans la section classique pour assurer l'unité d'enseignement littéraire dans le moderne amalgamé. Les élèves d'humanités devaient avoir deux professeurs de lettres, un pour le latin et le français, l'autre pour le grec. Ainsi, pour eux, le professeur principal va disparaître dans les lycées où on continuera d'enseigner le grec.

2. Voir sur ce point : L. Blum, *la Mort prochaine des humanités en France. Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, avril 1926.

lycées disparues, leur clientèle affluerait non dans les écoles publiques, mais dans les maisons religieuses. M. Léon Bérard unifia du moins les programmes primaires des lycées et ceux des écoles communales, pour que les enfants pauvres pussent entrer de plain-pied dans l'enseignement secondaire. M. François Albert voulut aller plus loin, il accueillit gratuitement les enfants des écoles primaires dans toutes les classes élémentaires des lycées et des collèges où des places seraient vacantes; la fusion désirée s'opérerait ainsi sans risque dans les établissements secondaires. Il dut constater que la clientèle de l'école publique déclinait son invitation. Sur 7716 places offertes, 1 184 seulement furent acceptées[1]. Les familles modestes ne se souciaient évidemment pas de mêler leurs enfants à ceux des familles aisées.

***

Mais l'école primaire supérieure unique était possible et désirable. L'enseignement secondaire, depuis trente-cinq ans, dépérissait miné par un enseignement primaire supérieur qui, sous le nom de moderne, conduisait, par une route facile, tous les inaptes à toutes les carrières où mène la voie plus ardue des humanités. Trois faillites successives[2] avaient démontré le vice de ce genre d'études. Il était sage d'y renoncer, de restaurer par là l'enseignement gréco-latin qui avait fait ses preuves, et d'exiger désormais des paresseux qui aspirent au baccalauréat l'effort nécessaire aux études classiques. Par une série de mesures appropriées on pouvait amener au lycée les enfants pauvres aptes à la culture secondaire. Les élèves mal doués de la clientèle bourgeoise eussent rejoint les enfants de même niveau intellectuel à l'école primaire supérieure, où l'enseignement est fort bien donné. Ce type d'école unique fut réalisé par M. Léon Bérard. Il apportait un remède rationnel, le seul efficace, à la maladie chronique dont souffre l'enseignement secondaire par l'affluence excessive d'enfants riches incapables de telles études, et par le

1. *Rapport* de M. Fernand Faure *pour la Commission des finances du Sénat sur le budget de l'Instruction publique de 1926*, p. 108.

2. Celle de l'enseignement spécial, celle du moderne, plus littéraire, de 1890, celle du moderne scientifique de 1902. Voir plus haut, p. 640.

nombre insuffisant de bons élèves des écoles primaires appelés à en profiter. La cure n'était pas commencée depuis un an, que M. François Albert l'interrompait brusquement. On a vu qu'avant d'être ministre il reprochait à ce système de pousser la clientèle des inaptes dans les écoles religieuses. Crainte chimérique, puisque de ces écoles, pas plus que des lycées, il n'était possible de se présenter au baccalauréat, seul but des études pour la plupart des familles, sans avoir suivi au moins quatre ans l'enseignement classique. Aussi bien la clientèle des écoles primaires supérieures est moins populaire que celle des écoles élémentaires; des enfants de diverses conditions bourgeoises s'y trouvent réunis. Et l'on ne sache pas que les familles retirent leurs enfants d'un collège parce qu'ils doivent y fréquenter les élèves de l'école primaire supérieure annexée.

C'est au contraire la crainte de grossir la clientèle des écoles primaires supérieures aux dépens des lycées qui valut à M. Léon Bérard l'opposition acharnée de l'administration contre ce type d'école unique. Au cours de la conférence mentionnée plus haut, où le directeur d'alors, M. Bellin, et tous les inspecteurs généraux, avaient confessé que l'enseignement moderne ne pouvait, pour sa valeur éducative, être mis au rang du classique, le ministre voulut savoir pourquoi ils s'obstinaient alors à demander son maintien. Ils redoutaient qu'un faux enseignement secondaire ne se constituât dans les écoles primaires supérieures entraînant la clientèle moderne des lycées[1].

***

Ces craintes contradictoires firent écarter la seule école unique acceptable, celle où seraient réunis les enfants de mêmes aptitudes pour suivre des études de même nature. On

1. « Alors qu'est-ce qui les préoccupe? C'est, ce qui est naturel et légitime, la question du recrutement des lycées... Je suis obligé de faire moi aussi des confidences. Il y a, à l'intérieur même de notre système scolaire des compartiments, des ordres, lesquels s'opposent les uns aux autres, et, je suis obligé de le dire, il leur arrive de prendre ombrage les uns des autres... Les inspecteurs généraux ont cru qu'à la faveur du plan d'études proposé, il se constituerait dans l'enseignement primaire supérieur un faux enseignement secondaire. Voilà la vérité. Tel est le fond de leur opposition » (*Journal Officiel* du 24 juin 1922, p. 1962, col. 2).

conçut un plan plus grandiose : grouper tous les enfants du même âge issus de l'école communale ou des classes élémentaires du lycée, quels que soient leurs moyens intellectuels ou leur destination. La sélection par l'amalgame! Telle est la trouvaille de la pédagogie électorale, qui n'est pas embarrassée par une antinomie. Plus d'enseignement secondaire, mais un enseignement du 2e degré qui réunira tous les écoliers du même âge. Peu importe que les uns soient capables d'études plus longues et plus approfondies, qui les rendent aptes plus tard à la recherche, ou aux fonctions sociales supérieures, tandis que les autres n'aspirent qu'à entrer vers quinze ans dans les professions du commerce ou de l'industrie avec un bagage suffisant. Enseignement secondaire, enseignement primaire supérieur, enseignement technique seront amalgamés; et, comme on n'ose pas décréter encore l'égalité des cerveaux, on décrétera celle des diverses études, qu'un ministre a le pouvoir de niveler. Ainsi, suivant la formule des programmes électoraux, tous les enfants seront égaux devant l'instruction, c'est-à-dire que l'instruction, mise à la portée des moins doués et des moins laborieux, sera la même pour tous les enfants.

Sans attendre que les Chambres aient voté le principe de l'école unique et approuvé cette frénésie égalitaire, on applique par décret à l'enseignement secondaire et le principe et le mode arbitrairement choisi. On commence l'amalgame par le moderne et le classique. Les élèves des deux sections sont réunis dans les mêmes classes, sauf pour le grec moribond auquel on donnera le coup de grâce, et pour le latin qui, ayant la vie plus dure, deviendra discipline accessoire, inutile aux études françaises du 2e degré, comme elle l'est déjà aux études supérieures; désormais lycées et collèges sont prêts à recevoir le primaire supérieur et le technique. Aussi bien des économies inéluctables imposeront de plus en plus l'annexion des écoles primaires supérieures aux collèges. On ne se bornera pas, comme il serait naturel, à unifier les locaux et l'administration. Le primaire supérieur, qui ressemble comme un frère au moderne, aura-t-il des programmes, des classes et des maîtres différents? Après avoir amalgamé celui-ci au classique, hésitera-t-on devant l'amalgame de

celui-là? Le Xe décret-loi de M. Herriot le prescrit et l'organise « dans les établissements d'enseignement secondaire auquel est ou sera annexé une école primaire supérieure ou un cours complémentaire. » Suivant l'expression d'un autre ministre de l'Instruction publique[1], « les professeurs des divers ordres pourront se prêter un mutuel appui », c'est-à-dire qu'ils deviendront interchangeables. Puisque la connaissance du grec et du latin est officiellement superflue et nuisible à l'enseignement du français, rien n'empêchera plus un professeur du primaire sans lettres anciennes d'enseigner notre langue dans les classes amalgamées; on prévoit d'ailleurs le moment où la licence sans latin[2] suffira pour professer dans les lycées et les collèges. Jusqu'à ce qu'on arrive à l'unification des diplômes, on aura « des amours-propres légitimes à ménager, des droits acquis et des prérogatives à respecter, des préventions et des craintes à dissiper. On le fera patiemment par des mesures progressives, sans brusquer, sans heurter personne. Le temps aidera[3]. » Ainsi, en ménageant autant qu'il se pourra le personnel ombrageux des lycées et des collèges, on y installera l'enseignement primaire, programmes, élèves et maîtres.

La fusion a déjà commencé. On nomme inspecteurs d'académie des inspecteurs primaires qui visitent et notent les licenciés des collèges, les chargés de cours et les agrégés des lycées; dans certaines commissions mixtes des bourses, les agrégés sont subordonnés à l'inspecteur primaire qui préside. Jusqu'ici l'invasion avait pris comme point de direction les facultés; il s'agissait de conquérir la dispense du baccalauréat pour l'obtention des grades, afin de conserver les élèves jusqu'aux études supérieures, loin du lycée bourgeois, dans le giron du primaire. Les modernistes des Universités avaient ouvert eux-mêmes à cet assaut une douzaine de brèches[4], forts de

1. Lucien Lamoureux : Discours prononcé à Saint-Étienne le 24 mai 1926 (*Revue Universitaire*, juin 1926, p. 8).

2. Instituée en 1920. Elle ne confère pas encore le droit d'enseigner.

3. Lamoureux. Discours cité p. 10.

4. Un décret de 1912 accorde la dispense du baccalauréat pour l'entrée dans les facultés des sciences aux jeunes gens pourvus d'un des diplômes suivants : diplôme supérieur des écoles d'agriculture; de l'Institut agronomique; certificat des classes élémentaires de l'enseignement secondaire; certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures; certificat

l'égalité de sanction, qui permet aux « modernes » des lycées d'accéder à tous les enseignements supérieurs, à ceux même auxquels ils sont le moins préparés. Pourquoi le primaire supérieur du peuple serait-il moins favorisé que celui de la bourgeoisie? Aujourd'hui, c'est sur les lycées et les collèges que le primaire dirige son offensive dans l'intérêt, non plus de ses élèves, mais de ses maîtres. D'abord les classes élémentaires des lycées leur reviennent de droit puisque les enfants y sont d'âge primaire. Et, puisque c'est l'âge de l'élève qui détermine la nature de l'enseignement, pourquoi ne professeraient-ils pas aussi dans les classes du 2e degré et même du 3e?[1] On s'attaquera d'abord à la double forteresse du grec et du latin qui barre la route. Ces disciplines réactionnaires « tournées vers le passé » sont la marque propre de l'enseignement secondaire; car les diplômes primaires permettent d'enseigner les sciences, l'histoire, le français, les langues vivantes, tout, sauf les humanités gréco-latines dont les lettres françaises sont indissolublement solidaires. Si on ne peut les supprimer tout de suite, du moins peut-on les reléguer parmi les enseignements facultatifs et accessoires avec la gymnastique. Sus au grec et au latin qui empêchent l'assimilation du personnel primaire à celui des lycées et des collèges!

On pouvait espérer qu'un ministre humaniste comme M. François Albert s'opposerait à l'entreprise : la politique électorale l'emporta. Aussi bien, auprès de lui, l'administration de l'enseignement secondaire avait adopté une stratégie déconcertante. Pour avoir raison de l'adversaire on médita de l'introduire dans la place. Pour empêcher le primaire d'envoyer directement ses élèves aux facultés, on conçut la pensée de l'absorber dans les lycées et les collèges, c'est-à-dire de ravaler à son niveau le secondaire. Il pourra sans danger, comme le moderne, mener aux facultés pourvu qu'il soit donné dans les lycées

d'aptitude aux fonctions d'inspecteur primaire; brevet supérieur avec P. C. N.; conducteurs des ponts et chaussées.

Peuvent entrer dans les facultés des lettres sans le baccalauréat les jeunes gens munis du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales; du certificat d'aptitude à l'inspection primaire, et, depuis 1917, les anciens élèves de l'école de Saint-Cloud et des Ecoles d'agriculture.

1. Dans la nouvelle terminologie le troisième degré s'entend des classes supérieures (de quinze à dix-huit ans).

ou les collèges; car, à cette condition, il devient secondaire.

On connaît cette erreur par laquelle les partisans du moderne essayaient déjà de justifier son maintien à côté du classique[1]. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle part d'une idée juste. De ce que la valeur d'un enseignement varie en effet avec celle des maîtres, on conclut que la matière importe peu, que toutes les disciplines sont équivalentes si les professeurs savent les utiliser pour la formation de l'esprit. En conséquence la seconde langue vivante du primaire supérieur populaire ou bourgeois, fût-elle le malgache, l'annamite ou l'amharique, peut sans dommage remplacer les humanités grecques et latines[2] si elle est enseignée par un professeur du secondaire. Autant dire que le navet bien accommodé est aussi nourrissant que la viande.

Ainsi la substance des études gréco-latines est négligeable : que la civilisation occidentale, que la poésie, l'éloquence, la morale, la science, la démocratie, le droit; que notre langue et nos lettres viennent en droite ligne d'Athènes et de Rome, l'éducateur moderniste n'en a cure; la moelle dont a été nourri depuis la Renaissance jusqu'à nos jours tout ce qui a pensé en Europe, et singulièrement en France, tout ce qui a créé du beau dans la poésie ou la prose et de la justice dans la cité, l'aliment le plus complet des esprits peut sans dommage être remplacé par un ersatz au choix des inaptes! Il suffit que le maître ait reçu la culture superflue au disciple. Puisque Lancelot savait le grec, Racine pouvait, sans l'apprendre, amener notre poésie à l'élégance et à la simplicité grecques; le jeune Anatole Thibault, sans études classiques, fût devenu tout de même Anatole France, puisque ses maîtres étaient humanistes. De même aujourd'hui il suffit que le professeur sache le grec et le latin pour que l'élève du moderne se fortifie de la raison antique et profite de la beauté grecque par le moyen de textes étrangers, que l'un ait vécu sa jeunesse

1. Voir L. Blum : *la Bataille pour les Humanités. Revue de Paris* du 15 mai 1923, p. 366.

2. Il ne faut pas oublier que le moderne se distingue *uniquement* du classique par la substitution d'une seconde langue vivante au grec et au latin. La première langue est commune aux deux sections, ainsi que toutes les autres disciplines. Le seul mérite des nouveaux programmes est de mettre en pleine lumière cette vérité que certains feignent de ne pas voir.

dans l'atmosphère de civisme des premières démocraties pour que l'autre soit imprégné des devoirs du citoyen; que celui-là ait traduit des textes anciens pour que celui-ci soit exercé à la logique et à la précision.

L'expérience lamentable poursuivie dans la section D depuis vingt-cinq ans a fait justice de ce sophisme. Depuis 1902 l'enseignement littéraire moderne est professé par les maîtres du classique sans que leur formation ait pu compenser pour les élèves l'absence des disciplines gréco-latines[1]. Et en particulier, sans elles, l'enseignement du français est superficiel et mutilé. Les théories modernistes, même contresignées d'un ministre, ne peuvent empêcher que notre langue ne vienne du latin et du grec, et que notre littérature ne doive son magnifique essor à la Renaissance. Tant qu'on n'aura pas sur ce point réformé l'histoire, il faudra être initié aux langues et aux littératures anciennes pour pénétrer les textes, comprendre la formation des œuvres, et acquérir un usage un peu délicat du français. Les élèves les plus intelligents ne peuvent deviner ce qu'ils ignorent. A chaque ligne d'un texte facile, non pas même du XVIe siècle, inabordable pour eux, mais même du XVIIe, ils sont arrêtés par des difficultés de vocabulaire qui n'arrêtent pas leurs camarades des sections latines. Dans une division de première où ne manquaient pas les esprits bien doués, nul n'était capable d'expliquer les mots un peu vieillis de notre langue classique, sinon un Serbe qui avait commencé des études latines. La plaisanterie connue de Voltaire : « Les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer* il y a un an crient actuellement contre mon éloignement et l'appellent désertion[2] » est incompréhensible pour les élèves du moderne, à qui échappe le jeu de mots. Dans le vers célèbre où Hugo montre son Booz

Vêtu de probité candide et de lin blanc,

le beau rapprochement des deux épithètes ne dit rien à leur esprit que l'étymologie eût éclairé. S'ils ouvrent *les Contemplations* le titre *Pauca meae* leur est une énigme, et, s'ils

1. Voir sur les lacunes de l'éducation littéraire dans le moderne : *la Maladie chronique de l'enseignement secondaire. Revue de Paris* du 1er octobre 1921, pp. 570 et 571.

2. Lettre à madame Denis, 13 octobre 1750.

lisent Hernani, le mot de passe des conjurés leur paraît cabalistique[1].

Des professeurs humanistes fussent-ils capables de conférer à un enseignement inférieur une vertu qu'il n'a pas, pense-t-on les recruter en ruinant celui qui les forme? L'administration a déjà déclaré impossible le grec obligatoire faute de maîtres. Bientôt nous apprendrons que le latin ne peut pas davantage être enseigné chez nous, quand le décret de 1920, qui en dispense les candidats à la licence ès lettres, aura produit le même résultat que celui de 1907 pour le grec[2]. Déjà on recrute difficilement les agrégés de l'ordre littéraire. Il suffit, pour être édifié sur la décadence des études, de lire les rapports rédigés par les présidents des différents concours d'agrégation. Pour toutes les spécialités, les jurys soulignent la formation insuffisante du plus grand nombre des candidats. C'est qu'on a tout fait pour tuer les humanités. On peut devenir agrégé d'histoire après avoir fait ses études dans la section latin-sciences, ou latin-langues, sans être capable de lire un texte d'Hérodote ou de Thucydide; on peut aspirer à une chaire de philosophie sans avoir expliqué jamais une page de Platon ou d'Aristote; à une chaire de langues vivantes sans savoir un mot de grec ni de latin. A l'agrégation des lettres même et à celle de grammaire les jurys déplorent la faiblesse des épreuves. En 1925, celui de cette dernière agrégation, disposant de 24 places, ne put inscrire que 11 noms sur la liste d'admission. « Il y a là incontestablement un symptôme inquiétant », écrit M. René Durand qui le présidait (*Revue Universitaire*, mars 1926, p. 194). Cette année on avait besoin de 22 agrégés des lettres; le jury ne put en admettre que 10. Ici les modernistes pensent triompher; car ces candidats du moins ont été nourris de lettres grecques et latines. Certes; mais avec les disciplines les plus efficaces

1. Il est vrai que le professeur est là pour traduire le français que ses élèves ne comprennent pas dans les passages qu'il explique. Mais il est permis de supposer que les « humanistes modernes » lisent parfois seuls des textes dans leur propre langue.

2. M. Tristan Bernard a familièrement décrit la manœuvre : « Une fois le grec estourbi, ils se retourneront contre le latin et lui feront son affaire. Ils séparent les forces ennemies pour les exterminer en deux fois. C'est le truc du fils Horace » (*Le Quotidien*, 1er juillet 1926).

on ne saurait tirer une bonne sélection d'un nombre infime, surtout une sélection nombreuse; pour obtenir cent beaux athlètes, il faut exercer des jeunes gens par milliers. On ne peut incriminer les études gréco-latines sous prétexte que, parmi les quelques 600 jeunes gens qui sortent tous les ans de la section A, il est impossible de recruter l'élite nécessaire à l'enseignement de la grammaire, des lettres et des diverses spécialités littéraires. Du reste les meilleurs ne sont pas toujours attirés vers les postes de l'Université : ils sont tentés davantage par les carrières libérales, voire même par le négoce ou l'industrie. On obtenait naturellement une autre élite des quelque 4 000 élèves d'humanités intégrales que recevait encore tous les ans l'Université en 1901. Quant aux nouveaux licenciés ès lettres, ils sont d'une telle qualité que l'administration hésite à leur confier une classe de collège. Elle songe, pour éclairer son choix, à instituer, au-dessous de l'agrégation, un nouveau concours, sans s'apercevoir que, pour la même raison, elle éprouvera le même mécompte qu'avec les agrégés dont elle a besoin : ou elle admettra des licenciés inférieurs à leur tâche, ou les jurys ne lui fourniront pas assez de professeurs. Alors elle aura recours aux licenciés primaires prévus de longue date par le modernisme vigilant pour remplacer les professeurs du secondaire dont il tarit le recrutement. On ne peut pas à la fois ruiner les humanités et compter sur un personnel d'humanistes, qu'on ne formera plus, pour mener à bien l'entreprise chimérique d'élever le primaire supérieur au niveau du classique.

Ainsi, à mesure que s'élèvera le pauvre édifice, on verra s'effriter, avec la disparition progressive du personnel secondaire, la base déjà fort entamée sur laquelle on prétend bâtir. Au lieu d'empêcher les élèves de primaire de passer dans les facultés, on aura régularisé ce passage; car l'école unique projetée, c'est le lycée primaire. Par leur manœuvre enveloppante nos stratèges se font envelopper.

***

Telle n'était point l'école unique préconisée par le parti socialiste auquel on a emprunté ce vocable comme machine

de guerre contre l'enseignement classique. Lors de l'interpellation sur le décret de M. Léon Bérard, il délégua, pour défendre à la tribune les études classiques contre l'attaque moderniste, l'orateur le plus qualifié pour dire les paroles nécessaires. M. Bracke fit entendre ce jour-là les vérités les plus profondes sur l'enseignement secondaire, réfutant tous les sophismes modernistes, niant qu'on pût élever la jeunesse sans les humanités gréco-latines « qui sont la civilisation même ». Son discours ardent fut applaudi de la Chambre entière qui croyait entendre la voix même de l'humanisme. Au moment du vote, les socialistes déposèrent un ordre du jour[1], où ils déclaraient « que l'étude bien conduite des humanités classiques constituerait, dans une éducation vraiment nationale, un moyen d'assurer à la jeunesse son meilleur développement intellectuel ». S'ils repoussaient pourtant le nouveau plan d'études, c'est que, d'après eux, sans l'école unique, « la réforme envisagée fermerait l'entrée des carrières libérales à des enfants qu'un enseignement accessible à tous y aurait au contraire fait entrer[2] ». Ainsi l'école unique, dans leur pensée, était le moyen d'amener aux études gréco-latines tous les enfants aptes aux études secondaires, et non un prétexte pour avilir l'enseignement. Ils voulaient admettre les enfants pauvres à la culture qui forme l'élite dirigeante, et non pas mettre toute la jeunesse au pas « des boiteux et des paralytiques » de la classe bourgeoise.

M. Léon Bérard poursuivait le même dessein par une autre voie. Il était aisé en effet de résoudre le problème pourvu qu'on descendît des nuages de la mystique dans la réalité. Il n'est pas exact que, sans l'école unique, l'accès du lycée soit impossible ou difficile aux enfants des écoles primaires, puisque, chaque année, quelque 6 000 élèves se font inscrire en 6e. Il suffisait de créer le nombre de bourses nécessaire. Il n'est pas exact que l'enseignement moderne soit indispensable pour recueillir les retardataires. La section moderne de 1902 n'avait pas

1. Séance du 11 juillet 1923.

2. On ne connaît pas encore dans le détail le plan socialiste d'école unique. Mais il comporte la gratuité de l'enseignement, irréalisable dans l'état de nos finances, et l'école élémentaire unique, impossible, comme on l'a vu, sous le régime de la loi Falloux.

été instituée dans un autre but; c'était, suivant l'expression de Ribot « un couloir de communication entre l'enseignement primaire et les facultés »; or, pendant vingt-quatre ans, les élèves du primaire n'en ont pas usé. En 1923, tandis que 6 071 élèves arrivaient des écoles élémentaires dans la 6e unique nouvellement organisée, il en venait seulement 686 en 5e B (moderne), 118 en 4e B et 65 en 3e B, pour nos 372 établissements universitaires. Et, à la sortie de l'école primaire supérieure, 150 seulement entrèrent dans la 2e moderne. Fallait-il attirer dans des études médiocres les 6 071 enfants qui entrent dès la 6e, pour attendre le bon vouloir de ces rares indécis? Consommer la ruine des études classiques pour ce nombre infime de retardataires? M. Léon Bérard préféra les amener par des cours spéciaux au niveau de leurs camarades, ce qui réussit couramment aux élèves plus fortunés par des leçons particulières. Pour ceux qui arriveraient au lycée en 2e une section moderne était ouverte, et l'examen de latin, prévu normalement à la fin de la 3e, reporté à la fin des études. En outre, pour les jeunes gens qui, malgré ces facilités, ne se seraient pas décidés à entrer au lycée, M. Léon Bérard avait maintenu les dispenses antérieures de baccalauréat, nombreuses à l'excès[1].

Il avait pris les mesures les plus minutieuses pour abaisser tous les obstacles devant les enfants pauvres, multiplié les boursiers, créé des bourses d'entretien, fait appel aux instituteurs et aux inspecteurs d'académie pour qu'ils dirigeassent sur l'enseignement secondaire les enfants les mieux doués. Le résultat fut immédiat, Dès l'application de la réforme, en octobre 1923, le nombre des boursiers pour la 6e, dans les lycées et collèges, passa de 1 280 à 2 091, et, pour l'ensemble des classes, de 2 243 à 3 226; celui des élèves venus des écoles élémentaires dans la nouvelle 6e, où le latin était obligatoire, passa de 5 384 (6e A et B réunies) à 6 071[2]. Pour donner « à tout enfant pauvre intelligent et travailleur les moyens d'atteindre à n'importe quel enseignement, si élevé, si coûteux soit-il » et aussi pour ouvrir aux vocations tardives

1. Cf. note 4, p. 654.
2. Ce qui prouve que l'âge du certificat d'études n'est pas un obstacle à l'entrée en sixième des élèves du primaire.

l'accès de l'enseignement secondaire[1], on voit qu'il était inutile de détruire les humanités et de fourvoyer les bons élèves de l'école communale parmi les inaptes du lycée. S'il n'est au pouvoir d'aucun parti d'abattre partout « la barrière de l'argent » dont parlait Jules Guesde, dans le domaine de l'instruction du moins M. Léon Bérard l'avait supprimée devant les enfants pauvres capables d'une vraie culture secondaire, et, en même temps, il avait rétabli entre l'argent et les fonctions sociales dirigeantes, la barrière des solides études, dont le bienfait ne s'achète que par un effort désintéressé. Noble candeur! La justice sociale unifie et nivelle. Périssent les études classiques pour que disparaisse l'enseignement secondaire, dont elles sont le dernier vestige! Place à l'école unique primaire du 2e degré!

***

L'Université commence à comprendre dans quel péril l'ont jetée les empiètements parallèles du moderne et du primaire. Dès qu'il a été permis aux bacheliers sans lettres d'accéder à toutes les facultés, même littéraires, il fallait s'attendre aux revendications de l'enseignement primaire. Du moment que les études gréco-latines cessaient d'être la marque propre de l'enseignement secondaire, le primaire qui enseigne toutes les matières du moderne à des élèves du même âge devait fatalement réclamer l'équivalence[2]. Ses assauts répétés ont valu à ses élèves toutes les dispenses dont ils bénéficient, et jusqu'à une licence sans latin qui leur permettra demain d'enseigner dans les classes amalgamées des collèges et bientôt dans celles des lycées. A chaque succès de l'adversaire, l'enseignement secondaire a poussé un gémissement et est retombé dans l'apathie. Depuis quelques mois, les attaques, plus directes, lui sont plus sensibles. On soumet des agrégés et des licenciés à des inspecteurs d'académie

1. Ce sont les deux principes par lesquels M. Lamoureux, dans le discours cité, essaie de justifier l'école unique. Voir *Revue Universitaire*, juin 1926, p. 2.

2. Alfred Fouillée l'avait prédit : « Tout ce qu'on aura la faiblesse de concéder, au point de vue des sanctions, au baccalauréat moderne sera un jour réclamé de même pour les diplômes primaires. » (*Les études classiques et la démocratie*, 1898, p. 149.)

issus du primaire; on envoie des inspecteurs primaires dans les classes élémentaires des lycées; ils président les commissions des bourses où siègent des agrégés; on désorganise l'enseignement secondaire par l'amalgame qui va ouvrir la porte aux maîtres primaires; on tue les études grecques, gênantes pour cette opération. A chaque progrès de l'envahisseur, l'enseignement secondaire élève une protestation vaine. Comme les Athéniens en face de Philippe, il ressemble aux barbares évoqués par Démosthène[1], qui se battent sans art à coups de poing. Après chaque coup reçu, ils portent la main à l'endroit douloureux, tantôt ici, tantôt là, incapables de parer et de voir venir. Telle apparaît l'Université en face du Philippe moderniste. Elle est impuissante parce qu'il l'a divisée. Une partie combat les humanités classiques au nom d'humanités modernes qui ne peuvent fleurir sans elles. D'autres, voués à l'enseignement des sciences sans avoir profité d'études gréco-latines, les considèrent comme superflues sans les connaître. D'autres encore brunotisent, sans s'apercevoir que les paradoxes de M. Brunot, après avoir ouvert les facultés aux élèves du primaire, vont introduire l'enseignement primaire lui-même dans les lycées et les collèges, à la faveur du moderne, son Sosie. Mais l'amalgame imposé à l'Université semble rendre la vue aux plus aveugles. Leurs représentants au Conseil supérieur sentent le danger; certains votent néanmoins « la mort dans l'âme[2] » les mesures qui l'aggravent, quand ils ne cherchent pas à tirer de la situation quelque avantage substantiel pour leur spécialité. Il n'est pourtant qu'un plan de défense efficace : s'unir pour réparer les brèches de l'enseignement classique, sur lequel s'acharnent les ennemis de l'enseignement secondaire; car ils savent bien qu'aucun obstacle ne les arrêtera plus, une fois ce rempart renversé.

***

La contre-réforme moderniste n'a rien négligé pour le démanteler : lourde erreur sur des statistiques données comme ras-

1. 1re Philippique, par. 40.
2. Formule consacrée, par laquelle s'excuse chaque défaillance.

surantes aux amis de la culture classique, résurrection d'un enseignement moderne déjà une fois enterré, mais qui se prête à la combinaison; amalgame d'enseignements inégaux, qui désorganise le classique définitivement amputé du grec; affirmation officielle de leur équivalence par ceux-là mêmes qui avaient péremptoirement démontré la valeur incomparable du gréco-latin, on a tout osé, tout risqué pour imposer à l'opinion et pour constituer la pire école unique, celle qui anéantit les études secondaires sous couleur de les sauver. Entre le primaire qui veut s'arroger le droit d'amener lui-même ses élèves à l'enseignement supérieur, et le secondaire qui défend ses prérogatives, on a imaginé un compromis où celui-ci perdra son caractère, sa valeur et jusqu'à son nom, sans que celui-là renonce à ses prétentions[1]. N'est-il pas démocratique de supprimer « les cloisons étanches », au risque de faire sombrer le navire? Il faut au contraire maintenir et renforcer ces cloisons, qui n'ont pas été inventées uniquement pour enrichir d'une métaphore le vocabulaire des réunions publiques[2]. L'enseignement primaire a son rôle, qui est grand; le secondaire le sien, comme le supérieur. Chacun s'acquitte fort bien de sa tâche. Il serait funeste de favoriser les ambitions injustifiées et les empiètements du premier pour des raisons qui n'ont rien de pédagogique.

Au lieu d'accréditer l'opinion que le suffrage universel implique le baccalauréat universel, il faut réserver aux seules études vraiment secondaires la sanction que seules elles méritent, et y attirer toute l'élite de la jeunesse. Qu'on réorganise les programmes suivant les exigences d'une bonne culture, non suivant celles des inaptes; suivant « la nature des choses », non suivant celle des paresseux de tout degré et de toute variété. Il n'est pas vrai, comme le murmurent certains humanistes de peu de foi, que la jeunesse française ne soit plus capable d'études gréco-latines; elle ne manque ni d'intelligence, ni, malgré l'ambiance générale, du désintéressement

1. Cf. Lamoureux. Discours cité. Les enseignements seront amalgamés dans certains établissements, distincts dans ceux où les mêmes locaux ne pourront les contenir ensemble.

2. On parle toujours comme si lesdites cloisons étanches étaient établies, non entre des enseignements d'ordre différent, mais entre des élèves d'origine ou de condition différente. Rien n'est plus faux comme on l'a vu p. 660.

nécessaire. Mais on la démoralise par des options conseillères d'indolence, par des primes au moindre effort et par la proclamation officielle d'équivalences illusoires. Tandis que la planche à diplômes multiplie les bacheliers sans lettres, qu'on se passe même du baccalauréat pour entrer dans les facultés, la valeur intellectuelle du pays décroît en raison directe de cette inflation. Le plan d'études actuel tend à la stabiliser au plus bas.

Que sera l'élite du siècle primaire où l'on nous achemine? Quelle figure fera la France dans le monde avec une culture dépréciée comme sa monnaie? On s'étonne que des humanistes jouent d'un cœur léger cette partie tragique en vue d'un résultat social qu'on peut atteindre autrement.

Le salut est dans la restauration des disciplines éprouvées, sans lesquelles, depuis trente-six ans, dans l'ordre des lettres, on n'a rencontré que déboires. Plus rassurées aujourd'hui sur nos finances, les Chambres ne profiteront-elles pas de la trêve des partis pour opérer à son tour le redressement des études? Il n'est pas possible que, sans même instituer un débat[1], elles acceptent par prétérition la décadence irrémédiable de l'éducation nationale. L'effort des nombreux parlementaires alarmés par ce péril serait soutenu par tous les Universitaires et par tous les Français cultivés qui voient le vrai visage de la contre-réforme, et, de cette entreprise dirigée contre l'enseignement secondaire sous prétexte d'école unique, ne veulent être ni complices ni dupes.

L. BLUM

1. Cet article était composé quand M. Léon Bérard proposa au ministre de l'Instruction publique, M. Herriot, d'instituer une discussion à la Chambre sur ce qui s'est fait depuis deux ans dans l'Université, et sur ce qui s'y prépare. Puisse l'interpellation annoncée ne pas trop tarder!

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

Les Chambres ont fait une rentrée sans éclat, et le gouvernement n'a cherché ce jour-là aucune manifestation théâtrale ou impressionnante. M. Poincaré s'est glissé modestement dans la salle des séances, au Palais-Bourbon, et a gagné son banc, presque sans être vu, sans soulever ni applaudissements, ni protestations. A peine était-il assis que M. Raoul Peret ouvrait la séance et demandait à l'assemblée de se mettre au travail...

Mais travailler, à la Chambre des Députés, c'est un verbe qui admet plusieurs sens différents. Pour M. Poincaré travailler cela veut dire, pour l'instant du moins, examiner le budget et le voter en temps prescrit. Pour beaucoup de députés, travailler c'est prononcer de grands discours, propres à attirer sur eux l'attention, à satisfaire leurs électeurs et à développer leur autorité et leur influence. Travailler pour un communiste, c'est intervenir à tout bout de champ pour mettre en évidence les tares, les impuissances du régime capitaliste; pour un socialiste, c'est insinuer adroitement, en chaque occasion, que le parti a des solutions toutes prêtes aux problèmes de l'heure et par exemple démontrer que tout rétablissement financier est précaire qui ne part pas du prélèvement sur le capital. Travailler pour certains personnages consulaires, c'est battre en brèche le gouvernement, critiquer dans les couloirs, interpeller en séances, s'indigner de l'insuffisance des ministres, et servir à la fois ses ambitions et ses rancunes.

« Travaillons! » s'écrie le Président. « Parfaitement », disent les députés et aussitôt soixante interpellateurs se lèvent pour

demander au chef du pouvoir raison de tout ce qui s'est passé en France depuis trois mois! M. Poincaré ne l'entend pas de la sorte et exige le renvoi des interpellations après le vote du budget.

L'intervention du Président du Conseil est courte et décisive. Autre chose est de discourir, autre chose est de savoir exposer clairement et rapidement une question. M. Poincaré excelle dans les deux manières. Les nécessités de la situation lui ont fait choisir la seconde. En quelques mots précis il explique que la crise du franc eut pour origine l'insuffisance et le désordre de nos budgets. La situation monétaire lui apparaît comme un simple reflet de la situation budgétaire. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que la question urgente, celle qui prime toutes les autres, c'est le rétablissement de notre monnaie, le salut public exige donc que tout s'efface devant la nécessité de voter en temps utile un budget parfaitement équilibré.

Chaque orateur inscrit estime évidemment qu'en général la thèse du Président du Conseil est exacte, mais que cependant le point sur lequel il a décidé, lui, d'interroger le gouvernement a une telle importance qu'il doit primer le reste et, comme le règlement autorise chaque interpellateur à « parler sur la date » de son interpellation avant qu'on en vote la discussion ou l'ajournement, une trentaine de députés au moins vont parler durant trois heures, pour se plaindre qu'on les empêche de parler!...

Il y a des philosophes sceptiques pour affirmer que l'habitude de traiter les affaires politiques au moyen de discours prononcés en public n'a d'autre utilité que de maintenir le peuple, qui croit assister à des discussions réelles, dans l'illusion de participer aux mystères du gouvernement. On peut constater dans le public qui actuellement se presse plus nombreux que jamais dans les tribunes de la Chambre un sentiment nouveau, curieux et presque paradoxal. On pourrait croire que ces hommes, ces femmes élégantes qui viennent s'enfermer de longues heures, dans cette salle du Palais-Bourbon, où l'atmosphère devient vite irrespirable, où les sièges sont inconfortables, où l'entassement dans les galeries est épouvantable, sont attirés là par le goût traditionnel chez les Fran-

çais de l'éloquence, et retenus par ces chaînes d'or qui, de la bouche de l'orateur, vont s'enrouler autour du cœur de l'auditeur. On pourrait croire qu'ils viennent chercher dans les discours qu'ils entendent, la clef de ces mystères politiques qui en effet sollicitent leur curiosité. Il est donc permis de s'étonner en constatant que chaque jour ce public assidu devient de plus en plus hostile aux discoureurs et réfractaire au bavardage. Même la véritable éloquence a peu de prise sur lui. Il sent que tous ces débats sont plus ou moins falsifiés, que ces joutes oratoires n'ont aucune influence sur la marche des affaires, que les votes décisifs s'élaborent dans les comités, dans les réunions des partis, et les paroles l'impatientent! Il demande le dénouement bien vite. Il semble qu'il ne se penche sur cette grande cuve pourprée que pour y voir les passions s'affronter et les hommes fermenter « comme des matières entassées !» Et puis toute foule est féminine. Entre la discussion et le commandement on la voit une fois de plus incliner vers le commandement. Curieuse psychologie qu'il serait bien intéressant de pénétrer et de définir!...

A cette séance de la rentrée des Chambres, l'hostilité de l'assistance contre les orateurs qui s'attardent à la tribune est évidente; le prestige exercé par M. Poincaré ne l'est pas moins. Les sentiments d'un auditoire nombreux sont toujours simplistes. Comment peut-on harceler continuellement les serviteurs de la chose publique, se demandent les spectateurs de ce long défilé d'interpellations, sans nuire à la fortune nationale? Comment peut-on affirmer avec tant d'éclat que tout va mal dans l'État sans porter atteinte à la confiance?...

Le parlementarisme ainsi entendu n'est plus que la caricature du gouvernement représentatif tel que le concevaient les Pitt, les Fox, qui l'illustrèrent en Angleterre et les grands libéraux qui l'introduisirent chez nous! M. Poincaré, en refusant de perdre son temps à discuter soixante interpellations, reste dans la saine tradition des Guizot et des Royer-Collard dont le libéralisme avait pour garants le savoir et la probité.

Un des pontifes actuels du radicalisme, ministre pendant la guerre, confiait volontiers à ses intimes qu'il avait perdu son temps durant son passage aux affaires à écouter une voix impérieuse qui, comme dans un opéra célèbre, lui criait aux

oreilles à l'entrée de son cabinet de travail, ou à son arrivée au Palais-Bourbon : « Disculpe-toi Radamès, disculpe-toi! » Il avouait que ce sont là de mauvaises conditions pour travailler et poursuivre une besogne féconde.

La Chambre, dans sa partie la plus agissante, est portée à se placer dans un état offensif, parce qu'il est dans sa nature de chercher à conquérir le pouvoir; le gouvernement est dans un état défensif puisqu'il est dans sa nature qu'il veuille le défendre. Ce conflit peut ne pas être préjudiciable à la marche des affaires s'il est tempéré par la notion du bien général. Mais il est inadmissible que la vie des ministres se passe à faire face à des attaques continuelles. Ils seraient d'autant plus sujets à faillir, qu'ils seraient l'objet d'une censure plus âpre et d'une surveillance de tous les instants...

Ces vérités apparaissent si nettement aux esprits pondérés que la manœuvre de M. Malvy, qui, sur la fin de la discussion, se lève pour supplier le Président du Conseil au nom de son parti d'admettre qu'un jour par semaine soit consacré aux interpellations, est fort mal accueillie. La vue de quelques bulletins bleus, qu'un certain nombre de radicaux s'empressent de glisser dans l'urne avec ceux des socialistes et des communistes, scandalise les assistants. 344 voix contre 190 donnent raison au ministère. Une imposante majorité accepte de borner son rôle durant cette session extraordinaire à ce qu'il peut avoir d'utile : accorder ou refuser l'impôt que demande le gouvernement; lui donner les ressources nécessaires pour faire face aux difficultés pressantes tout en défendant les intérêts pécuniaires de ceux qui, en définitive, paient avec leur argent ou avec leur travail...

Comment ne pas sentir d'ailleurs que les véritables difficultés avec lesquelles le Ministère d'union nationale se trouve aux prises viennent d'ailleurs? M. Poincaré a dit à la Chambre : « Si le péril financier paraît aujourd'hui conjuré, il peut renaître demain. » « Chantage », lui a crié un communiste, témoignant ainsi de son manque d'information ou de réflexion. « Chantage! Non, lui répondit le Président du Conseil, simple appel à la raison!... »

En effet on peut et on doit se féliciter des résultats obtenus par une meilleure gestion des affaires et des positions atteintes.

Mais existe-t-il un esprit sage et pondéré qui puisse à l'heure où j'écris ces lignes, préjuger de l'issue générale de l'opération monétaire qui se poursuit? M. Poincaré a su mettre toutes les chances du côté du franc, alors que quelques-uns de ses imprudents prédécesseurs les avaient réunies contre notre devise. Mais il ne dissimule à personne qu'il s'attend à voir entrer en jeu des éléments de résistance économiques et sociaux, contre lesquels se livrera la véritable partie dont le sort de la France est l'enjeu.

A l'encontre de tous les pronostics la balance des comptes pour le commerce extérieur de la France, en octobre dernier, s'est trouvée extrêmement favorable. Les économistes les plus qualifiés en ont été un peu désorientés. Ils tenaient pour établi que la hausse du franc ne pourrait manquer de paralyser les exportations. Le franc a monté et les exportations ont augmenté... Mais cette heureuse surprise pourrait bien ne se point continuer, et il est évident qu'il importe de laisser au gouvernement toute sa liberté d'esprit, toute sa puissance d'action pour surveiller ces mystérieux phénomènes et pour en conduire l'évolution au mieux de l'intérêt général.

Sagement la Chambre s'est mise à l'étude du budget, M. Poincaré et les ministres compétents pressent le vote de chacun de ses chapitres. La majorité se rallie facilement au point de vue du gouvernement. L'incident soulevé par le discours prononcé par M. Marin devant les délégués de la Fédération républicaine de France, montre cependant combien la situation reste tendue dans une Chambre élue sur une déclaration de guerre civile et contre des sentiments et des tendances, bien plus que sur un programme positif et en vue d'une œuvre à réaliser!

M. Marin avait parlé à ses amis à peu près comme M. Herriot avait parlé aux siens. Mais on sait que les Radicaux-Socialistes ont des privilèges qu'ils refusent aux autres citoyens. Ils fixent la règle du jeu et entendent en demeurer les maîtres. Il n'y a pas de liberté pour leurs adversaires. Deux sentiments coïncident dans l'âme obscure du radical : la peur de la liberté et la peur de paraître avoir peur de la liberté. Cet illogisme dissimulé sous la morgue hypocrite du parti le rend irascible. Qu'y a-t-il de politique,

quelle est la part de la sincérité et celle de l'affectation dans la grande colère déchaînée par le langage de M. Marin, il est assez difficile de préciser. Dans tout ce monde de la politique on songe avant tout aux élections. A la fois cause première et cause finale, l'élection y régente toutes les actions, y commande le moindre geste, la moindre parole. Il s'agit pour les radicaux, à la veille du renouvellement du Sénat, de ne point se laisser compromettre par aucune alliance avec la droite. Il fallait avoir une apparence de raison pour rejeter les propositions des modérés. On a saisi au bond la balle que jetait M. Marin...

A la Chambre, une déclaration du Président du Conseil a suffi à calmer l'indignation un peu factice. Mais on a pu voir que les passions continuent à s'y combattre beaucoup plus que les sentiments ne s'y accordent et que l'esprit du Cartel, « à l'état diffus », y demeure vivace!

Au comité exécutif du Parti radical-socialiste, et dans les différents cafés du Commerce où il a ses ramifications, c'est autre chose! On n'y a pas fini d'invectiver M. Marin et ses amis et de leur reprocher d'avoir rompu le pacte d'union!

Il y a des esprits distingués attachés à soutenir que les compétitions et les luttes des partis sont l'essence même de la vie publique et créent ce mouvement, cet allant qui assurent le progrès social. Cette conception peut être juste dans un pays comme l'Angleterre, quand libéraux et conservateurs rivalisaient au service de la patrie et se succédaient selon des règles en quelque sorte calculables. Divisée en factions, toujours hostiles à celle qui tient le pouvoir, la France en arrive à ne jamais disposer, en réalité, que d'une fraction infime de ses forces! Il y a là un gaspillage d'énergies et de bonnes volontés qui devient tragique quand on pense à quelle cadence le nombre des naissances diminue sur notre sol!

M. Poincaré est allé, le dimanche 21 novembre, à Tarbes, pour inaugurer une école professionnelle fondée par son ami et collaborateur Jean Dupuy. Il y a prononcé un bel éloge de cet ancien ministre qui fut un maître journaliste et il a laissé tomber à la fin du banquet qui lui était offert quelques paroles importantes : « Ce n'est pas une courte trêve, a-t-il dit, qui pourrait empêcher la France de tomber dans l'abîme

où elle a déjà failli glisser... Il faudra maintenir pendant assez longtemps encore l'idée qui nous a unis et le système que nous avons adopté; il faudra persister dans la volonté de concorde et de collaboration qui nous anime, il faudra, si nécessaire et si respectable que puisse être l'esprit de parti, continuer de le subordonner résolument à l'esprit national. »

On ne saurait donner de leçon plus profitable aux électeurs. L'avenir de la nation, déclare le Président du Conseil, sa puissance financière, la prospérité matérielle de l'État, le sort des fortunes privées, et par voie de conséquences la puissance morale du pays, sa force d'expansion intellectuelle, exigent la collaboration de tous les citoyens et un grand effort d'union nationale. Il n'y a que la présomption et l'ignorance qui puissent nier une si évidente nécessité. Mais si l'on voit comment se constitue au-dessus des partis un gouvernement d'union, il est plus difficile d'imaginer comment cette union peut se réaliser et se manifester en période électorale sous la seule impulsion venue d'une notion abstraite du bien public. Il n'est jamais vain de prêcher le sérieux, l'amendement intellectuel et moral; mais opposer une digue au charlatanisme qui nous envahit de toutes parts, quel travail d'Hercule! « Que de leçons il faut, disait Renan, pour qu'un pays arrive à comprendre que les principes généraux sont seuls à longue portée, et que sans eux les plus tentantes combinaisons sont au fond aventure et hasard! »

LUCIEN CORPECHOT

GLOIRES DE JADIS ET D'AUJOURD'HUI

— Vraiment, — s'écriait un jour Claude Debussy, — certains morts sont trop discrets et attendent trop longtemps la mélancolique réparation qu'est la gloire posthume[1]!

Cette protestation nous remontait aux lèvres, tandis que nous écoutions chez Pasdeloup l'œuvre exquise d'un musicien trop négligé, le *concerto en si bémol* pour violoncelle de Boccherini...

Seule, cette fatalité stupide qui l'a toujours poursuivi de son vivant peut expliquer l'oubli en lequel est tombé le délicat, le candide Luigi Boccherini. Son *concerto*, à dire vrai, ne commence pas d'une manière très originale : n'importe quel artiste italien des dernières décades du XVIIIe siècle aurait pu signer ce préambule. Mais aussitôt après, avec la naïve méditation en *sol* mineur, quelle sève charmante éclate en fleurs et en feuillages! Et quand le final revient à la tonalité initiale sur un rythme à trois temps, c'est avec la grâce piquante d'un badinage de Goldoni... De chaleureux applaudissements récompensèrent le soliste, M. Feuermann, d'avoir déployé en ce *concerto* toutes les qualités requises, sans parler de quelques autres. Souhaitons que ce succès légitime donne envie à ses confrères de rendre hommage à Boccherini. Nous y gagnerions d'éviter une demi-douzaine de fadaises dont les violoncellistes abusent jusqu'à l'écœurement.

Hélas! nos vœux risquent fort d'être chimériques. Certains

1. Claude Debussy, *Monsieur Croche, antidilettante*, éditions de la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1926, p. 155.

morts ont de la peine à obtenir les honneurs que revendiquait pour eux le juste et subtil Claude Debussy. Attendront-ils vainement la gloire jusqu'à la consommation des siècles? Ce n'est pas impossible. La musique, elle aussi, a ses « poètes maudits ». Non loin des sépultures célèbres, on aperçoit de simples pierres tombales, nues, disjointes, abandonnées, sur lesquelles les historiens eux-mêmes hésitent à déchiffrer un nom, une épitaphe. Compositeurs ensorcelés et maléficiés, nés sous le signe de Saturne, pour lesquels la réhabilitation apparaît bien douteuse. Peut-être Boccherini est-il de ceux-là. Au Théâtre Mogador, l'autre soir, nous n'avons pu juger de son instrumentation. Le *concerto en si bémol*, privé de l'orchestre pour des motifs qu'on négligea de nous exposer (tellement notre ignorance et notre incompétence sont aujourd'hui bien établies!), dut se contenter d'un accompagnement au piano. Les mauvaises fées qui présidèrent jadis à sa naissance, ne lui avaient permis de revivre qu'en cet humble équipage.

Le trop modeste Boccherini, s'il eût été dans la salle, aurait sans doute accepté cette avanie avec sa sérénité invariable. Il avait cet optimisme ébloui et limpide, noblesse des musiciens, dont Balzac n'a pas manqué de parer l'excellent Schmucke de son *Cousin Pons*, et que, parmi nos contemporains, plusieurs se souviennent d'avoir admiré chez César Franck. Les quelque soixante années, accablées de besognes, que Boccherini a passées sur notre planète ne furent pour lui qu'une longue suite d'affronts et de crève-cœur. Ayant quitté l'Italie pour s'établir à Madrid, dans l'espérance d'être rémunéré par les Bourbons comme un autre Scarlatti, il fut bien attaché officiellement à la Cour, mais n'en reçut presque jamais de commandes. En cette Espagne rococo où nous ramenaient dernièrement les sonates du Père Soler, de Cantallos et de Mateo Albeniz[1], il dut multiplier, pour ne pas mourir de faim, les compositions qu'il dédiait à l'infant don Louis, son unique protecteur.

Ce prince ami des arts essayait de lui venir en aide. Mais la famille royale réservait ses faveurs à des Italiens plus intrigants, et Boccherini n'avait d'autre satisfaction que d'entendre parfois le prince des Asturies, neveu de don Louis, exécuter

1. *Revue de Paris* du 15 juillet.

lui-même la partie du premier violon de ses quintettes. Encore n'était-ce pas sans péril. Un jour que l'Altesse Royale, de méchante humeur, raillait lourdement un passage où le même dessin se répétait pendant plusieurs mesures, Boccherini se permit de faire observer respectueusement qu'il valait mieux ne point toucher à ces questions, à moins de s'y connaître. La riposte exaspéra tellement le prince qu'il fonça sur Boccherini. Comme il était d'une carrure et d'une musculature exceptionnelles, il le souleva en un tournemain, le poussa hors d'une fenêtre et le tint suspendu dans le vide, entre ciel et terre, un bon moment, jusqu'à ce que les cris de la princesse des Asturies eussent rappelé cet énergumène à la raison. Alors, violemment et ignominieusement, il rejeta son prisonnier à l'autre bout du salon.

On voudrait mettre en doute une histoire si révoltante. Mais, puisqu'elle semble bien être authentique, consolons-nous en songeant que ce furieux, devenu le roi Charles IV, fut berné et bafoué copieusement par Godoy, en attendant d'être détrôné par Napoléon dans les conditions les plus burlesques.

A la mort de don Louis, Boccherini ne s'abaissa point à solliciter le butor qui avait failli l'assassiner. Entre 1787 et 1797, il adressa toute sa musique au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, fervent violoncelliste, qui l'en remerciait par des tabatières enrichies de brillants et de roses, garnies de frédérics d'or. Mais ces monnaies glissaient comme du sable entre les doigts de Boccherini. Quand Frédéric-Guillaume II trépassa à son tour, l'artiste crut avoir découvert un nouveau mécène en la personne de Lucien Bonaparte, ambassadeur de la République française à Madrid. Il lui dédia force quintettes, dont il fut dignement récompensé. Mais Lucien rentra bientôt en France, et Boccherini tomba dès lors au plus profond de la misère.

Il n'en continuait pas moins à produire avec une merveilleuse facilité. Vers le terme de sa vie, dans la pauvre chambre qu'il partageait avec sa femme et tous ses enfants, il souffrait parfois du vacarme qui l'entourait. Il gagnait alors, au moyen d'une échelle, un appentis qu'il avait aménagé contre le plafond, et là, dans cette tour de planches grossières, il chan-

tait, il griffonnait à la hâte une musique légère, joyeuse, divinement insouciante.

Sans argent, sans crédit, il était devenu la cible des envieux et des sots. Quels sarcasmes ne décochait-on pas à cet Italien extravagant qui raffolait de musique allemande! Mais il ne les écoutait même pas. Les premiers essais de l'école de Mannheim le passionnaient. Et il se contentait de hausser les épaules lorsqu'on l'appelait *la femme de Haydn.*

Or, ni dans ce *concerto en si bémol* pour violoncelle, ni dans le peu que nous connaissons de ses quatuors, l'étude des modèles allemands ne semble avoir affaibli cette spontanéité mélodieuse que Boccherini tenait de son terroir natal. S'il y a gagné une certaine fermeté d'accent, il n'a point perfectionné sa technique, et l'on a pu reprocher avec raison à ses quintettes leur abus de l'unisson, leur pauvreté de trame. En outre, sa prédilection pour le violoncelle l'entraîne maintes fois à lui sacrifier les autres instruments.

Au XIXe siècle, malgré l'admiration croissante qu'éveillaient partout Haydn, Mozart, Beethoven, les chefs-d'œuvre de Boccherini ne furent pas jetés trop précipitamment au rebut. Ils se jouaient encore à Paris sous Louis-Philippe. Le célèbre violoniste Baillot leur demeurait fidèle. Il puisait avec joie dans l'immense trésor des cent treize quintettes à deux violons, des douze quintettes à deux altos, des quatre-vingt-onze quatuors à cordes, des cinquante-quatre trios à cordes. Spohr, étant de passage à Paris en 1821, fut convié à l'une de ces séances. Mais il y fit scandale par la brutalité avec laquelle il déclara, lorsqu'on lui demanda son avis :

— Je pense que cela ne mérite pas le nom de musique!

Dans son *Autobiographie,* ce lourdaud s'en est expliqué tout au long :

Il me tardait de lui entendre jouer ces quintettes, dont je connaissais environ une douzaine, pour me rendre compte s'il pouvait, à force d'art, masquer le vide de ces ouvrages. Mais les morceaux choisis par lui me choquèrent autant que de coutume, malgré une exécution irréprochable. Je reconnaissais le caractère trop souvent puéril des cantilènes, l'indigence d'une harmonie qui se réduit presque toujours à trois voix. Comment se peut-il qu'un artiste aussi cultivé que Baillot, informé des richesses que nous possédons en ce genre, soit entiché de

quintettes dont tout le mérite tient à l'époque et aux circonstances particulières où ils virent le jour[1].

Dix ans plus tard, le 23 décembre 1831, Mendelssohn entendait à son tour, dans ce temple du goût, un quintette de Boccherini. « Ce n'est qu'une perruque », mandait-il le lendemain à sa sœur Rebecca, « mais là-dessous, quel adorable vieux bonhomme[2]! » Mendelssohn, on s'en doute, avait l'oreille autrement fine que Spohr.

Boccherini ne put résister au triomphe du romantisme. Ses derniers partisans s'éteignirent sous Napoléon III. Ils devenaient si rares qu'ils se comptaient entre eux. En vain ils se proposaient de publier par souscription une anthologie fort soignée de ses œuvres : ils n'en vinrent jamais à bout. Fétis, champion infatigable de Boccherini, l'imposait d'autorité aux élèves du Conservatoire de Bruxelles; mais, obéi sans amour, il en concevait une mélancolie qui s'exprimait parfois en termes pathétiques :

Baillot, interprète admirable des œuvres de tous les grands maîtres, avait su conserver à celles de Boccherini tout le charme de la jeunesse. Après lui, cette musique ravissante a été négligée par les jeunes artistes. Bientôt elle sera tombée dans un profond oubli; car le nombre d'amateurs qui la connaissent et en sentent les beautés diminue chaque jour. Je fais ce qui est en mon pouvoir pour en perpétuer le souvenir en la faisant exécuter par les jeunes artistes du Conservatoire de Bruxelles, mais bientôt je ne serai plus. Dieu sait ce qui en adviendra quand j'aurai fermé les yeux[3]!

De nos jours, où tant de procès en révision se plaident avec succès, pourquoi M. Lionel de La Laurencie ou M. de Saint-Foix, ces érudits pour lesquels le XVIIIe siècle musical n'a plus de secrets, ne consacreraient-ils pas à Boccherini l'apologie qui lui est due? Trois ou quatre études que l'on possède sur ce sujet ne répondent plus aux progrès de la musicologie. Et de même que MM. Paul Brunold et André Tessier ont exhumé Chambonnières, un éditeur intelligent trouverait chez Boccherini la matière de plusieurs volumes absolument neufs.

Mais le plus étrange n'est point de ne rien entendre d'une

1. Louis Spohr, *Selbstbiographie*, 1860, II, p. 138.
2. F. Mendelssohn-Bartholdy, *Reisebriefe*, Leipzig, 1864, p. 308.
3. Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*, article *Boccherini*.

œuvre luxuriante qui comprend plus de trois cents numéros; ce n'est point d'ignorer complètement son *Stabat Mater* et ses deux *symphonies périodiques* à grand orchestre; c'est que Boccherini soit demeuré populaire par un certain *menuet*, insignifiant et gracieux, qui figure dans tous les recueils à l'usage de la jeunesse. Menuet impérissable! Après tant de révolutions, il continue à régner sur les pensionnats et les collèges. Les maîtresses de piano lui gardent leur clientèle. Il enchante les amateurs circonspects au fond de leurs provinces. Tous les petits virtuoses l'ont étudié, à deux, ou même à quatre mains, dans ces florilèges à couverture lilas qui s'appelaient jadis *les Classiques de l'enfance*. Les arrangements qui en existent sont innombrables. Entre le Pont-Royal et le Pont Notre-Dame, le *menuet* de Boccherini, à des milliers d'exemplaires, encombre les boîtes des bouquinistes. Et c'est grâce à cette bluette que Boccherini, l' « adorable vieux bonhomme », n'est pas absolument inconnu à la génération présente.

***

Quoiqu'il appartienne à une époque plus éloignée de la nôtre, son illustre compatriote Claudio Monteverdi se trouve, depuis une vingtaine d'années, en bien meilleure posture auprès des modernes.

C'est un poète, naturellement, qui a opéré ce miracle. Le génie de Claudio Monteverdi fut d'abord révélé aux profanes par M. Gabriele d'Annunzio, vers le commencement du XXe siècle. « Il reste à glorifier », proclamait l'un des personnages du *Feu*, « le plus grand des innovateurs, celui que la passion et la mort sacrèrent vénitien, celui qui a son tombeau dans l'église des Frari, digne d'un pèlerinage : le divin Claudio Monteverdi... »

Ces paroles eurent un long retentissement. Mais l'héritage de Monteverdi était d'un accès difficile. Le temps et l'ingratitude des hommes avaient fait de ses partitions des pièces de musée. Pour les retrouver, il fallait de lointains voyages et un travail austère. Cela contristait d'autant plus le public que M. Vincent d'Indy, écrivant en 1902 pour la revue *l'Occident* un fort bel éloge de *Pelléas et Mélisande*, s'était avisé

d'établir un rapprochement entre la diction musicale de Claudio Monteverdi et celle de Claude Debussy. Ce parallèle des « deux Claudes » excita vivement la curiosité. Aussi les auditions de l'*Orfeo*, dirigées par M. d'Indy à partir du 25 février 1904, attirèrent-elles rue Saint-Jacques une affluence considérable. Peu après, les éditions de la Schola Cantorum publièrent des extraits de l'*Orfeo*, réduits pour piano et chant, et les amateurs se réjouirent de posséder enfin les textes qu'ils réclamaient.

Monteverdi était donc sorti du silence des bibliothèques. Son *Couronnement de Poppée* fut représenté ensuite au théâtre des Arts, avec un succès qu'il retrouvera certainement dès la première reprise. Quand « la Petite Scène » monta en 1925 *le Retour d'Ulysse*, l'étonnement, l'émotion et l'enthousiasme des spectateurs démontrèrent qu'il existe parmi nous, comme dans la capitale des Gonzague, un public pour Monteverdi. Ses *Madrigaux*, ses *Scherzi Musicali* commencent à figurer sur les programmes. Nous-même, n'exprimions-nous pas ici l'enchantement avec lequel nous avions entendu son psaume *Laetatus sum* aux concerts de M. Henry Prunières?

Mais voici que la ferveur de M. Prunières s'atteste par un nouveau témoignage. Avec une solidité sans lourdeur, en une étude harmonieusement équilibrée, *la Vie et l'Œuvre de Claudio Monteverdi*, il s'est proposé de joindre la biographie du puissant artiste à l'examen critique de ses compositions[1]. Ce n'était pas une petite entreprise. La gloire du dramaturge lyrique n'est point la seule qui revienne à Monteverdi, et pour le suivre jusqu'au bout dans les méandres où l'entraîne une imagination aussi riche que vagabonde, quelle souplesse ne faut-il point, quel don d'ubiquité!

Prononcer le nom de Monteverdi, c'est réveiller en nous vingt mélodies poignantes ou délicieuses qui nous happent au passage. L'*Orfeo*, d'abord, sa *toccata* aux fanfares allègres et solennelles, la plainte déchirante qui éclate après le récit de la Messagère, les incantations mystérieuses par lesquelles le poète s'efforce d'attendrir Charon au cœur de pierre; puis l'*Ariane*, chef-d'œuvre englouti tout entier par un obscur naufrage, hormis cette épave merveilleuse, les sanglots de

1. Les Éditions Musicales de la Librairie de France, Paris 1926.

l'amante abandonnée; dans *le Couronnement de Poppée*, le page espiègle et désinvolte qui lutine la servante, ou bien Octavie en pleurs, disant adieu à Rome; le tremblement de joie avec lequel Télémaque reconnaît son père dans *le Retour d'Ulysse*... Sollicités par ces réminiscences, beaucoup d'historiens n'ont pas la force d'aller plus loin. Monteverdi leur apparaît selon une image sublime et simplifiée : comme un prodigieux musicien de théâtre, à la fois précurseur et créateur, comme un Gluck italien qui aurait vécu entre 1567 et 1643. Et sans doute, certaines négligences, des *sinfonie* écourtées et brusquées, des ritournelles sommaires, quelques plaisanteries assez lourdes, semblent autoriser ce rapprochement. Mais qu'on ne s'arrête pas à de vaines apparences! Entre les deux maîtres, la distance est infinie. Rien ne ressemble moins à l'*Orfeo* de 1607 que l'*Orfeo* de 1762, et Monteverdi l'emporte de loin sur son successeur par la complexité quasi vertigineuse du tempérament musical.

Pour n'avoir jamais perdu de vue l'ensemble de cet étonnant phénomène, M. Prunières vient d'écrire le meilleur essai de synthèse que Monteverdi ait inspiré jusqu'ici. A travers soixante-seize années d'une existence magnifique : d'abord dans la rouge Crémone, patrie des luths, des violons et des excellentes trompettes de bois, où Claudio naquit à la lumière et à la douce musique; puis à Milan, dont les acclamations ne saluèrent pas seulement l'adroit joueur de viole, mais aussi le compositeur de madrigaux et de *canzonette*; ensuite à Mantoue, pendant les vingt-trois années où les Gonzague l'employèrent sans cesse, tout en le récompensant chichement; enfin au service de la Sérénissime République de Venise, qui ne ménagea point les honneurs à ce prince de l'orchestre et des voix, M. Prunières suit pas à pas le madrigaliste, le compositeur de musique religieuse, l'auteur des chansons et des cantates. En des genres fort différents, Monteverdi use tour à tour des méthodes des plus variées, soit pour en inventer de nouvelles, soit pour s'approprier celles que l'on pratiquait de son temps en Italie et à l'étranger. Dans sa musique sacrée, les messes et les motets contrepointés alternent à l'improviste avec les amples tableaux homophoniques de style populaire et théâtral.

M. Henry Prunières s'est appliqué à étudier ce merveilleux talent sous toutes ses faces. Il y a réussi. On peut dire qu'il n'a laissé dans l'ombre aucun aspect de cette œuvre touffue et colossale.

Durant ses vingt dernières années, Monteverdi fut témoin de sa propre apothéose. Les plus célèbres musiciens d'Europe venaient à Venise lui rendre hommage. Bien au delà des frontières du Saint-Empire, son influence rayonnait jusqu'en Danemark. Quand il expira, sa mort « jeta la désolation dans Venise... On lui fit de superbes funérailles. L'église des Frari resplendissait de l'éclat des cierges ». Un demi-siècle plus tard, sa gloire s'éteignait comme une torche fumeuse. Le public se détournait de ses partitions. Quelques érudits contrapuntistes furent bientôt seuls à la connaître. Et d'une œuvre jugée invulnérable comme le marbre et le bronze, plus rien ne survivait...

Tels sont les jeux du sort. Sans doute, Monteverdi ne doit pas plus être mis dans la balance avec Boccherini que le Tintoret avec la Rosalba. Mais tous deux, on ne peut s'empêcher d'y réfléchir, étaient également oubliés vers la fin du XIXe siècle. Monteverdi s'est dégagé par une résurrection triomphale du sépulcre d'où le grand Vivaldi, et Tartini, et Corelli, semblent émerger peu à peu... Qui sait si la fortune de Boccherini ne changera pas à son tour par une volte non moins soudaine?

***

Les textes de Monteverdi abondent à présent chez les libraires. Et depuis qu'on peut consulter l'*Orfeo* dans l'abrégé de M. d'Indy, aussi bien que dans la version de M. Francesco Malipiero, chacun sait que les analogies des « deux Claudes » se réduisent à peu de chose. Si Monteverdi et Debussy se ressemblent extérieurement par une prosodie où les moindres valeurs verbales sont enregistrées avec une exactitude vigilante et sensible, il y a entre leurs récitatifs le même contraste qu'entre l'italien, langue accentuée, et le français, langue nuancée. Et les deux musiciens diffèrent par leurs destinées non moins que par leurs complexions, puisque l'étoile de Debussy, loin de pâlir, brille depuis sa mort d'une lumière plus éclatante.

Un coup d'œil aux affiches nous apprend que *le Prélude à l'Après-midi d'un faune, la Mer, Images,* les deux premiers *Nocturnes,* y reviennent sans cesse, et peut-être jusqu'à l'abus. Jamais ferveur si soutenue, si invariablement unanime. L'Opéra-Comique ayant organisé en juin quelques représentations modèles de *Pelléas et Mélisande,* il les a poursuivies en automne avec un succès inépuisable.

Reprise fort opportune, car beaucoup d'admirateurs craignaient de réentendre *Pelléas,* depuis que ce singulier chef-d'œuvre appartenait au répertoire. Comment leur donner tort! Nous gardions, en ce qui nous concerne, un très mauvais souvenir de certaines exécutions nonchalantes : les contours s'étaient amollis, les couleurs avaient passé. Pour rassurer les fidèles, pour les ramener irrésistiblement au théâtre, il fallait d'abord reconstituer l'enivrante symphonie instrumentale et vocale qui les avait fascinés à l'origine. Était-ce possible? Fort peu de musiciens conservaient, au fond d'eux-mêmes, l'espoir de revoir dans un cadre identique, au bout de vingt-cinq ans, les chanteurs incomparables de la répétition générale et de la première.

Eh bien! félicitons la direction de l'Opéra-Comique d'avoir accompli cet exploit. Elle a persuadé à M. André Messager de revenir au pupitre. Et ce magicien infaillible, à peine installé en son fauteuil, a fait surgir, d'un signe de sa baguette, mademoiselle Mary Garden au bord de cette même fontaine solitaire, dans cette même forêt pleine de songes mystérieux, où nous l'aperçûmes pour la première fois en mai 1902.

Quel délice! rien n'a changé. Par un sortilège inouï, chacun retrouve le temps qu'il croyait perdu. C'est toujours la même séduction, le même prestige de conte de fées. La voix et la figure de mademoiselle Garden ont la même souplesse, la même fraîcheur, la même ingénuité juvéniles. Tout cela se ressemble, et cependant quelque chose est mieux. Son talent dramatique, incontestable dès la création, s'est développé entre temps : elle est devenue aujourd'hui une tragédienne lyrique sans rivale. De même que M. Chaliapine, entre tous les interprètes masculins, a marqué impérieusement et définitivement le Boris Godounow de Moussorgsky à son empreinte, elle a évoqué l'héroïne de Debussy par une incarna-

tion si vivante, si poignante, si gracieuse, à la fois si souverainement poétique et si humblement humaine, qu'on ne soupçonne pas ce qu'est le charme de Mélisande, à moins de le savoir par mademoiselle Mary Garden elle-même.

Son entourage n'aurait pas été à sa hauteur, si cette Mélisande parfaite n'eût retrouvé à l'Opéra-Comique deux au moins de ses anciens partenaires : MM. Dufranne et Vieuille. Mais est-il de suffisants éloges pour ces acteurs et ces chanteurs? Eux aussi ont fixé à tout jamais les physionomies de Golaud et du vieux roi Arkel. Eux aussi conspirent à créer autour de la pièce de M. Maeterlinck une atmosphère secrètement pathétique qui l'apparente par moments aux chefs-d'œuvre de Shakespeare.

L'absence de M. Jean Périer n'était pas sans provoquer de justes inquiétudes. Cet artiste consommé jouait Pelléas avec une élégance à faire paraître gauches et rustiques tous ceux qui lui ont succédé. Ingénieux, galant, subtil, plein d'expérience amoureuse et sourdement entreprenant, ce Pelléas suppléait aux insuffisances de sa voix par ses attitudes, ses gestes, les jeux expressifs du visage, les finesses de la diction et du style. Quand il ne forçait pas l'admiration, il la captait.

Par une inspiration heureuse, l'Opéra-Comique a confié le rôle de Pelléas à M. Roger Bourdin. Et celui-ci, loin de copier en vain un modèle inimitable, a su composer un personnage entièrement nouveau. Tout en articulant avec netteté, il chante, il s'épanche avec un élan, une abondance qui vont au cœur. Pour la première fois, on a perçu, dans *le Retour à la lumière*, le commentaire extasié de la voix humaine par-dessus les carillons de l'orchestre. Pour la première fois, dans la scène d'amour du quatrième acte, on a suivi jusqu'au bout les fusées mélodieuses qui, d'habitude, s'éteignent et retombent sans achever leur course. Qu'importe si M. Bourdin ne possède pas encore la virtuosité de M. Jean Périer? Une certaine sauvagerie le sert : elle en fait un Pelléas novice, timide, pudique, surpris et comme épouvanté par la passion qui le domine : conception particulièrement conforme à l'esprit de la pièce.

Pour ce qui est de la musique, on n'aurait point dû supprimer le monologue du petit Yniold, puisque divers tableaux

injustement négligés à l'origine bénéficient en 1926 d'une appréciation plus équitable. Ils ont gagné, à vieillir, une patine fort chatoyante. Ainsi, le dialogue des souterrains, écouté autrefois sans enthousiasme, prend aujourd'hui toute sa valeur. Le champ auditif s'est tellement élargi depuis 1902, grâce en partie à Debussy lui-même que de nos jours, dès le bruissement caverneux des contrebasses, le spectateur a le sentiment de pénétrer dans le royaume des ténèbres, de l'horreur, de la fatalité inéluctable. Aucune protestation ne s'élève contre des harmonies dont les puristes s'effarouchaient naguère. Quant aux interludes où le lyrisme de Debussy s'épanouit sans contrainte, les profanes, dûment avertis, leur accordent du moins l'hommage d'un silence respectueux.

***

Que la musique destinée par Debussy au *Roi Lear* de Shakespeare eût présenté un air de famille avec ces mêmes interludes, cela résulte avec évidence des fragments exécutés le 30 octobre au concert Pasdeloup. Un intérêt si vif s'attache désormais aux moindres reliques de Debussy qu'il eût été cruel de nous dissimuler ces esquisses. Au reste, seul un fanatisme absurde peut s'interdire les publications posthumes, quand les héritiers ont les mains libres. Renoncerions-nous par exemple au *Requiem* de Mozart, à la *Symphonie inachevée* de Schubert? C'est avec le même sentiment de piété que l'on déchiffre le quatuor interrompu d'Ernest Chausson et les œuvres inédites de Claude Debussy. Le talent et le génie sont des astres si mystérieux que rien de ce qui peut éclairer les portions obscures de leur trajectoire ne saurait nous laisser indifférents.

Les musiques ébauchées en 1905 pour *le Roi Lear* se réduisent malheureusement à peu de chose. Trois trompettes, quatre cors, deux harpes, trois timbales et un tambour exécutent d'abord une *Fanfare* solennelle et chevaleresque. Après cela, un morceau intitulé *le Sommeil du roi Lear* oppose à ces rumeurs guerrières la molle douceur des archets, de la flûte, du cor et de la harpe. Ces visions trop passagères

aident à imaginer la parure que Debussy aurait certainement prêtée à Shakespeare s'il avait composé son *Roi Lear* ou, mieux encore, ce *Comme il vous plaira* dont P.-J. Toulet devait écrire le texte.

La *Fantaisie* posthume pour piano et orchestre, que madame Marguerite Long interpréta en ce même concert avec une précision un peu sèche, déçoit au contraire par un excès d'abondance. Écrite avant 1890 sur des thèmes qui reviennent souvent chez Debussy, cette partition n'a point la saveur originale des mélodies contemporaines. Diverses réminiscences s'y juxtaposent sans se confondre; l'influence de Massenet n'exclut pas les développements franckistes; et, si la conclusion tient de Chabrier par l'humour sarcastique, elle ne rappelle pas moins le final de la *Symphonie sur un air montagnard* de M. Vincent d'Indy par son entrain, sa verve populaire, ses arabesques éblouissantes. Il se dégage de ces disparates une impression de longueur, malgré des épisodes parfaitement beaux, comme la transition entre le second et le troisième mouvement. Puisque l'auteur songeait parfois à publier cette *Fantaisie*, quel regret qu'il n'en ait pas retouché l'orchestre! La matière en est opaque et dense, indigne d'un tel coloriste.

Des inexpériences analogues déparent, çà et là, quatre mélodies charmantes qu'on a lues en mai dernier dans le numéro consacré par la *Revue musicale* à « la Jeunesse de Debussy ». Ces petits airs d'après Banville et Verlaine décèlent assurément la main de l'écolier, mais aussi quels raffinements, quelle prodigieuse adresse à saisir l'essence poétique d'un vers jusqu'en ses prolongements les plus subtils! Il se préoccupait dès lors de « l'expression longuement poursuivie des sentiments de l'âme ». Et il ajoutait : « Il me semble que là, la musique peut se faire plus humaine, plus vécue, que l'on peut creuser et raffiner les moyens d'expression[1]. » Il y réussissait déjà. Qui ne tressaillerait de reconnaître, dans *Apparition* de Mallarmé, une phrase sinueuse et caressante qui revient au second acte de *Pelléas*, quand le jeune homme invite Mélisande à s'asseoir au bord du bassin de

1. Lettre à M. Vasnier, 14 juin 1885, *Revue Musicale* du 1er mai 1926, p. 29.

marbre? Ces feuillets d'album annoncent bien des pages définitives. Tel est l'intérêt de ces révélations et de toutes celles qui les suivront. Car nous ne sommes pas encore au bout de nos surprises. Un jour ou l'autre, on découvrira la musique aérienne que Debussy écrivit pour *les Elfes* de Leconte de Lisle, ou bien cette mélodie élégante et ornée qui devint plus tard le menuet de la *Petite Suite* à quatre mains.

Autant de trouvailles que les chercheurs et les curieux ne manqueront pas d'apprécier. Mais il était tout aussi important de publier en librairie un recueil de ses chroniques. Voilà qui vient d'être fait. Réunies sous le titre *Monsieur Croche, anti-dilettante* [1], ces critiques musicales forment aujourd'hui un volume fort singulier. Claude Debussy était-il donc un prince du langage? En aucune façon. A l'époque de leur plus vif enthousiasme, ses admirateurs déploraient que ses articles de la *Revue blanche* fussent aussi dépourvus de valeur plastique. C'est que le publiciste, chez Debussy, ne tenait guère du musicien. Il serait donc inutile de chercher parmi ces proses des morceaux brillants sur les maîtres et les chefs-d'œuvre. Debussy était un homme de peu de mots. Point de développements oratoires; mais des formules brèves, des pointes-sèches, des traits à l'emporte-pièce. A cet égard, les boutades qu'il prête à son héros imaginaire ne laissent pas de rappeler sa propre conversation. M. Croche, interlocuteur fantasque et pince-sans-rire, représente un tour d'esprit que les musiciens connaissent par maints *Préludes* goguenards et les quatre *Proses lyriques*.

Debussy avait subi très profondément la séduction de Jules Laforgue. Les habitudes intellectuelles qu'il avait contractées sous cette influence ont persisté jusqu'au dernier jour. Aussi ne doit-on pas s'ébahir, encore moins se scandaliser, de la désinvolture avec laquelle il traite les dieux de la musique. N'oublions pas qu'il y avait du gamin de Paris en ce merveilleux enchanteur. Mais sous les épigrammes et les paradoxes, un lecteur attentif n'aura point de peine à discerner les vues les plus sagaces. Alors même qu'il fronde les artistes dont il se sent éloigné par sa nature, subitement, d'une phrase, d'un simple mot, l'équilibre se rétablit, et, dans ces critiques

1. Éditions de la *Nouvelle Revue Française*, 1926.

apparemment si dénigrantes, ce qui frappe en définitive, c'est le profond souci de justice qu'elles manifestent. S'il n'adore point à genoux la poétique de la *Tétralogie* wagnérienne, Debussy exalte avec vénération la symphonie de *Parsifal*. Les objections qu'il adresse à Gluck sont presque toujours fondées. Novateur adulé et encensé, il n'hésite pas à s'incliner respectueusement devant tel vieux maître méconnu. C'est à propos d'Alessandro Scarlatti qu'il plaint ces morts trop discrets auxquels on fait attendre cruellement la gloire dont ils sont dignes. Et s'il a pu se réjouir, vivant parmi nous, du réveil de Claudio Monteverdi, il eût souhaité, sans aucun doute, qu'une juste réparation fût accordée au pauvre Boccherini.

***

Qu'il se soit trouvé de nos jours un compositeur d'oratorios pour conquérir, dès sa trente-deuxième année, cette enviable notoriété qui est fréquemment l'avant-courrière de la gloire, une étude fort attachante de M. André George, *Arthur Honegger* [1], nous rappelle cette aventure extraordinaire. En mars 1924, *le Roi David* est exécuté à Paris avec un succès retentissant. En mai 1924, première audition de *Pacific*, 231 aux concerts de l'Opéra. Les deux ouvrages jouissent depuis lors d'une faveur ininterrompue. Cette saison même, dès la réouverture, *le Roi David* et *Pacific*, 231 ont été rejoués au Théâtre Mogador. Si nombreuses qu'elles soient, les reprises ne semblent pas suffire à la curiosité des Parisiens. Il avait fallu plusieurs années à *Pelléas* pour surmonter les résistances du public et de la presse; *le Roi David* s'est imposé du premier jour, triomphalement. Certes M. Arthur Honegger est un mortel aimé des dieux. Et pour mettre le comble à sa félicité, un écrivain de talent le magnifie comme il doit souhaiter de l'être. Point de louanges banales, point de ces lauriers blanchis par la poussière des chemins battus; il inspire un dithyrambe impétueux et éclatant.

Peut-on échapper à la contagion de l'enthousiasme? Après avoir achevé le livre de M. André George, on se demande avec sévérité si l'on n'a pas commis un blasphème en formulant

1. Éditions Claude Aveline, 1920.

naguère certaines réserves au sujet de M. Arthur Honegger. Il est vrai que M. André George, lui-même, se reconnaît le droit de choisir parmi tant de perfections. Ses préférences, chose remarquable, ne vont pas au *Roi David* : elles se fixeraient plutôt sur le *quatuor à cordes*, la *sonate de violoncelle*, *Pâques à New-York*, *Horace victorieux*. Et, pour finir, il nous laisse entrevoir une *Antigone* en préparation, drame lyrique d'après Sophocle, œuvre importante selon les uns, chef-d'œuvre selon les autres...

Réjouissons-nous avec son biographe qu'un musicien encore jeune, doué d'une vitalité généreuse, ait pu obtenir à notre époque, sans manigances ni cabales, une consécration méritée. En aucun cas, la chance ne saurait constituer un grief. Bénissons au contraire les vivants qu'elle illumine de ses rayons! Car les réparations posthumes sont lentes et capricieuses. L'art ne connaît point les lois inflexibles de la science; les musicologues sont moins sûrs de leurs pronostics que les astronomes de leurs calculs, et rien n'est plus douteux, en somme, que le retour de la gloire, une fois qu'elle s'est évanouie dans la mémoire des hommes.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

PARMI LES LIVRES

Des livres charmants, plutôt que de grands livres. Mais enfin c'est quelque chose que d'être charmant. Il n'en est pas de plus aimable que celui de M. Jean Cassou, *Les Harmonies viennoises*. Lecteur, vous le connaissez déjà. Mais sous une vue d'ensemble, il a une grâce nouvelle.

Une jeune fille parle, et voici qu'avec ses souvenirs, Vienne renaît, la Vienne de 1827, puisque nous allons y apprendre la mort de Beethoven. Cette jeune fille, Line, a pour oncle le directeur du Musée d'histoire naturelle. Les froides statues de la Botanique et de la Minéralogie veillent à la porte du Musée; mais cet oncle est un minéralogiste léger, et, proprement, un vieux fou. Il avait l'air, ce matin, plus jeune que jamais. « J'aurais juré que sa perruque frisait naturellement, ses yeux couraient comme des souris et il riait de ce rire musical et généreux qui me communique tant de joie et d'espoir. »

Line est l'amie des jeunes princesses Esterhazy, Fanny aux épaules rondes, qui agite ses anglaises en riant, et Anne, toujours grave, qui est pâle et mate comme une tubéreuse. Elle rencontre chez les princesses leur professeur de musique, le timide, le silencieux, le pauvre et charmant Schubert, et elle est aimée de lui en secret. A vrai dire, pour plus de commodité, l'auteur a mis la maison de campagne des Esterhazy aux portes de Vienne; elle était en Hongrie, à Zelescz. Je ne crois pas d'ailleurs que Schubert y ait passé aucun été après 1824. Mais un romancier peut se donner ces facilités. Lina rencontre encore Anton Diabelli.

« Il se mit au piano et y posa ses mains avec une autorité extraordinaire. C'était un homme grand et mince, avec des

cheveux très noirs et très crépus et des yeux qui, tout à coup, me firent penser à son nom : cet homme était le diable! Je regardai ses mains, qui étaient dorées et nerveuses. » — A vrai dire, Diabelli n'était déjà plus tout jeune, et il avait quelque trente ans de plus que Lina, étant né en 1781. Mais M. Cassou a soin de nous taire l'âge de ses héros. Diabelli avait été au couvent, puis il était devenu professeur de piano et de guitare. Enfin il s'était associé à l'éditeur de musique Cappi, dont il racheta le fonds en 1824. Mais M. Cassou a fait durer l'association jusqu'en 1828, et il a bien fait, car ce vilain bossu est un personnage de plus, et très pittoresque. Pourquoi 1828? C'est qu'il nous faut assister à la mort de Schubert, le 19 novembre de cette année-là. Le récit de cette mort est une page émouvante. Le musicien prend les mains de Lina. Il parle d'un de ses albums de lieder, le douloureux *Voyage d'hiver*. « C'était vous, dit-il, la femme que le voyageur d'hiver laisse endormie et dont il ne peut s'arracher l'image du cœur... Le voyageur s'en va à l'aube; il espère oublier à jamais sa chère infidèle. Mais tout dans son voyage lui est un signe d'elle; seules, les images de mort sont illusion et tromperie. C'est pourquoi il est plus malheureux encore que mon pauvre meunier, car il lui faut errer sans cesse, sans trouver le néant. Oui ce sont les plus tristes chants que l'on puisse chanter. »

Lina embrasse les mains du mourant avec une ferveur désespérée, comme elle aurait embrassé la Douleur elle-même. Mais celui qu'elle aime est Diabelli. Il a dans l'esprit une aimable folie, qui répond tout à fait à celle qui dort dans l'esprit de Lina. Ils aiment tous deux les contes, et se comprennent aisément. Et il y a aussi dans l'esprit de Diabelli des zones inconnues à Lina, de sorte qu'il est pour elle comme une contrée merveilleuse, inexplorée. « Vous serez mon guide », dit-elle. Il lui laisse entrevoir des destinées étranges et magnifiques, des luttes contre les Philistins qu'on chasse à coups de musique. Et voilà cette pauvre petite tête qui tourne. « Viendrez-vous aussi avec nous dans les brasseries? Boirez-vous des litres de stout? Rosserez-vous les moines qui viennent par le souterrain de la cathédrale, écouter nos chants et percer secrètement nos tonneaux? Courrez-vous à la poursuite d'une fugue qui n'en finit plus et ne peut plus s'arrêter? » — Et Lina

de répondre : « Tout ce que vous voudrez! Tout ce que vous ferez, je le ferai. »

Cet amour, qui nous est raconté par Lina vieillie et aveugle est l'épisode central du livre. Mais le sujet proprement dit, c'est un tableau de ce monde musical de Vienne dans ces années émouvantes. Un tableau? Est-ce bien dire? Un rêve plutôt, un rêve tendre, inconstant et léger, peuplé d'êtres à demi fantômes. Et cet air d'hallucination est le charme même du roman. Le récit pareil à une vapeur, se peuple d'images dessinées d'un trait, pour une seule minute, et qui vont se résoudre en nuée. Elles sont si fortement de leur temps que leur vue nous donne un plaisir mêlé de regrets. On dirait un peuple de masques. Le style même a dans sa simplicité délicieuse je ne sais quel air d'autrefois, comme si l'auteur avait beaucoup lu le Goethe des ouvrages familiers, de *Dichtung und Wahrheit* et de *Wilhelm Meister*. Cette évocation de fantômes a une grâce nostalgique, avec un grand air de vérité. On est étonné de ne pas rencontrer le bon Dr Malfatti, qui soigna Beethoven, et qui donnait de si belles fêtes. Et pourquoi Czerny n'est-il pas reçu, lui aussi, chez les Esterhazy? Ne verrons-nous pas Haslinger? Et le critique Blahetka, et sa jolie fille, se peut-il qu'ils ne connaissent pas Lina? Le songe naît du songe, et le lecteur à son tour rêve sur cette rêverie. N'est-ce pas pour cela que les livres sont faits?

***

Le *Démon impur* de M. Maurice Betz n'est pas précisément une lecture pour les petites filles, mais c'est un ouvrage de pathologie littéraire fort curieux. Imaginez un vieil homme politique, habile et désabusé, le dernier de la grande tradition parlementaire, Alain Didier. La politique était pour lui non un simulacre, mais le mode essentiel de sa vie dont seule elle assurait la continuité. » On nous avertit bien que son masque durci et sa parole sûre cachent un esprit dangereusement mobile. Mais son allure est celle d'un maître. Pendant la guerre il redevient un héros obscur, un soldat sans nom. Blessé au foie, il reparaît en 1918. Après l'armistice, un grand dessein se forme en lui. Il s'émeut de penser que de lui seul partira

la vague qui roulera sur l'univers, et, telle qu'une phrase de musique qui se referme tout à coup, jettera les peuples conciliés les uns contre les autres. » Deux fois il conquiert le pouvoir et deux fois il le perd. Renversé par Galtier, il a aujourd'hui le moyen de le renverser à son tour. Il interpelle le ministère sur les horreurs qui se passent dans les pénitenciers.

Ses paroles ne sont pas closes et limitées à leur propre écho, mais pareilles à un courant qui cherche l'étincelle. Il les pousse et les retient; il avance à tâtons, posant pied avec précaution, circonspect et méfiant, assurant à chaque pas sa retraite et le mot suivant. Sa voix basse ne dit d'abord rien qui vaille, et pourtant tous déjà lèvent sur lui un regard étonné. Soudain il a pris possession de ses auditeurs et de lui-même. Sa voix se fait grave. Dans la chaleur de cet échange plus intime, sa phrase s'élargit et sa poitrine se gonfle comme celle d'un nageur. Et voici venir les grands gestes des bras par lesquels il semble prolonger l'écho de ces périodes amples que les murs lui renvoient avec l'émotion plus intense de l'assemblée remuée. Brusquement, il dresse contre ce trouble naissant, comme un sursaut de lui-même, le timbre sec d'une parole impérieuse. En quelques minutes il monte et descend le registre de thèmes, de voix et d'émotions qu'il n'a fait encore qu'essayer. Ses mains tout à coup s'abattent sur la tribune. Il se tait. Les applaudissements éclatent.

Il redit « avec des mots crus qui atteignent les femmes en pleine figure et font sursauter le coupe-papier dans la main fripée du président » les infâmes plaisirs des gardiens, des bourreaux à qui on a confié les jeunes condamnés. Dans le tumulte des exclamations, des applaudissements, des injures, il n'a qu'un mot à ajouter et le ministère tombe. Mais au moment de le renverser, Alain Didier se revoit lui-même au pouvoir, et il est pris d'écœurement. Déçu par la certitude même de vaincre, la volonté en désarroi, soulevé d'un désir de fuite et de libération, il fait grâce, et le lendemain même, il part pour le midi.

C'est là que le livre commence véritablement, et il peut se résumer en cette maxime : le plus honnête homme du monde ignore à chaque moment si, les démons impurs s'emparant de lui au moment suivant, malgré son passé, malgré son caractère, malgré toute vraisemblance, il n'est pas sur le point de devenir un criminel. Ce qui nous fait tomber dans des vices atroces, c'est un déclic brusque et sans bruit, une très légère défaillance des forces gardiennes de l'ordre. Ce

changement de signe est dès longtemps préparé par un travail sournois, mais à notre insu. Après chacun de ses discours, Alain Didier a ressenti une impression de vide accablant, de découragement, de froid sur l'esprit. On dirait que la vie lui montre alors sa figure véritable. Un peu de repos et de solitude, quelques soins et un régime de lecture dissipent ce malaise. Mais cette fois la crise est plus forte. A-t-il dépassé la limite de ses forces? « Il se demandait avec une soudaine angoisse si quelque rouage de ce secret mécanisme nerveux qui l'avait soutenu jusqu'ici, n'était pas rompu. » Il se voit vaincu. Une tristesse sournoise, aggravée par les rafales de novembre s'installe en lui. La phase de dépression se poursuit après son arrivée à Marseille. Il n'a pas rencontré l'ami qui l'avait invité naguère, et il échoue dans un hôtel borgne du cours Belzunce. Il se jette tout habillé sur son lit, et dort sept heures d'affilée. « Ce fut un sommeil pareil à tous les autres, plus calme même que les nuits précédentes, sans rêves ni demi-réveils. Et pourtant Didier en conserva le plus étrange souvenir. La fatigue l'avait enseveli brusquement dans ces profondeurs où nous perdons toute conscience. Néanmoins, durant ces brèves heures, il sembla plus tard à Didier qu'une transformation s'était opérée en lui. Tandis que son corps dormait au contact engourdissant du lit, on eût dit que des fibres secrètes, mais depuis longtemps présentes, s'étaient dépliées; qu'une lumière invisible avait fait éclore en lui une chrysalide qu'il ignorait. »

Plus simplement une phase d'excitation succède à la phase d'abattement, ce qui est très naturel. Le hasard d'un spectacle vu par un trou dans une porte, le souvenir des scènes évoquées par son propre discours, la liberté, le goût de l'aventure qu'on prend avec le billet de voyage, sa sécurité de l'incognito, la belle humeur que donne le repos, tout aggrave et fait tournoyer son vertige.

Dès le lendemain, durant la première promenade qu'il fait, un état dangereux de joie, d'exaltation et de bien-être, annonce la phase de surexcitation. « Au contact de cette foule, un étrange sentiment de sécurité l'animait. Les minutes s'écoulaient sans troubler son plaisir par la menace d'un événement nouveau. A chacune suffisait sa

propre joie, sa propre peine. Des menus traits qu'il observait... chacun portait un sens qui le comblait ou le bouleversait. Ensevelies en lui depuis si longtemps, il semblait que toutes ses facultés d'émotion fussent remontées à la surface... Didier en marchant devinait en lui ce chœur de voix célestes. Le moindre souffle pouvait les délivrer. D'une seule haleine il pressentait qu'il devrait à la fois rire et fondre en larmes. » — Ah! cette euphorie et cette sensibilité sont de biens mauvais symptômes. Je ne vous décrirai pas ce qui lui advient ensuite : un regard qu'il reçoit déclenche la crise déjà toute montée; puis vient le besoin obsédant de retrouver ce regard, la quête tragique et comique tout ensemble, le frôlement de l'Infâme... Au total, il ne lui advient rien du tout, sauf qu'il est fou, et que les douaniers italiens l'arrêtent entre Fiume et Susak. Une dernière phrase résume son destin : « Un destin plus humain que celui du héros populaire qu'il avait renoncé à être : le sort d'un homme qui, écœuré de sa propre grandeur, se sent aspiré par le néant et, déçu par la gloire, fatigué de la raison, s'abandonne vicieusement à l'absurde. » — Ceci, c'est la philosophie du livre. Un homme qui a conquis les plus hautes joies et les plus enviées, las de les soutenir, et amèrement conscient de leur vanité, se laisse couler jusqu'aux profondeurs; et il y retrouve, étant tombé de si haut, non pas la nature, mais un peuple de monstres grimaçants. C'est parfaitement logique et les grands poètes, les conquérants et les Pères du peuple devraient finir dans des crises de prostration, entrecoupées de délire érotique. Comme ce pronostic ne se réalise qu'irrégulièrement, il faut croire qu'une clause secrète de sauvegarde protège les pauvres grands hommes.

***

Il nous faut maintenant en venir à un ouvrage dont la lecture est aussi difficile qu'attachante, *Monsieur Godeau intime* de M. Marcel Jouhandeau. C'est beaucoup moins un roman qu'une suite de notes, de réflexions, d'examens de conscience. Le personnage, M. Godeau, traverse d'abord, si je l'ai bien entendu, le monde des Passions, et ce voyage s'achève

par une tentative de suicide. Il en réchappe, et retiré en province, commence la conquête de lui-même. C'est probablement la partie la plus malaisée, mais aussi la plus importante du livre. M. Godeau se connaît, en tant que conscience, comme contenant tout l'univers; et en effet cet univers n'existe pour lui qu'autant qu'il est perçu par lui, et qu'il fait partie de lui-même.

Ceci qui paraît élémentaire et de bon sens, est effroyablement complexe. M. Godeau part de cette notion simple, qu'il existe. Exister est un bonheur immense, et tel qu'il élimine toute tristesse. « M. Godeau était sensible pour la première fois à ce plaisir inhérent à l'être, plaisir admirablement subtil, qui, pourvu que nous l'ayons éprouvé une fois, persiste jusque dans la douleur. »

Le seul fait d'exister constitue une dignité irrévocable, sur laquelle Dieu même n'a plus de prise. Dieu peut damner sa créature, mais non point faire qu'elle ne soit plus.

Dieu l'avait fait si grand que damné même il commanderait le respect. M. Godeau possédait une grandeur inaliénable, qu'il conserverait jusque dans l'Enfer. Son être, en tant que créature immortelle de Dieu, possédait une grandeur qui lui était propre, sur laquelle Dieu ne pouvait plus revenir, et que M. Godeau ne pouvait pas s'enlever à lui-même.

La première conséquence de la doctrine, c'est l'éminente dignité du Moi :

Les choses ne valaient rien pour M. Godeau, les êtres peu de chose; les sentiments à peine; les idées un peu plus que rien, mais le moi isolé, ruiné, dépossédé de toutes choses et des plus précieuses, sans illusion sur les mots, sans confiance dans les sentiments, incapable même de conviction définitive, subsistait merveilleusement royal, tellement libre et lointain.

Dans une crise de sommeil léthargique, il parcourt tous les cercles de son esprit, il arrive à la cellule centrale, où il est éternellement seul. Mais dans cette solitude où nul autre ne pénétrera jamais, voici qu'en ouvrant les yeux, il aperçoit toutes les bêtes de la terre qui montent de l'abîme qui est en lui, pour le saluer. « Il se reconnaissait dans leur désir et leur cri d'amour le plus ancien; indéfiniment, elles s'étaient approchées jusqu'à ce qu'elles l'eussent donné au monde, lui, une seule cellule solitaire, qui était la fin du monde. »

Je vous entends, lecteur. « Monstrueux! » dites-vous. M. Godeau se considère comme le centre de l'univers. Hélas! pouvons-nous faire autrement, et la terre ne fait-elle pas de même, quand elle croit que le soleil tourne autour d'elle? Oui, chaque homme est le centre d'un univers qui se réfléchit en lui, et qui meurt avec lui.

Image de Dieu lui-même, tout était figure de lui, tous les visages des hommes et des femmes surgis des points infinis de l'espace, les multiples aspects de la nature, un paysage, la nuit, le jour, les deux pôles et les tropiques, l'abîme, une fleur, le désert, l'Océan, l'étoile la plus lointaine, l'inconnu, le permanent, le possible. Toutes les choses étaient en lui. Il éprouvait que l'unité de tout le créé se faisait en lui, qu'il n'y avait pas de création en dehors de lui. Il cherchait en lui-même le lieu du soleil et le découvrait, le lieu de ce qui est au delà du monde solaire : il trouvait en lui-même le lieu de ce qui est au delà du monde stellaire : la place de Dieu.

Voilà donc le moi de M. Godeau devenu le lieu géométrique de l'univers. Seul être vivant, les forces de la nature sont des anges que Dieu a mis à son service. « Mon serviteur, le soleil, toujours m'accompagne, me suit ou me précède, il est l'Ange commis le plus personnellement à mon usage et à ma joie. » Et l'auteur ajoute : « M. Godeau aimait le soleil comme un roi se passionne pour la grandeur de son esclave. Il allait au-devant de lui le matin l'attendre sur les montagnes avec des parfums et il lui faisait escorte le soir... » — « Monstrueux! » dites-vous encore, lecteur. Hélas! êtes-vous bien sûr de ne pas raisonner du soleil comme en raisonnait M. Godeau?

Étant l'Être, il faut bien que M. Godeau soit Dieu lui-même. Et en effet Dieu et lui font une sorte de personne double et identique. « Je me vois double, dit-il, je me vois me soulever de mes deux bras de lumière dans la nuit comme une offrande, mordre dans mon cœur, mon propre cœur, le cœur, ce fruit rouge de ma vie, où la vie est le plus intense, le plus joyeuse, le plus active, à gauche si souillée, à droite si pure. Je me vois me lever de moi qui reste couché, — me crucifier à moi éternellement dans la ferveur de l'amour inaltérable, comme dans un miroir magique. »

Cet idéalisme transcendant n'est qu'un moment du livre. Je dois dire que les idées de M. Godeau varient du commencement à la fin du volume. Avant d'atteindre à ces sommets de

la religion du moi, il s'en était fait une autre idée. Il considérait le monde des phénomènes comme une sphère, son propre moi comme une sphère du même centre et de diamètre plus petit, où la sphère extérieure se réfléchirait, et l'absolu comme le centre commun de l'une et de l'autre. Parvenu à la plénitude de l'Être où il se confond avec l'Univers et où il redouble Dieu, il ne s'y tient pas. La dernière partie du roman, s'il est permis d'appeler roman cet ouvrage de métaphysique, montre comment M. Godeau en vient à reconnaître l'Univers et Dieu comme distincts de lui. — Comment y vient-il? demandez-vous. Encore par un phénomène de la pensée, par le sentiment de la vie qui est en lui. Tant qu'il se considère comme l'Être total, il ne peut être que parfaitement heureux. Inversement je ne sais quel vide et nostalgie l'avertissent infailliblement que quelque chose existe en dehors de lui...

A compter de ce moment M. Godeau est perdu. Car tout l'Univers, avec Dieu au sommet, se reconstitue en face de lui, et il va lui-même, ayant perdu sa fin en soi, être une hostie à ce Dieu personnel et distinct. Il faut que son corps, offert en sacrifice, soit consumé. Pour le détruire, l'auteur a choisi la lèpre, cette marque de Dieu dont M. Godeau avait déjà frappé tour à tour Pierre de Craon et la jeune fille Violaine. Dans un manuscrit qu'il laisse en témoignage, M. Godeau a dit de son corps : « Tu n'as pas d'autre nourriture que lui à donner à Dieu qui t'a donné son Jésus-Christ pour nourriture. Le corps en soi est l'hostie de l'homme, comme Christ en Dieu est l'hostie de Dieu. Si humble que soit ton hostie, si dépravée, chacun donne tout ce qu'il a pour que le Festin soit admirable. L'Univers n'était qu'une chambre d'amour préparée pour cette cène. »

Ainsi le livre où ces trois personnages, Dieu, le Monde et une âme humaine ont constamment paru sous des rapports divers, s'achève par l'immolation de l'homme à Dieu, l'univers servant de temple à ce sacrifice. Du moins c'est ainsi que je crois devoir entendre les textes. Mais je ne suis pas sûr de les entendre exactement, et je suis assuré, au contraire, de vous donner une idée très incomplète d'un ouvrage dont l'analyse n'épuise point la richesse.

Je ne vous ai encore parlé que de M. Godeau. L'auteur lui

a opposé un second personnage qui, à l'encontre de lui, a mis sa raison d'être en un autre. Ce personnage porte le nom prédestiné de Véronique. Elle n'existe qu'en tant qu'amie passionnée de Godeau. Elle porte l'amitié aux extrêmes confins qu'elle peut atteindre. « Vous existez pour moi, lui dit-elle, je ne puis plus être seule. Quoi que vous fassiez, vous seul existez pour moi... Vous êtes le premier en moi. En moi, je ne suis que la seconde... Je ne sais qui je suis ni seulement si je suis, mais je sais bien que vous êtes pour moi et que vous êtes. »

L'antithèse avec les idées de M. Godeau est aussi nette que possible. Il ne vit qu'en fonction de lui-même, Véronique ne vit qu'en fonction de lui. Ou du moins il semble que l'antithèse soit nette; mais en vérité elle ne l'est point. Car ayant toute son existence dédiée à M. Godeau jusqu'à la plus extrême indiscrétion, Véronique qui paraît se subordonner à lui, le subordonne à elle. « Vous êtes uniquement ce que je vois, lui dit-elle, ce que j'entends, ce que je touche, ce que je respire, ce que je pense, et votre saveur, qui est celle de toutes les paroles que je n'ai pas dites, est sur mes livres. » Voilà donc à son tour M. Godeau réduit à n'être plus qu'une substance dissoute dans tous les sentiments de Véronique, et de nouveau le Moi triomphe.

Un des traits les plus singuliers du livre, c'est que cette métaphysique en apparence un peu sèche est toute fleurie d'une poésie antique. L'homme confondu avec le dieu participe à sa grandeur. « Et toute femme nue sur les genoux d'un homme nu dans une chambre bien close, écrit M. Godeau, ressemble à Sémélé sur les genoux de Zeus. » Cette étonnante et perpétuelle communion de l'homme avec Dieu (le thème de l'Homme-hostie, qui achève le livre revient constamment sous des formes diverses), les conversations de l'homme avec le soleil, avec la montagne, avec toute la nature, les songes où il parcourt des Univers spirituels d'une étrange splendeur, tout cela tient du poème et de la symphonie. Dès qu'on touche à ces cordes profondes qui sont cachées dans l'âme humaine, l'univers entier se met à résonner.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

L'événement du mois dernier, à l'Odéon, est moins peut-être la première représentation du *Bonheur du jour*, de M. Edmond Guiraud, que la présence de M. de Féraudy, spécialement autorisé à y venir créer le principal rôle de cet ouvrage. Ce n'est pas la première fois qu'un doyen de la Comédie-Française fait une création à l'Odéon. Got accorda cette faveur à la *Contagion* d'Émile Augier, Mounet-Sully à la *Vieillesse de Don Juan*, dont il était lui-même l'un des auteurs, Silvain à l'*Iphigénie* de Moréas. D'ailleurs, Silvain joue présentement encore les plus beaux rôles de son répertoire (Tartuffe, Joad) dans ce même Odéon, devenu le théâtre des deux doyens. Il est vrai que c'est par la faute d'un ministre qui l'a banni de la Comédie-Française, où le comité avait voté son maintien. Ce ministre a outrepassé ses droits légitimes. En pareil cas, il lui est permis d'intervenir en faveur d'un artiste, et non pas contre lui. De même, le président de la République peut faire grâce à un condamné, mais non pas envoyer à l'échafaud ceux que la justice acquitte.

On prête à Mounet-Sully ce mot : « La pièce n'est qu'un prétexte. » Ce n'est certes point exact lorsqu'il s'agit d'*Œdipe roi*, d'*Hamlet* ou d'*Hernani*. Et je crois que le génie de l'interprète apparaît encore mieux dans ces œuvres qui existeraient assurément sans lui. Ce sont les plus difficiles à bien jouer. Cependant, il y est plus beau, mais moins nécessaire, et il s'en rend compte. Il ne s'y sent pas dieu et vraiment créateur (malgré l'abus qu'on fait de ce mot au théâtre), ni même à

proprement parler démiurge. Aussi préfère-t-il les pièces qui ne sont qu'un chaos ou un pur néant, qu'il est chargé à lui seul d'appeler à l'existence ou de façonner à l'ordre esthétique. Il est toujours plus flatteur de faire quelque chose de rien que de se montrer simplement à la hauteur d'une belle chose qu'on vous apporte toute faite. Le comédien ne doit être en principe que l'instrument ou le serviteur du poète. Il est toujours, au moins secrètement, son rival, et s'efforce de le dominer, de tirer la couverture à lui. Vous pensez s'il s'épanouit et se dilate lorsqu'il n'y a pas de couverture du tout, ni de lit que celui qu'il aura su dresser.

La carence du poète est le triomphe de l'acteur, comme celle du roi fainéant est celui des grands vassaux. L'ambition permanente et la rébellion toujours au moins virtuelle de cette féodalité à menton bleu vicient et rabaissent tout l'art dramatique. Ces grands artistes mettent contamment le théâtre en péril, soit qu'ils faussent le sens des plus belles œuvres pour y briller personnellement (comme font aussi trop de fameux kapellmeisters et de virtuoses), ou qu'ils corrompent le goût public en prêtant par leurs prestiges un intérêt apparent à d'authentiques sornettes. La plus belle vertu d'un comédien, mais aussi la plus rare, est l'entier dévouement à son texte. Mais, évidemment, il faut qu'il y en ait un. L'écrire est moins aisé que de se procurer une distribution à effet et des vedettes sensationnelles. D'où la complicité des écrivains médiocres avec les prétentions des acteurs à l'hégémonie. D'où aussi le mépris de tant de lettrés pour cet art, qu'on finit par déclarer inférieur, bien qu'il ait produit quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Mais ceux-là n'ont besoin de personne, pas plus que ceux des autres genres littéraires, et il suffit aussi de les lire. Là est le vrai criterium. Les pièces d'une valeur certaine résistent seules à la lecture. Le seul bon spectacle est celui qu'on peut aussi bien goûter dans un fauteuil qui ne soit pas d'orchestre.

Il est, d'ailleurs, possible que M. de Féraudy ait jugé la pièce de M. Guiraud excellente. Sait-on jamais? Nous spectateurs, nous avons trouvé la pièce très ordinaire et M. de Féraudy très admirable. Je ne puis me placer qu'au point de vue pris de la salle.

Un jeune homme, fils d'un père médecin, honnête et brave homme, mais roturier, et d'une mère patricienne, méprise son père et n'apprécie que les nobles aïeux de sa lignée maternelle. Voilà des sentiments qui nous reportent aux plus sombres jours d'Octave Feuillet et de Georges Ohnet. On dirait d'une suite du *Maître de Forges*. Le style de M. Guiraud souligne encore l'analogie... Bientôt, tout s'explique. Ce jeune aristocrate met la main sur des papiers établissant que son père légal n'est pas son père, mais qu'il est en réalité le fils d'un amant de sa mère, un officier pourvu d'une particule et d'armoiries. A la bonne heure! Voilà un pedigree plus honorable. Le bon docteur, père putatif, a tout deviné et se débonde. Il a connu la faute de sa femme; il a pardonné; il l'a rendue heureuse, et a élevé l'enfant avec la même sollicitude que si c'était le sien. On a donné il y a une vingtaine d'années, au Théâtre-Antoine du boulevard de Strasbourg, une pièce intitulée le *Père naturel*, qui soutenait la même thèse, à savoir que le sang n'est rien, que le dévouement est tout, et que le véritable père n'est pas celui qui a engendré sans s'inquiéter du lendemain, mais le tendre chef de famille qui a nourri et chéri la couvée. En tout cas, la générosité d'un tel homme de bien mérite la reconnaissance et le respect. Le jeune premier de M. Edmond Guiraud nous porte sur les nerfs en traitant de haut en bas son père nourricier. Quant à sa mère, il semble lui en vouloir, sans trop oser le montrer, et sans nous apprendre si c'est d'avoir trompé son mari, ou de n'avoir pas su se faire épouser du gentilhomme qui a pris du champ, après qu'il eut fait insoucieusement le geste auguste du semeur.

On conçoit à la rigueur que ces révélations sur sa naissance aient un peu troublé ce garçon, mais il en abuse pour rabrouer tout le monde autour de lui, y compris sa gentille fiancée, qui l'adore et qui n'est pour rien dans cette aventure. Il a un snobisme bien désobligeant, et un caractère insupportable. Finalement, alors que son mariage était fixé à une date très prochaine, il l'ajourne à dix-huit mois et assume sans la moindre utilité une mission d'aviateur en Chine. Bon voyage! En ce qui nous concerne, il peut ne jamais revenir. Mais pourquoi désoler et alarmer des êtres innocents? Une idée bien saugrenue consiste à lui faire dire que c'est la guerre

qui lui a donné cette humeur, avec le droit d'y céder. Un héros n'est pas nécessairement insociable; ses états de service ne le dispensent pas de redevenir humain et bien élevé dans la vie civile. C'est ainsi, du moins, qu'en jugeaient ces paladins dont Jean Plessiers regrette tant de ne pas descendre en ligne directe depuis les croisades. Trop peu de chevalerie dans le cœur de cet aspirant chevalier!

Ce n'est qu'au dernier moment, déjà dans la rue et parti pour s'embarquer, alors que la famille le regarde du balcon, qu'il se décide à crier : « Papa! » pour la plus grande joie du pauvre docteur qui attendait ce mot depuis si longtemps. Peut-être M. Guiraud n'a-t-il fait rudoyer le digne vieillard par le rébarbatif jeune homme pendant quatre actes, que pour se ménager ce coup de théâtre et ce mot de la fin. Avec certains auteurs, il ne faut pas chercher de finesses psychologiques ou morales, et il ne s'agit que de ficelles ou de trucs. Ce qui est sûr, c'est que les douloureuses rebuffades infligées à M. de Féraudy lui composent ce qu'on appelle un rôle en or. Il ne le laisse certes pas tomber. Il a fait pleurer Margot, et a recueilli les ovations unanimes dues à son merveilleux talent. M. Clariond (Jean Plessiers) avait au contraire un rôle terriblement ingrat : c'est beaucoup de ne pas s'y être fait « emboîter ». Mademoiselle Renée Devillers est une charmante ingénue, et mademoiselle Briey une mère bien conventionnelle: en quoi elle a rendu sans doute, et très exactement, ce qu'on n'ose appeler la pensée de M. Edmond Guiraud.

M. Maurice Rostand raconte, dans la *Déserteuse*, une assez drôle d'histoire. Il a pris son point de départ anecdotique dans la chronique de notre temps, et sa thèse dans Musset. Certain dramaturge illustre, mort assez récemment, et qu'il est inutile de nommer (chacun l'a reconnu), avait l'habitude d'écrire tous ses rôles de femme pour une seule et même actrice et d'être avec elle du dernier bien. Il y en a eu, successivement, deux dans sa vie, pas davantage. A cet égard, le Daniel de M. Maurice Rostand lui ressemble comme un frère. Il vit avec la comédienne Thérèse, laquelle, comme les interprètes féminines du célèbre mort, lui a concédé en toute propriété son cœur et son génie. On n'a jamais moins que du génie, quand

on a la chance de figurer dans un ouvrage de M. Maurice Rostand.

Mais l'écrivain fameux qui a inspiré cette pièce à clef était extrêmement fécond et coutumier du succès. De sorte que la comédienne qui lui assurait l'exclusivité de ses services, comme disent les gens de cinéma dans leur jargon, trouvait dans son abondante production de quoi s'employer avantageusement toute l'année. Il ne lui portait donc aucun préjudice en se l'attachant en chef et sans partage. Au contraire, le Daniel de M. Maurice Rostand est un auteur sujet à des inégalités et à des intermittences inquiétantes. Génial assurément, comme bien vous pensez, il a écrit une fois un chef-d'œuvre et remporté un triomphe, mais pas plus. Ses autres pièces valaient moins et n'ont guère réussi. Depuis quelque temps, il souffre de stérilité et de découragement. Peut-être ne fera-t-il plus rien de bon, ni même rien du tout. Il est le premier à en convenir et à le crier sur les toits. Alors, si elle continue de se consacrer uniquement à lui et à ses œuvres, sa Thérèse court le risque d'un terrible chômage. A-t-il le droit de la condamner égoïstement à cette inaction? Non certes, et il s'en rend compte. Aussi lorsque son confrère Falaise vient lui demander de permettre que Thérèse crée sa prochaine pièce à lui, qui en donne au moins une par saison, Daniel le reçoit courtoisement et répond que Thérèse est entièrement libre d'accepter. Elle refuse, par égard pour Daniel, et nous estimons que ses scrupules font voir trop de délicatesse.

Bien. Nous n'en apprendrons pas moins tout à l'heure qu'elle s'est ravisée et qu'elle va jouer l'œuvre de Falaise. Mais, étant femme, elle a compris la feinte bien féminine de Daniel, qui ne l'autorisait à consentir que pour l'éprouver, et avec l'espoir qu'elle ne consentît point. Elle a répondu à cette astuce par la perfidie, et a signé son engagement avec Falaise dans le plus grand secret, en se gardant bien d'avertir Daniel. D'ailleurs sa trahison sera complète. Elle ne changera pas seulement d'auteur, mais d'amant par la même occasion, et cessera d'être la maîtresse de Daniel pour devenir celle de Falaise, comme si ces deux sortes de relations entre poète et comédienne étaient nécessairement connexes et indisso-

lubles. Cependant, on sait bien que Racine aima la Champmeslé, et lui fit des rôles, mais aussi qu'il n'eut ni comme homme, ni comme poète, le monopole de cette étoile. Thérèse est une femme toute d'une pièce, c'est le cas de le dire. Elle ne sait interpréter que l'auteur qu'elle aime, et ne peut aimer que celui qu'elle interprète. C'est à croire que les répétitions se font dans l'alcôve, et qu'elle ne prend contact qu'en ce lieu avec la pensée du cher maître.

Ses cachotteries bien oiseuses ont fourni quelques scènes pathétiques, lorsque Daniel a été informé par un tiers. Il a supplié alors Thérèse, mais l'a trouvée inexorable. La rupture est accomplie. Horreur et désespoir! Enfer et damnation! Il souffre mille morts. Il est sauvé. Car il reste seul non pas avec son déshonneur, mais avec son écritoire. Et n'ayant plus d'autre distraction, il a composé trois ou quatre actes sur le sujet qui s'offrait, c'est-à-dire sur son aventure. Et, bien entendu, l'œuvre nouvelle sera une pure merveille. Lui qui semblait vidé et croyait l'être, il a retrouvé son génie. Pourquoi? Précisément parce qu'il a souffert, que rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur, que les chants désespérés sont aussi les plus beaux, qu'il s'est frappé le cœur comme il convenait, et qu'il n'est rien de tel que d'être lâché par sa bonne amie pour avoir cinq cents représentations. Bref, c'est en théorie et en pratique un adepte de l'esthétique doloriste et mussettiste, qu'on pourrait dire féminine également, puisqu'elle assimile le poète à la femme qui n'enfante que dans les conditions que vous savez, depuis la *Genèse*, et vous voyez que, contrairement à une plaisanterie classique, les bontés de l'Éternel s'étendent à la littérature. Du moins si nous en croyons Musset et Maurice Rostand.

Mais les croirons-nous? Quant à moi, j'ai des doutes. J'entends bien qu'une certaine expérience de la vie est indispensable à l'écrivain. Je n'oublie pas non plus que ses déconvenues avec George Sand ont inspiré à Musset quelques vers assez touchants, et que Pagello a une part de collaboration dans les *Nuits*. Mais je ne crois pas que cette poésie-là soit la seule possible ni même la plus belle, et je remarque qu'elle n'a pas mené notre Alfred très loin. C'est assurément un poète notable, admirable même quelquefois, malgré ses

faiblesses, mais un peu court et non l'égal des plus grands, dont la force ne consiste pas dans quelques chagrins d'amour, mais dans l'imagination constructive et la pensée créatrice. Quoi qu'on ait pu dire de divers côtés, le sentimentalisme ne donne pas plus que le mysticisme une poésie pure. La grande poésie appartient à l'ordre intellectuel. Et la thèse de M. Maurice Rostand rabaisse cet art souverain, n'étant exacte tout au plus que pour quelques élégiaques et *poetæ minores*.

Pour en finir avec la *Déserteuse*, sachez que Thérèse était simplement entrée dans les vues de Daniel, qu'elle n'a jamais aimé que lui, et qu'elle ne l'a un peu torturé que dans son intérêt et pour ranimer sa verve affaiblie. Le résultat désiré s'étant enfin produit, elle met fin à cet exercice, lui revient et lui explique tout, plus amoureuse que jamais, le soir même où triomphe le nouveau chef-d'œuvre qu'il doit à ses bons offices un peu rudes. Réconciliation, joie, dénouement heureux. Mais faudra-t-il qu'elle le trompe de nouveau et reprenne le fouet chaque fois que ce masochiste voudra retrouver assez de vigueur pour pondre une autre pièce? Le métier de cette Muse n'est pas une sinécure.

Les vers de M. Maurice Rostand sont comme toujours faciles, d'une facilité excessive, c'est-à-dire bâclés et tavelés de fautes de grammaire ou de prosodie qui en gâtent les traits brillants et les formules bien venues. Madame Marie Valsamaki a été une Thérèse impressionnante et pathétique. M. Maurice Rostand jouait lui-même Daniel : attraction éminemment parisienne.

Le *Cœur ébloui* de M. Lucien Descaves est une comédie charmante qui obtient le plus éclatant succès au Théâtre Daunou. Cette petite salle élégante du quartier des grands bars, où l'on ne jouait habituellement que des opérettes comme l'illustre *Ta bouche*, s'est haussée au niveau des théâtres les plus littéraires. Voilà qui détruit la légende du cadre exigeant impérieusement tel ou tel genre.

Le sujet de M. Lucien Descaves est ce que l'Allemand Franz Wedekind appelait l'*Eveil du printemps*. Mais notre compatriote l'a traité de la façon la plus saine et la plus agréable. On lui a su gré de ce ton qui contraste avec les

choses anormales et morbides actuellement à la mode. Il ne tombe pas pour cela dans la fadeur. Il a fait un tableau très bien observé d'une pension pour grands collégiens et jeunes étudiants. C'est du réalisme à la façon de Dickens ou d'Alphonse Daudet. La vieille dame qui dirigeait cette pension tombe malade. Elle est suppléée par une jeune veuve, sa nièce, qui est ravissante et ravit tous ces jeunes élèves. L'un d'eux en devient amoureux tout de bon, et le lui avoue; elle le console maternellement, sans lui rien céder, et c'est une bien jolie scène. Il ira jusqu'à la tentative de suicide, mais se manquera. Et soudain, c'est 1914, c'est la guerre. Cette jeunesse part pour la tranchée. Une ombre tragique s'étend. On s'est un peu étonné que la jeune veuve, jusqu'ici vertueuse, s'abandonne à un autre de ses jeunes pensionnaires, et des plus entreprenants, donc fort différent de son pauvre amoureux transi. On a même dit que ce n'était pas juste et qu'à tant faire, c'est de ce dernier qu'elle aurait dû couronner la flamme, comme disaient nos aïeux. Mais non! D'abord, en fait, il est déjà parti, et puis elle aurait cru profaner un sentiment si pur. Elle garde, même dans sa défaillance, qui s'explique par les mêmes raisons que celle de l'Abbesse de Jouarre, une moralité plus précautionneuse. Elle a aussi l'excuse de s'attribuer une sorte de devoir envers ces jeunes gens qui pourraient chanter comme Sophocle à Salamine :

> Je veux bien mourir, ô déesse,
> Mais pas avant d'avoir aimé.

La femme est la récompense du guerrier, a dit Nietzsche. Elle peut bien se donner à qui donne sa vie. Ce dénouement de M. Lucien Descaves prend le sens d'un symbole. Il est vrai, et purifié par les circonstances. Mademoiselle Madeleine Carlier est délicieuse.

La Famille Lavolette de M. Brieux est aussi une pièce honnête et des plus attachantes. Bien qu'il ait débuté sous les auspices d'Antoine et qu'il se rattache effectivement à l'école du Théâtre Libre par sa manière réaliste, M. Brieux apparaît comme le véritable successeur d'Émile Augier. Plus près du peuple que ce grand bourgeois libéral, M. Brieux a le

même goût pour les thèses d'utilité publique et l'apostolat social. Son théâtre est tonique et bienfaisant. Il prend cette fois la défense de la famille et du foyer, base de la société humaine, sapée par le libertinage du chef ou par le mariage d'argent. On a trouvé deux sujets au moins dans la *Famille Lavolette*, et c'est peut-être exact, mais le second dérive du premier et tout s'enchaîne fort logiquement. C'est parce que le père, un musicien, a coutume de fuir le domicile conjugal pour des frasques galantes, qu'une de ses filles moralement abandonnées repousse l'union promise et assortie, qui aurait été sans doute heureuse, afin de conclure un mariage riche où elle rencontre des traverses et des déceptions. Cela se tient très bien. Chaque épisode est amusant ou émouvant en soi, et la pièce n'en a pas moins son unité. Elle fait honneur aux sentiments et au talent de M. Brieux.

MM. Lucien Daudet et Édouard Ferras ont donné aux Mathurins le *Paradis perdu*, qui ne doit rien à Milton, mais rappelle un peu la *Femme abandonnée* de Balzac et l'histoire de Liszt et de madame d'Agoult, récemment contée dans une remarquable *Vie de Liszt* par M. Guy de Pourtalès. Une jeune femme du monde file avec un jeune voisin de campagne, homme du monde lui aussi. Elle se veut toute à lui, et le veut tout à elle. L'idylle marche à souhait pendant quelques mois de voyage et de solitude à deux. Puis Antoine s'ennuie et a la nostalgie de son milieu d'où il s'est exclu. Rupture, et amère douleur de notre Ariane, mariage de convenance du fugitif; puis, un peu plus tard, retour offensif de celui-ci, qui n'aime pas sa femme et s'aperçoit qu'il ne peut aimer que celle qu'il a si cruellement déçue. Trop tard! Elle ne consent pas au replâtrage. C'est à tout jamais fini. Cette pièce un peu prévue, mais qui ne manque ni d'émotion, ni de saveur amère et forte, est très bien jouée par madame Eve Francis et par l'un des auteurs (qui n'est pas M. Lucien Daudet).

Et nous avons eu deux revues particulièrement attrayantes : l'une de MM. Maurice Donnay et Henri Duvernois à la Porte Saint-Martin, l'autre de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz au Théâtre Edouard-VII. A de tels auteurs, les direc-

teurs ne refusent rien. Nous avons donc vu dans la première madame Huguette Duflos et M. Escande, transfuges de la Comédie-Française : dans la seconde, les célèbres Dolly sisters, MM. Jean Coquelin et Gaston Dubosc. Il y a bien de quoi faire courir tout Paris. Un ancien critique du *Gil Blas*, Léon Bernard-Derosne, professait qu'une revue est toujours amusante. On pense bien que ces deux-là ne font pas exception. On sait que les auteurs sont gens d'esprit. Oserai-je pourtant insinuer que c'est un métier de faire une revue comme de faire une pendule, suivant l'observation de La Bruyère, et que les écrivains les plus spirituels ne sont pas forcément des revuistes patentés. Il m'a même semblé, à la Porte Saint-Martin, que l'observation pouvait s'appliquer aux interprètes, et que M. Boucot, qui ne saurait probablement pas dire du Racine, du Marivaux ou du Porto-Riche, se trouvait plus à l'aise dans cette revue que d'anciens sociétaires de la rue Richelieu.

Le théâtre Aide et Protection a donné au Trocadéro *Gualtier l'Oyseau*, du poète Louis Gendreau, tué à l'ennemi, et de M. Guillot de Saix, de qui la Comédie-Française a précédemment représenté un charmant *La Fontaine*. Comme Léonard de Vinci, Gualtier a pressenti l'aviation. Il s'élance dans son appareil vers dame Bertrade, et périt victime des méchants. Peut-être aussi l'invention n'était-elle pas encore mûre. Les vers de ce drame Renaissance et troubadour sont brillants et imagés. Ils ont été très applaudis.

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Civilisation chinoise moderne,
par le Dr **A.-F. Legendre** (*Payot*).

A l'heure où la Chine redevient, pour longtemps sans doute, d'actualité, la faveur du public devrait se porter, à coup sûr, sur le livre du Dr Legendre, si le contenu des livres répondait toujours aux promesses de leurs titres et aux merveilles annoncées dans leurs préfaces. Qu'est-ce que le public d'Occident désire pratiquement de savoir de la Chine, alors que les prévisions des spécialistes se trouvent démenties par le déroulement imprévu de la guerre civile? il voudrait des données précises sur l'industrialisation du pays, — l'industrialisation qui a partout précipité la décomposition de l'ancien état social et qui, là-bas, a créé déjà 5 000 000 d'ouvriers, qui a déjà mis aux mains de Chinois 61 p. 100 des usines textiles, et la moitié du capital investi dans l'industrie houillère; il voudrait connaître comment l'inégalité de la répartition du sol cultivé favorise la propagande communiste dans la population rurale et favorise, par là, l'ébranlement de l'édifice millénaire; il voudrait une enquête toute fraîche sur la civilisation *moderne* chinoise, non pas aux marches du Yunnan, ou aux confins du Thibet, mais là où se font les échanges, où les mondes hostiles se heurtent, à Pékin, et dans les *emporia* de Changhaï, de Hong-kong et surtout de Canton. Qu'est-ce que le Kuo-min-tang? Quel appui trouve-t-il chez les riches marchands de soie, chez les étudiants, dans le peuple et dans quelle mesure? Y a-t-il chez lui des infiltrations étrangères, occidentales, russes? En un mot, le public est curieux de modifications récentes survenues en Chine et non des survivances, — existeraient-elles sur d'immenses régions — d'usages archaïques destinés à disparaître. Ce sont précisément les survivances qui ont retenu l'attention du Dr Legendre. Ses explorations bien connues dans ce qu'il a appelé le Far-West chinois, depuis 1901, son long séjour, avant 1914, au Sseutchouan, quelques voyages dans le nord après guerre,

lui ont donné une très grande expérience pratique de la vieille Chine, qui restait naturellement immobilisée sous ses yeux malgré les vains changements apportés à l'armature politique par la révolution de 1911. C'est de son expérience, de ses observations qu'il a tiré ce livre; et le livre n'a de véritable intérêt que tant qu'il reste un carnet de notes, un journal, une suite d'observations méthodiquement classées. S'inspirant surtout des souvenirs de son séjour à Tchentou, il décrit successivement, avec une précision médicale, la famille, le logement, la cité, la rue, le vêtement, l'alimentation, l'industrie, l'agriculture, les classes sociales : on ne peut oublier ce terrible tableau de la misère, de l'inconfort, de la saleté plus que médiévale de la Chine, ni ces marques de déchéance physique, faiblesse d'attention, débilité, sensations atténuées, qui marquent une population soumise depuis longtemps à un régime de sous-alimentation et de famine. Mais à cette description et à ces détails, le Dr Legendre prétend ajouter des vues synthétiques et dégager ainsi les caractéristiques du peuple chinois; et ces conclusions, il ne les demande pas à l'histoire : il semble avoir assez peu le sens de l'évolution des sociétés humaines et semble attacher une valeur spécifique à des traits transitoires; la géographie humaine et la sociologie — celle de Durkheim et de ses disciples — lui sont peu familières. Il juge uniquement en « biologiste » et surtout en « anthropologue »; mais il demande à cette dernière science ce qu'elle n'a jamais eu la prétention de donner, le moyen « de jauger le potentiel psychique et physique d'une race, d'un peuple, c'est-à-dire sa capacité d'action, d'évolution ». C'est l'anthropologie qui lui a permis de dégager les « faits essentiels, incontestables », de faire « une large synthèse, très démonstrative ». Il reconnaît, du reste loyalement, qu'elle est loin de concorder avec les données de l'anthropologie orthodoxe. Il explique par elle la civilisation chinoise, et montre « l'influence respective des deux prototypes, aryen et négroïde » : l'élément blanc a dominé longtemps, d'où l'éclat de l'ancienne civilisation chinoise, toute d'emprunts de provenance « blanche »; puis la masse des négroïdes et des métis inférieurs a prédominé; d'où l'irrémédiable déchéance, la disparition de l'esprit créateur. Cette clef permet à l'auteur, en terminant, de parler congrûment de la jeune Chine, à qui il donne de très sages conseils, de l'avenir de la Chine, — et de projeter devant nous aux murailles de grandes ombres fantastiques, — des ombres chinoises — fraternellement liées, celles du Bolchevik, de l'Allemand et du Japonais. On lira d'une traite ce livre agréable et souvent amusant, même si l'on ne pense pas comme l'auteur qu'il « constitue une grande leçon pour tous les peuples ».

Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, par le R. P. **Huc** (2 vol., *Plon*).

M. d'Ardenne de Tizac a eu l'heureuse idée de réimprimer les souvenirs de voyage de M. Huc, non pas *in extenso*, mais, malgré les coupures, en en conservant l'esprit — ce qui n'est pas le cas de toutes les rééditions de ce genre : témoin la traduction française de l'*Histoire Universelle* de Wells. Vers le milieu du règne de Louis-Philippe, les congrégations françaises de missionnaires, presque anéanties à la fin de l'Empire (il n'y avait plus, vers 1814, que deux ou trois Lazaristes en Extrême-Orient) renaissent, et reprennent sur un autre plan l'œuvre d'évangélisation de la Chine, que les Jésuites avaient failli mener à bien au XVIIIe siècle. En 1842, la Mongolie est érigée en vicariat apostolique; et en 1844, deux prêtres missionnaires de la Congrégation de Saint-Lazare, M. Huc, débarqué à Macao en 1839, et M. Gabet, reçoivent de leurs supérieurs l'ordre de reconnaître les limites de la circonscription nouvelle, et aussi d'aller « à la source des superstitions qui dominent la Haute Asie », vers les hauts plateaux thibétains, sanctuaire du bouddhisme. Ils partent au commencement de 1844 d'un petit village de la Mongolie intérieure situé au nord de la Grande Muraille, après avoir pris la robe jaune et la ceinture rouge, le gilet rouge et le bonnet jaune, c'est-à-dire le costume séculier des Lamas thibétains; et montés l'un sur un cheval blanc, l'autre sur une grande chamelle, ils s'enfoncent dans la steppe mongole, la Terre aux Herbes, longent la frontière chinoise, mais le plus souvent hors de l'Empire proprement dit, traversent l'Ordos, cette terre misérable bordée de trois côtés par la boucle du Hoang-ho, pénètrent dans la province chinoise du Kan-Sou, longent le Koukou-noor, puis pénètrent dans le Thibet à l'endroit où se resserrent, pressées les unes sur les autres, les grandes chaînes qui, prolongeant l'Himalaya, vont s'écartant vers l'Indo-Chine, — par la voie la plus longue, la plus difficile, celle que devaient délaisser plus tard les explorateurs. Alors qu'actuellement, rendus méfiants par les ambitions britanniques, les Thibétains ont rigoureusement interdit l'accès de leur pays (les derniers voyageurs, madame David-Neel, par exemple, n'ont pu arriver à leur but que sous un déguisement) les deux « lamas d'occident » sont fort bien accueillis à Lhassa par le Régent et s'ils ne peuvent prolonger leur séjour, c'est sur l'ordre de l'Ambassadeur chinois Ki-Chan. Ils doivent regagner sous escorte la Chine. Le deuxième volume s'achève à leur arrivée aux frontières du Ssetchouan. Pendant une grande partie de leur voyage, les religieux vécurent donc dans des régions

mêlées, des marches frontières, tantôt chez les Tartares nomades, tantôt dans des villes peuplées surtout de Chinois. Comme ils savaient bien le chinois et le mongol, qu'ils se familiarisèrent dans la suite avec le thibétain, ils purent vivre en contact permanent avec les populations qu'ils traversaient. Ce contact était d'autant plus intime que — Français d'il y a cent ans et ecclésiastiques — ils étaient aussi peu américanisés que possible, et n'avaient pas fait du confort moderne, de l'hydrothérapie et des sports le critérium du souverain bien. En outre, chrétiens et missionnaires, donc internationalistes, donc très éloignés de la mentalité coloniale, ils n'avaient aucun préjugé de race ni de peau, — pas plus que le présent pape, qui vient de donner une si belle leçon aux soi-disant chrétiens des États-Unis en consacrant évêques sept Chinois. Aucune théorie biologique ou anthropologique ne s'interpose entre eux et leurs hôtes des yourtes de la Terre des herbes. Aussi quelle sympathie, quelle intelligence surtout! Les observations de M. Huc rappellent parfois les admirables notations de madame Silvain Lévi au Népal. Très peu de développements d'édification; une imperturbable et naïve assurance devant toutes les manifestations du bouddhisme; mais là encore de la sympathie pour l'instinct religieux si fort chez les Mongols. Et surtout la verve toulousaine de M. Huc, son sens très fin du comique, une langue simple, fine et sûre, lui permettent d'empoigner le lecteur, de l'associer à sa vie, et de lui laisser de certains épisodes des souvenirs aussi vifs que s'il les avait vécus lui-même. Comment pourrait-on oublier le régent du Thibet, regardant un pou à travers un microscope, le lamentable retour du Pacificateur des royaumes, ou le séjour des missionnaires dans la grande lamaserie. L'ouvrage de M. Huc devrait être classique : non seulement il apprendra à ceux qui le lisent la vraie géographie, mais aussi le vrai français.

Danses et Légendes de la Chine ancienne,
par **Marcel Granet** (2 volumes, *Alcan*).

Le livre de M. Granet vient ajouter une œuvre remarquable à la longue série de travaux de sinologie dus à des Français. Son originalité vient non seulement du sujet, mais de la méthode choisie par l'auteur et des résultats obtenus par ce choix. La Chine ancienne n'est connue que « par une chronologie qui ne remonte pas très haut », qui a été refaite, systématiquement rebâtie, « au reste la plus sèche du monde et faite d'une liste de faits aussi abstraits et insignifiants que possible »; et par une quantité d'anecdotes

légendaires, insérées au hasard dans cette chronologie douteuse, présentant toute « une allure figée, stéréotypée, conventionnelle ». L'auteur montre, dans une préface pénétrante et lourde de substance, la vanité des résultats que l'on espère obtenir de tels documents par la pure méthode historique, ou par la seule critique littéraire, l'une arbitraire et fausse, l'autre stérilisante et destructive. Il soumet alors ces légendes déformées à l'analyse sociologique, — il retrouve en elles de vieux drames rituels, des danses religieuses, et les rites d'expiation, de lustration, d'oblation; il en dégage les conditions sociales, techniques, ethnographiques, qui présidèrent à la naissance de la Chine féodale. Il a donné à son exposé une forme très captivante, en ce sens qu'il nous associe à sa recherche; il nous présente l'analyse d'une collection de documents caractéristiques, relatifs surtout aux sacrifices de chefs et de danseurs, aux sacrifices de héros et aux danses dynastiques. L'ouvrage de M. Granet, en montrant comment la Chine est passée d'une organisation à base de clans à une organisation féodale, prouve avec bonheur ce que peut obtenir, bien maniée, la méthode sociologique, lorsqu'on applique non plus seulement aux tribus océaniennes ou bantou, mais à un grand peuple historique.

Le Flot montant des Peuples de couleur,
par **Lothrop Stoddard.** Traduction Abel Doysié (*Payot*).

La renaissance politique des peuples d'Asie tombés au cours du XIXe siècle sous la tutelle occidentale rend plus aigus les conflits entre civilisations différentes, les oppositions de races et de couleurs. Bien que nation colonisatrice, et malgré le caractère terrible que prirent certaines conquêtes, celle de l'Algérie par exemple, — qu'on lise les lettres de l'époque, citées dans la piquante brochure que M. Dunet, de la *Revue Coloniale*, a consacrée au Maroc, — la France n'a guère de préjugés en ces matières : les traditions catholiques et les traditions révolutionnaires s'unissent ici; l'antisémitisme n'a jamais pu s'implanter sérieusement; la population de la métropole reste accueillante pour ses concitoyens des Antilles et du Sénégal. Au contraire les Anglo-Saxons, qui dans leurs colonies de peuplement ont souvent exterminé les autochtones, s'isolent hautainement dans leur supériorité de blancs. Ces idées se sont renforcées depuis la fin du XIXe siècle aux États-Unis. Aussi les thèmes développés par M. Lothrop Stoddard sur la lutte fratricide des blancs et l'affaiblissement de leur supériorité mondiale du fait de la grande guerre et du traité de Versailles

devaient avoir Outre-Atlantique un immense succès. Succès mérité, car si l'on fait abstraction de la philosophie de l'histoire chère à l'auteur — si contestable, — on trouve dans son livre une information excellente et quantité de faits nouveaux groupés de façon neuve. L'enquête qu'il avait entreprise dans le *Nouveau Monde de l'Islam*, il la poursuit à travers le monde brun, le monde rouge, le monde jaune. Les événements de Chine montrent l'importance capitale de tels sujets.

Le Destin de la Grande race, par **Madison Grant**, Président de la Zoological Society de New-York (*Payot*).

Les idées qui ont inspiré M. Lothrop Stoddard, un théoricien, M. Madison Grant, les a condensées dans ce livre, dont la première édition date de 1917. Ce sont essentiellement le développement des théories de Gobineau et de Vacher de Lapouge sur la supériorité de la grande race nordique, des blonds aux yeux bleus. Ruinées par la science moderne, ces théories n'en ont pas moins à l'heure présente une efficacité formidable. C'est à elles que nous devons les philosophes du pangermanisme, qui ont une si lourde part de responsabilités dans la guerre; ce sont elles qui inspirent le Ku Klux Klan, anti-nègre, anti-catholique, anti-juif, — et les lois sur l'émigration en vigueur aux États-Unis n'en sont que la traduction dans le domaine pratique : exclusion des jaunes et des noirs, strict contingentement des Latins, des Juifs, des Orientaux, des Slaves, admission large des Scandinaves, Irlandais et Allemands. Elles exercent leurs actions en politique, en s'opposant à la démocratie, au socialisme, car, selon l'auteur, l'anthropologie aurait « démontré que les lignes raciales non seulement sont indépendantes des groupes nationaux, et des groupes linguistiques, mais que dans beaucoup de cas, elles les traversent et *correspondent exactement aux divisions sociales.* » Le livre de M. Madison Grant est un document typique sur la mentalité américaine, c'est là son seul intérêt.

JEAN POIRIER

***

Celui qui voit, par **Noëlle Roger** (*Calmann-Lévy*).

Au fur et à mesure que la science progresse, les romanciers du merveilleux voient leur domaine se restreindre. Les machines

volantes et la parole à distance, qui leur appartenaient hier, ont passé dans le domaine de l'industrie et, dépouillées de mystère, ont perdu bonne partie de leur prestige. Mais les sorciers restent et trouvent encore un solide crédit. Il est vrai que les esprits forts nient les cartes et le marc de café, mais ils regardent du côté de l'Asie avec inquiétude. M. Ossendowski, dans les monastères du Thibet, n'affirme-t-il pas que les lamas lui ont montré sa famille, qui s'agitait à quelque dix mille kilomètres de distance? Et que penser de ce yoghi qui, selon une tradition rapportée par madame Silvain Lévi dans ses Lettres du Népal, aurait accueilli le soldat anglais qui devait le percer d'un coup de baïonnette par ces mots : « Te voilà donc enfin, toi que j'attendais depuis si longtemps? » Après cela comment douter de la puissance des Nostradamus du Désert de Gobi? L'Asie est sacrée terre de miracles et déjà les vieilles demoiselles se signent en apercevant le conservateur du Musée Guimet.

Aux amateurs de prodiges asiatiques madame Noëlle Roger apporte volontiers réconfort et nourriture. Les lecteurs de la *Revue de Paris* se souviennent du *Livre qui fait mourir* et des dramatiques tribulations du savant français qui s'était mis en tête de déchiffrer les textes sacrés d'une secte syrienne maléfique et secrète. Lord Clarence, dans *Celui qui voit*, est pareillement victime de sa curiosité. Ayant découvert, au fond de la Mongolie, la bibliothèque d'un monastère bouddhique abandonné, ce savant anglais, qu'aucune difficulté paléographique ne rebute, déchiffre sur de vénérables parchemins, une recette infaillible pour voir à distance dans le temps et dans l'espace. Pour lui, dès lors, il n'est plus de secret : il devine même les pensées de ses interlocuteurs, à l'instant précis où elles se forment... Personne ne s'étonnera en apprenant que, devenu clairvoyant, Clarence est le plus malheureux des hommes. Seules quelques illusions sur nos amis et notre avenir nous rendent la vie possible. Pour chacun de nous, selon la belle formule de Guido da Verona, *la vie commence demain*. Lord Clarence en fait la triste expérience. Ne pouvant plus se réfugier, comme tout le monde, dans l'espérance, il est acculé au suicide. Avec lui les recettes de télévision disparaîtront et tout le monde s'en félicitera.

Beaucoup d'imagination a été dépensée pour mettre en valeur ce judicieux enseignement philosophique : des décès incompréhensibles, des attentes terrifiantes, des montagnes qui glissent, des poisons. Les amateurs d'émotions ne se plaindront pas de madame Noëlle Roger. Elle manie le mystère avec beaucoup d'habileté. Et, quelque troublés qu'il soient, les lecteurs ont encore la faculté d'apprécier la bonne tenue littéraire de ce récit fantastique.

Les Messagers inutiles, par **Jacques Chenevière** (*Grasset*).

Sur les bords du lac de Genève, dans la plus tranquille des familles suisses, Marc vit auprès de sa femme Paulette et de sa belle-sœur Myriam, une jeune fille. Sa femme l'ennuie, mais sa belle-sœur l'enivre et, un jour, n'y tenant plus, il s'enfuit avec elle en Italie. La famille affolée expédie à la poursuite des fugitifs Horace, frère de Marc, et Daniel Mercet, un jeune homme de vingt-six ans, qui dirige le dimanche les expéditions des boys-scouts et possède une âme de cristal. Marc et Myriam, rejoints, écoutent sans se troubler les discours des ambassadeurs de la vertu. Peu leur importe le scandale. Ils s'aiment et aucune considération sociale ne saurait les faire renoncer l'un à l'autre. Une pareille intrépidité bouleverse Mercet, qui n'a jamais rêvé que d'affections sages. Il respire, avec stupeur et ivresse, l'atmosphère de passion qui enveloppe le couple « coupable » et se sent soudain gagné à la cause des amours sauvages. Pour témoigner de son exaltation, il se réfugie à Paris, cité du tumulte. Mais, après trois ans, désireux de revoir les héros annunziens qui l'ont arraché à la placidité et au scoutisme, il retourne à Rome. Quelle déception! Les amoureux ont régularisé leur situation. Ils se sont mariés, apaisés et ne font plus qu'un couple banal. Éteintes les flammes! Venu l'ennui! Et Mercet, dégoûté, spolié de son idéal, retourne à Genève où il vivra en paix...

M. Chenevière, si je ne m'abuse, a voulu nous montrer ce qu'on pourrait appeler la puissance radio-active de l'amour. Et il est bien vrai que des gens, que leur nature ne dispose guère à des sentiments ardents, des Mercet, peuvent traverser des crises de romantisme, voire d'érotisme par esprit d'imitation. La passion est contagieuse comme une maladie. Mais, au spectacle des amours de son ami Marc, le héros de M. Chenevière nous paraît plus troublé dans sa raison que dans ses sens. Serait-il un peu naïf? On ne serait pas très éloigné de le croire, en constatant qu'il suspend toutes ses opinions sur l'amour à la conclusion de l'aventure de Myriam. Cet homme se contente vraiment de champs d'observation bien restreints...

Le dessin de ce roman correct et agréable est un peu froid. L'auteur est plus attentif à suivre les réactions que l'action. Si Myriam et Marc s'enfuient, c'est par le chœur éploré et naïf de la famille que nous l'apprenons. Ainsi les faits nous parviennent le plus souvent au travers d'un rideau de commentaires dialogués. On nous parle beaucoup de passion, mais nous n'entendons jamais que ses échos lointains et affaiblis.

Muses romantiques, par **Marcel Bouteron** (*Le Goupy*).

Dans un charmant et spirituel ouvrage, délicieusement illustré de lithographies empruntées à l'œuvre de Deveria, Daumier, Gavarni, etc., M. Marcel Bouteron évoque quelques visages de Muses romantiques. Ce titre de Muse, on l'obtenait assez facilement entre 1830 et 1850. *Il suffisait presque*, pour pouvoir s'en parer, *d'avoir un air mélancolique, des bandeaux noirs et un abonnement au cabinet de lecture.* De cet abonnement, la Muse pouvait d'ailleurs très bien se dispenser, si elle retenait, à titre de femme, l'attention de quelque grand poète. Elle passait alors au rang de Muse inspiratrice. C'est ainsi que M. Bouteron peut donner place dans sa galerie à Elvire, la mélancolique maîtresse de Lamartine, l'épouse de M. Charles, bibliothécaire de l'Institut, et à Marie Dorval, l'actrice « aux passions innombrables », qui ensorcela Vigny, Dumas, bien d'autres encore et connut cent triomphes éclatants avant de terminer sa vie dans la tristesse et la misère. On imagine bien que M. Bouteron, qui est un de nos plus passionnés balzaciens, ne pouvait négliger l'Étrangère de Wierzchownia, qui tint une si grande place dans la vie et l'œuvre de Balzac. Cet honneur était dû sans doute à l'Ève adorée, bien qu'il y eût plus de raison que de passion peut-être sous « son front bombé d'analyste ».

Ce ne sont pas les Saint-Simoniennes, par contre, que l'on pourrait « accuser » de manquer d'outrance sentimentale. Elles ne songeaient qu'à exalter l'amour. Il est vrai que les unions auxquelles les conviait le Père Enfantin devaient être « passagères, successives, sans règle et sans limite ». Mais c'était précisément pour conserver aux passions toute leur touchante ardeur que l'on s'efforçait dans la petite société saint-simonienne de Ménilmontant, d'en renouveler fréquemment l'objet. Chacun, selon ses goûts, jugera si c'était là une mauvaise politique... Le fait est qu'elle ne fut point appréciée par les tribunaux qui interrompirent cette intéressante tentative. Les lectrices de George Sand éprouvaient tout autant de passion pour la passion, d'aversion pour les constitutions sociales et particulièrement le mariage que les Saint-Simoniennes. Mais elles ne se lançaient point dans d'aussi audacieuses expériences, se contentant de maudire le mariage au nom du sentiment et de s'abandonner avec ravissement au grand vent des passions. Les gens raisonnables, qui n'étaient point en situation d'en profiter, s'inquiétaient de cette vague d'amour romantique et fulminaient contre les détestables théories de George Sand, chaque fois que les journaux leur portaient la nouvelle d'un crime passionnel.

Bien plus redoutables que ces amoureuses devaient être cependant les véritables *Muses de lettres*. Elles pullulaient. Nodier prétendait en compter dix mille. M. Bouteron, qui a dépouillé la *Statistique des gens de lettres et des savants* de 1837 n'est pas arrivé à un total aussi impressionnant, mais il a tout au moins recueilli quelques indications qui nous en disent long sur la frénésie avec laquelle, il y a une centaine d'années, les femmes se jetaient déjà dans l'arène littéraire. La comtesse de Bournon-Mallarmé — le sait-on? — n'a pas écrit moins de cent vingt romans. Mademoiselle Haussmann, plus discrète, n'en composa qu'un seul, mais dès l'âge de dix-huit ans. Depuis lors, cette soif d'encre d'imprimerie ne s'est pas tout à fait apaisée. Par contre, le goût des passions frénétiques s'est considérablement atténué. On a du mal à vivre, mais moins de *mal de vivre*. Si l'on songe que les petites muses de Tony Johannot ne rêvaient que de tomber échevelées et pâmées dans les bras d'un jeune homme pâle et triste, qui leur parlerait du ciel pendant tout le reste de leur vie, on doit beaucoup leur pardonner... Et M. Bouteron, pour conclure, forme le vœu qu'un peu de leur ardeur passe à leurs arrière-petites filles.

Les Femmes dans la Vie de Balzac,
par **Juanita Helm Floyd.**
Traduction de la princesse RADZIWILL (*Plon*).

En principe toutes les femmes qui ont traversé la vie de Balzac, parentes, amies, relations d'affaires, maîtresses ont droit à un paragraphe dans l'ouvrage de madame Floyd. En réalité beaucoup des amies de Balzac ont échappé aux recherches des critiques. Un homme qui recevait des milliers de lettres de femmes et qui ne les laissait pas toutes tomber au panier, il n'est pas très facile de restituer toutes ses aventures. Nous ne nous en plaindrons pas. Il passe déjà beaucoup trop de visages dans le livre de madame Floyd et nous en restons un peu étourdis... Contre toute attente le chapitre des « amitiés sentimentales » n'est pas le plus chargé. C'est que sous cette rubrique madame Floyd ne place que les femmes dont le rôle dans la vie de Balzac a été vraiment important : madame de Berny, la duchesse de Castries, madame Hanska. Et, devant ces divers noms, on songe qu'après tout cet homme, qu'il suffisait d'annoncer dans un château perdu au fond de la Pologne pour que, de saisissement, la jeune fille de la maison lâchât le plateau dont elle était chargée, n'eut pas une vie amoureuse bien enviable. Madame de Berny, par l'âge, aurait pu être sa mère. La duchesse de Castries, par coquetterie

ou par calcul politique, fit naître dans le cœur du romancier une ardente passion qu'elle se fit un malin plaisir de ne pas satisfaire. Et madame Hanska? Madame Floyd la défend et M. Bouteron aussi. Mais je crois qu'elle aimait plus le génie de Balzac que l'homme, vulgaire à son gré et de mauvaise tenue à table. Elle était vraiment faite pour l'aimer à distance. Il est vrai que Balzac ne s'en douta point, ce qui est l'essentiel, mais il lui fallut, pour goûter le bonheur, que M. Hanski voulût bien mourir, soit dix ans, et lorsque enfin, après bien des hésitations l'Étrangère se décida à épouser Balzac, la santé du romancier était gravement compromise. Le pauvre homme ne devait goûter que durant quelques mois la joie de vivre auprès de la comtesse, si longuement, si ardemment désirée.

A propos de ce mariage, la Princesse Radziwill, nièce de madame Hanska, nous rapporte une anecdote assez savoureuse. Les ancêtres de madame Hanska avaient eu des liens de parenté, — parenté d'ailleurs assez éloignée, — avec la reine Marie Leczinska. Fort de cette circonstance, Balzac, au lendemain de son mariage, commença de rédiger une lettre au duc de Bordeaux pour lui présenter ses respects à l'occasion de son entrée dans sa famille. Madame Hanska eut beaucoup de mal à le dissuader d'expédier cet étrange billet de faire-part... Balzac n'avait pas été guéri par la duchesse de Castries. Il avait une admiration maladive pour la noblesse.

L'Iroquois, par **Alfred Colling** (*Émile-Paul*).

Henri de Closain. Une âme hermétique. Un aveugle par l'impassibilité souveraine avec laquelle il traversait les réunions et les idées... Il méprisait tout ce qui s'extériorise..., la musique lui coupait l'appétit. Ainsi nous est présenté Closain, dit l'Iroquois, parce qu'aussi étranger à ceux qui l'entourent qu'un sauvage. Nous le voyons tout d'abord dans un domaine rural où se sont assemblées dix-huit personnes d'un mérite éminent, dont nous n'entendrons plus parler par la suite. Closain s'entend mal avec elles, se décide à quitter ce phalanstère intellectuel et rentre à Paris. Tout à coup la silhouette d'une danseuse aperçue sur la scène d'un music-hall, lance toute sa pensée vers une petite amie qu'il a quittée sans raison il y a un an ou deux, Renée, une modiste, à laquelle la *chorus-girl* ressemble vaguement. Closain tente de retrouver Renée. Impossible. Elle s'est mariée et le hasard l'a envoyée au Sénégal. Quand il est bien certain que toute rencontre est impossible, Closain se met à aimer éperdûment la disparue : jour et nuit il ne pense plus qu'à elle. Une

petite Israélite espagnole, Orpha, dont il fait la connaissance dans un restaurant, et qui devient sa maîtresse, ne lui fait pas oublier Renée. Pourtant elle le distrait quelque peu, faut-il croire, puisque, quand elle s'en va, l'Iroquois, qui ne se soucie pas de reprendre ses conversations avec une ombre, se tue. L'idée de cet amour rétrospectif est séduisante et, aimant une femme dont il ne peut plus approcher, cet Iroquois est dans la saine tradition de la folie humaine. M. Colling a d'ailleurs des inspirations cocasses et heureuses, mais dans l'ensemble son récit est hésitant et incertain. M. Colling doit avoir horreur du roman traditionnel, de sa composition, de ses narrations. Il déteste les « procédés » nécessaires, mais se voit pourtant contraint de les employer. Il ne peut s'y résigner complètement et tâtonne. Des épaisseurs de scepticisme le séparent de son sujet. Ce qui lui manque surtout, c'est le naturel.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES PAYS ÉTRANGERS

PAYS A DEMI-TARIF POSTAL

	En dollars.	En livres sterling.	En francs suisses.	En florins.	En pesetas.	En marks.
UN AN.	$4,75	£0,19, 7	24,40	11,80	29,40	20,30
SIX MOIS . . .	$2,41	£0, 9,11	12,40	6 »	14,95	10,30
TROIS MOIS . .	$1,24	£0, 5, 2	6,40	3,10	7,75	5,30

PAYS A PLEIN TARIF POSTAL

UN AN.	$5,60	£1, 3,1	28,80	13,90	34,70	24 »
SIX MOIS . . .	$2,84	£0,11,8	14,60	7,05	17,60	12,15
TROIS MOIS . .	$1,46	£0, 6	7,50	3,65	9,05	6,25

L'adoption de toutes les monnaies nationales étant impossible par suite des difficultés d'encaissement, les souscripteurs sont priés de faire leurs versements dans l'une des monnaies sus-indiquées.

PRIX PARTICULIERS

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
BELGIQUE. . . . LUXEMBOURG. .	En francs belges. .	122 »	62 »	32 »
ITALIE	En lires.	97,60	49,60	25,60
ROUMANIE . . .	En lei	814	414	214

Pays à demi-tarif postal :

Allemagne, Argentine, Autriche, Bolivie, Bulgarie, Canada, Chili, Congo belge, Croatie, Cuba, Danemark, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, Grèce, Hongrie, Lettonie, Mexique, Norvège, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et ses colonies, Serbie, Slovénie, Suède, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-africaine, U. R. S. S., Uruguay.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une somme de 1 franc en timbres-poste pour frais de bande.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	106 »	54 »	28 »

Pour l'étranger, voir les prix indiqués à la page 3.

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.